

LA VIE EST UNE MONTAGNE ÉTRANGE

Aliénor Oval



Roman

Editions QazaQ

Dans le salon sombre, sur le vieux canapé râpeux au tissu cassis défraîchi, mes parents fixent l'immuable télévision dont la place n'a pas changé depuis trente ans. La teinte des murs s'est ternie, passant du blanc éclatant à un écrù jaunissant, sans qu'ils s'en inquiètent le moins du monde. L'autre canapé, celui des invités, s'est vu recouvert au fil du temps de plaids bariolés, aux nuances improbables, dont la proximité crée un étrange et assez monstrueux patchwork. Le bureau où trône un antique téléphone croule sous une multitude de papiers, de blocs-notes griffonnés au stylo-bille noir sous lesquels on devine des trésors qui nécessiteraient de véritables fouilles archéologiques. Cependant, il faut admettre que l'ampleur de la tâche en découragerait plus d'un. Sur ce qui fut autrefois un siège à l'assise de velours, ornement d'un salon raffiné, sont entassés de façon aléatoire divers textiles, vêtements, journaux qui semblent ne pas avoir été effleurés par la main de l'homme, depuis des décennies. Sur la cheminée, où nul n'allume plus le moindre feu, sont disposés, autour d'une peinture à l'huile représentant le terrain de cette belle propriété de campagne, des objets des plus hétéroclites. Aussi, ne faut-il pas s'étonner d'y voir se côtoyer une statue de la Vierge Marie et un cerf en peluche grise, une bougie en forme de rose et les reliquats du Noël précédent sous la forme de boules multicolores irisées et pailletées et de guirlandes argentées, sans compter les dessins des petits-enfants sur lesquels chacun des membres de la famille ressemble à une magnifique pomme de terre. Tout reste figé ainsi. Au centre du tableau, dans la faible lumière de la vaste demeure, plus immobile encore que les meubles, mes parents. Chacun sa place sur le canapé, la frontière ostensiblement délimitée par le journal des programmes télé et la télécommande de la télévision, objet sacré s'il en est. Au sol, s'étend un tapis persan aux couleurs criardes qui, à défaut d'être beau, donne un peu de vie à ce salon dans lequel le temps paraît s'être arrêté. Rien n'a varié en ces lieux depuis plus de vingt ans, si ce n'est qu'il y a plus de plaids et plus de journaux. À force de ne plus vouloir, de ne plus désirer, de ne plus entreprendre, de ne plus essayer, leur vie a fini par se réduire à cette pièce moribonde où ils regardent un écran qui ne les distrait même plus, mais a le mérite de combler le vide immense creusé par leur résignation, au cœur de cette maison qui fut jadis la possibilité d'un nouveau départ, d'une vie meilleure. Il y eut des éclats de rire pourtant, des disputes et des larmes aussi. Et puis, désormais, le ronronnement incessant de la télévision qui fait taire les doutes, les angoisses, retarde l'impossible silence.

Sur sa moitié de canapé durement acquise, visage long et pâle aux pénétrants yeux bleus derrière ses petites lunettes rectangulaires, le front dégarni et le cheveu blanc hirsute en nébuleuse autour du crâne, un tuyau dans chaque narine qui lui insuffle trois litres d'oxygène par minute, mon père. Sa chemise, d'une couleur indistincte, est tendue au niveau de l'abdomen par la proéminence du ventre. Il porte un gilet extralarge gris, un « blue-jean », pour reprendre l'expression qu'il utilise depuis les années quatre-vingt, et est chaussé de vieilles mules au motif écossais.

Ma mère a barricadé son côté du canapé à l'aide de divers magazines. La pommette haute, les lèvres fines, ses yeux verts brillent encore parfois d'un éclat qui promet quelque facétie. Des cheveux blancs parsèment la chevelure châtain qui s'arrête aux épaules. Son pull et son pantalon noirs sont cachés par un peignoir qu'elle assure porter en raison du froid et des courants d'air, dont elle se plaint même l'été, alors que le soleil assèche les herbes au-dehors.

Leur univers s'est réduit au fil du temps à ce canapé qu'ils partagent comme le radeau de la méduse, perdu en haute mer, dans cette maison qui semble parfois vivre sans eux, muée par sa propre énergie. Ils dérivent, seuls, dans une époque qu'ils ne comprennent pas. Ils sont vieux, mais cela ne veut rien dire pour eux. 76 ans... que représente cet âge lorsque l'on ne s'est pas vu vieillir, que l'on s'est simplement senti ralentir, faire les choses moins vite, prendre son temps, mais au fond, avec toujours le même cœur qu'à ses 20 ans.

Après avoir vécu longtemps en cohabitation, presque comme des étrangers réunis sous un même toit, dormant chacun dans leur chambre, s'ignorant, se disputant, ils ont fini par se réunir sur leur canapé-radeau où ils passent leurs jours et leurs nuits, au cœur d'une maison qui les ensevelit, comme on avance en âge, jour après jour, dans une lente palpitation qui s'amenuise. Ils se sont lassés tôt des conventions sociales, des amitiés vaines, des faux-semblants.

Comme tout un chacun, ils ont pris soin de leurs relations, recevaient leurs amis avec générosité et chaleur, s'acquittaient de l'image que l'on doit rendre au monde pour y trouver sa place, puis les liens d'amitié se sont distendus, et finalement, ils n'ont plus cherché à lutter contre ce qui leur semblait une sorte de fatalité. Pour peu que l'on ait un cœur particulièrement pur ou sensible, on ne se remet pas tout à fait des petites trahisons et des diverses déceptions qu'impliquent indubitablement toute relation amicale et toute vie sociale, sur le long terme. La solitude ne les a pas tant gênés. Ma mère qui aimait plus que tout vivre dans un calme quasi religieux s'est depuis longtemps retranchée loin du monde, dans sa maison monacale, et se réjouissait de l'amitié fidèle de son unique amie. Quant à mon père, véritable solitaire s'il en est, il a toujours été particulier, absent au monde, comme en

atteste le trombinoscope d'HEC qui mentionne sous sa photographie « inconnu au bataillon ». Depuis sa retraite, il ne peut se targuer d'aucune amitié. Il faut dire que jamais je n'ai connu le moindre membre de sa famille, aussi je ne m'étonnais guère de cet état des choses.

Tout a débuté tranquillement, une véritable mécanique faite de multiples engrenages les ont sans doute conduits à ce mode de vie étrange, fait de repli sur soi, de renoncement, d'abrutissement devant une télévision allumée à toute heure. D'abord, sûrement, il y a eu la perte du désir, puis l'absence d'envie quelconque et cela, je pense que je pourrais le situer, en y réfléchissant bien. Ensuite, un véritable ralentissement s'est amorcé jusqu'au point actuel d'une quasi-immobilité. Enfin, le glissement, tout doucement, du corps et de l'esprit, pointait son ombre insidieuse sur le radeau parental.

Tout de même, lorsque je les observe, en dérive, stagnante, sur leur canapé, je ne cesse de m'interroger. Comment ont-ils pu en arriver là ? À quel moment s'est brisée en eux la volonté d'appartenir au monde pour se résigner à ce point à ne plus se battre, à ne plus lutter pour garder la vivacité, l'autonomie, l'envie, le désir, le plaisir, la joie ? A-t-il fallu une succession d'épreuves, dont je peux pour certaines imaginer les contours ? A-t-il suffi d'une goutte d'eau anecdotique pour qu'à un moment précis ils plongent ? Les blessures d'enfance, dont je connais l'existence, les ont-elles rattrapés sur leurs vieux jours ? Sont-ils programmés pour finir ainsi ? Trop fragiles, trop sensibles ?

Un jour, une connaissance de mes parents, avec qui je discutais, me dit en parlant d'eux cette chose qui me marqua au plus haut point :

« On ne peut pas être et avoir été. »

Il y avait là, sans doute, une part de vérité, mais il fallait que je sache, que je mène mon investigation dans l'histoire de mes parents pour enfin, peut-être, les comprendre, pour ne pas rester cette quadragénaire, stupéfaite par une déchéance inaltérable en dépit de tout effort, devenue par la force des choses la mère de ses propres parents, et surtout, en mal de sens devant une histoire qui lui échappe.

Certes, ils gardent l'essentiel, leur incroyable originalité, la capacité fabuleuse qu'ils ont transmise à mon frère et à moi-même de rire de tout, même dans les situations les plus dramatiques, même dans leur vie repliée.

Le centre du tableau dans la vie de mes parents reste le moment fragile et bouillonnant d'émotion où je récolte avec persévérance les derniers souvenirs vacillants sur les lèvres de ma mère. Ce temps suspendu pour moi qui ne suis plus que l'ombre de leur déclin, prête à tout pour les maintenir à flot. Je ne désespère pas de saisir ce qui a façonné leur vie et pourquoi, à un moment, ils ont lâché la barre et commencé à dériver pendant plusieurs

décennies. Pour cela, il me faut puiser au cœur de leur histoire la force de construire la mienne, de leurs premiers jours à ce qu'est au fond la vieillesse quand tout s'est rétréci autour de soi, un crépuscule.

La petite Odile Papin était une aventurière née. Intrépide, elle ne connaissait pas la peur et donnait une dimension grandiose à ses jeux d'enfant. Avec son père Fernand, officier dans la marine, sa mère Edmonde qui se faisait appeler Eddie et son jeune frère Jean-Paul, elle vécut au Maroc, peu après sa naissance, au début de la guerre. Puis, vers 3 ans, sur l'île de Gorée, dans une petite maison sur le port où elle se baignait. Enfin, plusieurs années à Dakar, dans un appartement en bord de mer, d'où elle entendait le ressac. Elle jouait au pied de l'immeuble avec les autres enfants de la marine, allait à l'école en car avec eux. L'après-midi, ces derniers se rendaient en bus à une plage surveillée par deux gardes de la marine. Les bambins descendaient de grands escaliers et se retrouvaient dans le lagon où ils s'amusaient dans l'eau des heures durant. Elle passait la plupart de ses journées entre le sable et l'océan, à l'assaut des vagues qu'elle défiait. Des années de bonheur, de liberté, d'aventures.

Du bord de l'eau, elle voyait sa superbe maman s'éloigner du rivage et nager jusqu'à perte de vue. Edmonde ne semblait pas connaître la peur. Elle confia à sa fille avoir un jour senti une masse sombre et imposante passer juste en dessous d'elle alors qu'elle nageait au large : un requin. Elle n'avait pas perdu son sang-froid et avait continué à avancer comme si de rien n'était, ce qui lui avait sans doute valu d'être encore là pour raconter son épopée.

Odile, fillette, aux cheveux longs de sauvageonne décolorés par le soleil de plomb et la mer, jouait à en perdre haleine, au point qu'elle finit par s'ouvrir le genou lors d'une mauvaise chute, ce qui fâcha fort ses parents, déjà assez ennuyés par leurs histoires d'adultes.

Chaque jour offrait des sensations nouvelles. La mer, c'était l'aventure, pour le meilleur et pour le pire. Un jour, dans le lagon, elle vit des pêcheurs tenter d'attraper les requins qui s'avéraient trop nombreux. L'un d'entre eux avait enroulé un câble autour de sa main pour être sûr de ne pas laisser s'échapper le requin qu'il tentait d'attraper avec les autres. La force de l'animal s'était révélée telle qu'il avait eu trois doigts sectionnés. Il poussa un hurlement terrible. Toute sa vie durant, elle garda le souvenir de ce cri perçant.

Odile prit alors la mesure des dangers de l'existence, mais cela n'altéra pas son incroyable vie d'aventurière. Toute la journée, avec son frère, elle jouait sur la plage, inventait des histoires de naufragés rescapés sur une île sauvage et paradisiaque, plongeait dans l'eau claire pour regarder les poissons multicolores et ramasser des coquillages. Elle devenait l'exploratrice à la recherche d'un trésor fantastique pour lequel il lui faudrait traverser les

barrières de corail. La fillette revenait de ses explorations sous les acclamations de son frère et, après mille précautions, ouvrait ses mains et lui dévoilait quelque morceau de bois ou coquillage qu'elle présentait comme le plus incroyable des trésors. Leur émerveillement était réel, porté par une imagination sans limites et un enthousiasme débordant.

Leur bonheur semblait ne jamais devoir prendre fin, et lorsque Odile vit le ventre de sa mère doucement s'arrondir, elle ne pensa pas un instant que cela changerait sa fabuleuse existence.

Les aventures d'Odile et de Jean-Paul se soldaient souvent par quelques coupures, égratignures et d'autres petites blessures qui ne les freinaient nullement dans leurs ardeurs, mais avaient le don d'exaspérer leurs parents. Odile était turbulente et ne voyait pas le danger. Elle s'amusait, sans voir le temps passer et, parfois, rentrait une fois la nuit tombée. Son père se fâchait à force d'être inquiet. Un jour, l'une de leurs bêtises dépassa les bornes. Fernand et Edmonde grondèrent les enfants, dépités, et voulurent marquer le coup d'une façon pour le moins originale, afin de faire cesser ce sempiternel chahut. Ils réunirent l'un et l'autre sur le seuil de la maison, leur tendirent à chacun un sac contenant boisson et nourriture, puis leur annoncèrent, très solennellement, qu'en raison de leur mauvaise conduite, ils devaient désormais quitter leur foyer sur-le-champ et qu'ils ne voulaient plus jamais les revoir. Leurs parents les chassaient donc. Leurs regards étaient durs. Le frère et la sœur comprirent qu'il était inutile de plaider leur cause. Tête basse, retenant leurs sanglots, ils attrapèrent d'une main tremblante leur sac et commencèrent à marcher le long de la plage. Des larmes chaudes ruissaient sur les joues brûlantes des enfants qui avançaient la mort dans l'âme, tels des damnés. Odile sentait son cœur prêt à éclater sous le poids d'une incommensurable tristesse. Au bout d'un moment, qui lui parut interminable, Odile voulut voir une dernière fois les visages tant aimés de son père et de sa mère. Elle se retourna, visage décomposé et trempé par les pleurs, et vit ses parents courbés, hurlant de rire, en regardant s'éloigner leurs enfants décidément si crédules. L'exil n'était donc pas à l'ordre du jour, mais Odile le vécut comme une trahison, une première blessure à son amour inconditionnel d'enfant, une nouvelle écorchure, seulement plus profonde.

Au fil des mois, le ventre déjà rond de sa mère grossit encore et s'avéra abriter un bébé. Odile avait déjà un jeune frère et ne se formalisa pas de l'arrivée d'un autre. Tant que cela ne changeait rien à ses jeux sur la plage, elle ne trouvait rien à y redire. Un soir, la fillette eut la certitude d'entendre un bébé pleurer dans la maison, mais ses parents lui affirmèrent qu'elle se faisait des idées et que la petite n'était pas née. Cette nuit-là, elle dut dormir dans la baignoire, sans autre explication. Dès le lendemain, ses parents lui firent prendre l'avion,

accompagnée d'une hôtesse, pour se rendre à Paris, où Myrtille, la cousine germaine de son père, viendrait la chercher, afin de l'emmener à Cognac, où elle vivait. C'est le cœur gros que la petite aventurière traversa l'océan et quitta les plages tant aimées de Dakar, avec le sentiment d'un rejet, d'une exclusion, d'une punition injuste qu'elle ne pouvait exprimer en tant qu'enfant respectueuse de ses parents et de leur choix.

Myrtille était une charmante coiffeuse qui vivait dans un appartement au-dessus de son salon de coiffure toujours plein. Elle s'avéra être une femme gentille, passionnée par son métier. Elle accueillit Odile à bras ouverts, mais la petite aventurière restait inconsolable, privée de tous ceux qu'elle aimait. Le temps rude, gris, loin du soleil écrasant du Sénégal, glaçait son corps, malgré le fin gilet tricoté par sa mère. Elle se retrouvait exilée, tenue d'entamer une nouvelle vie dont elle ignorait tout, livrée aux bons soins de Myrtille qui, tout aussi charmante qu'elle fut, lui était parfaitement étrangère. Face à la jeune Odile, toute fine et hâlée avec sa longue chevelure blondie par le soleil, Myrtille se fit un devoir de remplumer la fillette et de couper ses cheveux abîmés. Elle décida donc de gaver la gamine de bons petits plats, de pâtes au beurre, de desserts, de sucreries. Il ne fut plus question de jeux interminables sur le rivage. Le week-end, Myrtille et son mari emmenaient Odile à leur maison de campagne, mais ils n'allait jamais voir la mer. Sans surprise, Odile ne tarda pas à prendre du poids, sous l'œil bienveillant et satisfait de son hôte. La brave femme se fit une joie de couper et de permanenter les longs cheveux décolorés par le soleil d'Odile, ce qui eut pour effet instantané de lui faire perdre son charme d'enfant sauvage. Odile se sentait seule, encombrant son corps de nourriture pour remplir un vide qu'elle ne s'expliquait pas et que rien ne comblait. Sous le soleil ardent du Sénégal, au bord de cette mer limpide dans laquelle elle s'était baignée tant de fois, son frère et sa sœur grandissaient sans elle. L'enfant s'interrogeait sans cesse sur les motifs de son exil et sur les moyens de retrouver les siens. Elle désespérait des magnifiques plages de Dakar, s'asséchait, comme une plante verte que l'on a oublié d'arroser depuis trop longtemps et qui a perdu ses couleurs et sa vigueur. Les jours passaient dans la simplicité d'une vie routinière. Des jours ternes, sans éclat, sans le soleil fabuleux de jadis. La nuit, le jour, elle entendait le ressac de la mer comme si un coquillage était posé contre son oreille.

L'exil prit fin au bout d'un an, sans plus d'explication que lors de son départ pour la France. Odile fit ses adieux à la généreuse Myrtille et reprit l'avion. En traversant l'océan, elle fut emplie d'une joie immense. Enfin, elle retrouvait son élément : la mer. Bientôt, elle étreindrait ses parents, son frère, sa sœur. Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de garder en son cœur un sentiment d'abandon. Elle arriva enfin à l'aéroport, impatiente de retrouver les

siens, et courut vers sa mère, mais ne s'expliqua pas tout de suite son léger mouvement de recul, lorsqu'elle se jeta dans ses bras. La fillette, partie voilà un an, était élancée, athlétique, bronzée et dotée d'une longue chevelure dorée, tandis que revenait une gamine brune et frisottée, grassouillette et pâlotte. La mère embrassa enfin sa fille, mais fulminait de la voir ainsi transformée. Odile découvrit sa petite sœur, inconnue d'un an déjà, Noëlle. Odile retrouva sa vie d'avant, mais la blessure de l'éloignement forcé ne parvenait pas à se refermer. Odile ignorait que le temps était compté et que bientôt tous rentreraient en France, d'abord pour de longues vacances chez Myrtille puis, après trois nouvelles années passées en Tunisie, un retour définitif à Royan l'hiver 1954. Finie alors la liberté absolue qu'elle avait connue et les explorations folles qui n'avaient de limite que son imagination fertile d'enfant.

Soixante-six ans plus tard, la petite aventurière est devenue une vieille dame qui ne navigue plus que sur son radeau-canapé avec son mari. Ils y passent tout leur temps, devant cette télévision qu'ils n'éteignent plus que quelques heures la nuit. La maladie s'est immiscée dans sa vie déjà rétrécie, une hydrocéphalie. Une maladie chronique, dégénérative qui altère sa marche, sa continence, ses facultés cognitives. Elle se déplace avec difficulté, rencontre des problèmes d'équilibre, doit prendre appui sur des meubles, chute parfois et ne sort plus de la maison que bras dessus, bras dessous avec ses enfants, ses petits-enfants ou sa merveilleuse aide-ménagère qui apporte un peu de joie dans sa vie. Bientôt, elle ne marchera plus du tout. Petit à petit, Odile oublie tout ce qu'elle savait jadis, ne sachant plus allumer son four ou faire démarrer sa voiture, elle note les dates d'anniversaire de ses enfants et de ses petits-enfants sur un calepin pour ne pas les oublier, mais il arrivera un jour où elle ne les reconnaîtra même plus. Plusieurs fois, il m'a fallu lui réexpliquer sa maladie car, d'une semaine sur l'autre, elle ne souvenait plus de ce que je lui avais dit. Je réitère alors mes explications, l'hydrocéphalie consistant à avoir trop de liquide céphalo-rachidien dans le cerveau. Tous les problèmes découlent de cela. Un jour, elle m'avait posé, avec une sincérité bouleversante, cette question: « Tu crois que si j'ai trop d'eau dans le cerveau aujourd'hui c'est parce que j'ai tant aimé la mer ? »

Lors d'une rencontre avec les différents intervenants qui aident mes parents, l'infirmière s'étonne qu'ils aient eu cette drôle d'idée de dormir tous les deux dans le salon, chacun sur son canapé, mon père en chien de fusil sur l'un et ma mère semi-assise sur l'autre. Plus tôt, elle leur a longuement raconté ses longues randonnées avec lui lorsqu'ils étaient plus jeunes, les nuits sous la tente, en pleine nature. Une fois passé l'étonnement bien compréhensible quant à leur façon de dormir, qu'ils assument d'ailleurs parfaitement, l'infirmière lance,

amusée : « En quelque sorte, vous campez dans votre salon ? » Quelle n'est pas sa surprise lorsque ma mère lui rétorque, avec aplomb : « Oui, nous, on aime l'aventure ! »

Papa confia un jour à ma mère cette chose étrange : « À l'âge de 5 ans, déjà, je n'avais pas envie de vivre. » Elle fut interloquée par cette révélation, mais n'en avait probablement pas mesuré l'ampleur, à l'époque.

Il faut sans doute remonter avant même la naissance de mon père pour tenter de comprendre cette affirmation. Ma grand-mère paternelle, Jeanne, avait rejoint la France lorsqu'elle avait découvert qu'elle était enceinte, laissant son mari, officier de la marine, en Afrique. Jeanne avait perdu, quelques années auparavant, en 1935, son adorable fillette de 10 ans, et elle craignait qu'il n'arrivât un malheur à son fils si elle continuait à vivre en Afrique. Elle s'installa à Paris toute seule, mais les choses n'évoluèrent pas comme elle l'avait espéré. Alors que sa grossesse suivait son cours, on lui apprit la mort de son mari resté en Afrique. Officiellement, il était décédé d'une péritonite, cependant Jeanne demeura convaincue jusqu'à la fin de sa vie que son mari avait été victime d'un empoisonnement. De plus, la guerre fut déclarée et elle se retrouva toute seule, veuve, enceinte, sans emploi, à Paris, au début de la guerre 39-45. Qu'a pu ressentir l'enfant qu'elle portait alors, devant l'immense détresse qu'elle dut affronter dans la solitude ? Que se passe-t-il dans le secret du ventre des mères ?

Le petit Jean-Georges naquit le 6 avril 1940. Sa mère fit face, avec courage. Elle trouva un emploi de secrétaire, éleva son fils du mieux qu'elle le put. L'enfant était couvé, surprotégé, il n'avait pas le droit de jouer au ballon, de s'amuser avec ses camarades et grandissait, entouré exclusivement de dames âgées et rigoureuses. Jeanne vivait dans la peur absolue de perdre son enfant. Elle devait tout contrôler. Jean-Georges ne commença l'école qu'à 6 ans. Même si ses camarades ne furent pas toujours tendres, il fut heureux de sortir de son domicile et de nouer des amitiés. Enfin, un peu de liberté, lui qui vivait dans l'enfermement de sa mère.

Jeanne devint obsessionnelle, maniaque, elle finit par jeter de l'argent par les fenêtres, littéralement, et le conseil de famille décida de la placer en institution psychiatrique. Elle ne le leur pardonna jamais. La mère fut séparée de son fils et passa deux longues années dans un hôpital pour y recevoir des soins. Le jeune Jean-Georges avait 9 ans à l'époque et fut envoyé à la campagne, dans une famille d'agriculteurs bienveillants où il fut choyé par les sept sœurs de ce tendre foyer. Il découvrit la simplicité d'une vie sans entraves, proche de la nature et des animaux et, bien qu'il fût privé de sa mère, il affirme aujourd'hui qu'il ne fut pas malheureux à cette époque, bien au contraire.

Lorsqu'il rejoignit sa mère à Paris, elle avait trouvé un nouvel emploi de secrétaire. Ils vécurent de nombreuses années dans un modeste appartement doté d'une cuisine, d'un salon étroit et d'une chambre. Jean-Georges dormait sur un divan dans le couloir, par manque de place. Il était plutôt bon élève sans fournir plus de travail que ce qui était nécessaire. Adolescent, il n'avait toujours pas le droit de faire du sport, mais se débrouillait toujours pour passer un moment avec ses amis, en vrai titi parisien. Ce fut l'époque de *Salut les copains*, du rock ; la musique le rendait heureux, lui ouvrait des horizons sans qu'il eût besoin de se déplacer. Il écoutait la radio le soir, Franck Ténot et Daniel Philipacchi sur Europe 1, de 17 h à 19 h d'abord, avec les chanteurs de *Salut les copains*, Johnny Halliday, Serge Gainsbourg, Eddy Mitchell, Claude François, puis dans la nuit, du jazz. Plus tard, il s'acheta un 33 tours pour écouter ses disques. Il fut admis à HEC et sa mère lui fit comprendre qu'il ne pouvait se permettre de redoubler. Elle pouvait continuer à travailler jusqu'à 63 ans, mais pas plus, aussi devait-il réussir ses études dans le temps imparti, sous peine de ne pouvoir les terminer pour faute de financement. Il releva ce défi, à force de travail. La deuxième année d'HEC, il commença le judo et de nouvelles perspectives s'annoncèrent. Lui qui avait été privé de sport durant toute son enfance et son adolescence s'y adonna enfin avec joie. Ce furent des années heureuses, faites d'ouverture sur le monde, d'exploration à travers la musique, le sport. Et puis, l'époque de *Salut les copains*, c'était un état d'esprit particulier, baigné de bonheur et d'insouciance, il en garda toujours une réelle nostalgie.

Les années qui suivirent furent riches, la rencontre de celle qui deviendrait son épouse, une entrée remarquée dans la vie professionnelle. Tout se déroulait sous les meilleurs auspices, pourtant tout avait lentement fini par sombrer, un naufrage amorcé de longue date, une vie en eaux troubles inéluctable.

« À 5 ans, déjà, je n'avais pas envie de vivre. »

Le jour de l'anniversaire de maman, pour ses 74 ans, nous devions goûter ensemble. Les enfants étaient déjà chez mes parents et je devais arriver plus tard dans l'après-midi et apporter un bon gâteau au chocolat, après avoir travaillé sur un texte pour une pièce de théâtre. Mon père partit faire un tour en voiture, sans explication. Deux heures plus tard, maman recevait un appel de la brigade, il avait tenté de se suicider. Maman, en larmes, me téléphonait, perdue. J'appelai l'hôpital, impossible de le voir le jour même, mais j'en appris plus. Il avait tenté de se jeter du haut du pont de Saint-Nazaire. Je filai chercher maman et les enfants, afin de ramener tout le monde chez moi. Le soir, je n'arrivais pas à dormir, dès que je fermais les yeux, je voyais papa enjamber la rambarde du pont, cent fois, mille fois, comme une sorte de saute-mouton. Le lendemain, nous allâmes chercher sa voiture et discuter avec

les gendarmes. On m'informa qu'un homme, l'ayant vu passé la jambe par-dessus la rambarde, s'était arrêté et l'avait retenu en lui disant de ne pas faire ça. Je ne connais pas son identité, mais jamais je ne le remercierai assez de toutes ces années offertes durant lesquelles sa femme, ses enfants, ses petits-enfants ont pu encore partager des moments avec lui, profiter de son inépuisable culture et de son humour fracassant. Une femme a rejoint ensuite l'homme du pont et l'a aidé, avant l'arrivée des gendarmes. Merci à eux, merci de s'être détournés de leur route, d'avoir sauvé la vie de mon père.

Après cette spectaculaire tentative de suicide, papa se retrouva, sans surprise, hospitalisé d'office dans un hôpital psychiatrique. Le lendemain, ma mère et moi pûmes enfin lui rendre visite. Il était pâle, tout de blanc vêtu. Bien sûr, toutes ses affaires personnelles lui avaient été confisquées. Dans un petit salon, nous avons discuté gentiment. Il s'excusait de son geste, mais ce n'était pas nécessaire. Comment lui en vouloir lorsque l'on sait que la vie lui semblait un fardeau depuis son plus jeune âge ? Nous avons parlé de choses banales, pragmatiques, pour éviter de le fatiguer. Nous lui avons rapporté quelques vêtements. Le sac fut fouillé. Pas de ceinture, bien entendu. Quand nous sommes reparties, la porte s'est refermée à clé devant lui et, par le hublot de la porte, je l'ai vu, perdu, comme un gosse dans son pyjama blanc, étonné lui-même d'être là.

Ma mère restait persuadée qu'une tentative de suicide le jour de son anniversaire était un pur hasard. Totalement dans sa bulle, lorsque nous nous sommes installées dans la voiture, elle m'a regardée et, avec un bon sourire, m'a lancé : « Décidément, ton père est un enfant terrible ! »

J'ai pensé à la continuité des choses, à la douleur qui se perpétue, à mon père qui, comme sa propre mère, s'était retrouvé interné en hôpital psychiatrique. Et puis, je me suis dit que par- delà la souffrance réelle des êtres, il existait des messages d'amour et d'espoir qui traversaient le temps. Ma grand-mère s'appelait Jeanne, mon grand-père s'appelait Georges et le fait que ma grand-mère eût appelé Jean-Georges le fils que son mari n'avait pas eu la joie de connaître était un serment d'amour plus fort que la mort, une façon de dire qu'ils seraient là tous les deux pour lui, pour toujours, une façon magnifique d'espérer pour lui un avenir radieux.

Edmonde était une femme splendide, élégante. Elle était toujours vêtue de superbes tenues qu'elle cousait elle-même, des robes, des tailleur. Son talent inné pour la couture et le tricot relevait de l'indubitable. Edmonde avait la classe des actrices hollywoodiennes de la belle époque, telle Rita Hayworth, une sorte de femme fatale à la douceur enfantine. Elle était de ces femmes qui ne passent pas inaperçues, qui ont un réel charisme, une sorte de magnétisme. Pourtant, cela n'avait pas toujours été le cas. Enfant et jeune adolescente, elle avait été dotée d'un physique ingrat. Épaisse, boutonneuse, affublée d'énormes lunettes, mal habillée, mal coiffée, elle ne s'aimait pas. En devenant une jeune femme, elle s'était affinée au point de devenir menue ; son teint, clair ; sa peau, radieuse ; elle avait appris à se vêtir et à se coiffer à la perfection. Edmonde avait une envie irrépressible d'attirer l'attention, de rester toujours fine et belle. Celle que personne ne voyait lorsqu'elle était jeune désirait que tous les regards se tournent vers elle. Elle s'imposait une discipline de fer, nageait beaucoup, était toujours active, mangeait très peu, se contentant en guise de repas de quelques sardines, d'un petit morceau de fromage et d'un verre de vin blanc.

Lorsqu'elle rentra en France, avec ses trois enfants, après des années passées en Afrique, elle s'installa à Royan, en 1954, dans un appartement du centre-ville qui donnait sur la mer, tandis que son mari, Fernand, était parti dans le territoire que l'on appelait alors Indochine. Elle avait fait, alors, quelques défilés dans des magasins de la ville, portant des tenues qu'elle ne manquait pas de mettre en valeur. Edmonde voulait qu'on la surnomme Eddie, car elle trouvait que cela faisait jeune. La jeune femme se rendait souvent à la plage avec ses enfants et demandait à son aînée de se faire passer pour sa jeune sœur, et cela se répétait pendant plusieurs années. C'est ainsi qu'Odile, la petite aventurière, désormais adolescente de 14 ans, devint, sur la plage de Royan, la sœur de sa mère. Odile aimait sa mère d'un amour tendre et naïf d'enfant qui ne questionne rien. Tout ce qui comptait pour Odile était la mer, les baignades, les parties de volley-ball sur la plage.

Edmonde souffrait de terribles migraines ophtalmiques qui la contraignaient, la plupart du temps, à porter des lunettes noires. Le soleil de Royan était bien moins vif que celui d'Afrique, les migraines persistaient néanmoins. Le médecin qu'elle consulta tomba amoureux d'elle. A. était un homme au cœur dur, nerveux, imbu de sa personne, mais Edmonde fut flattée qu'un

médecin s'éprît d'elle. Ils se rencontrèrent plusieurs fois en dehors du cabinet, dînèrent ensemble. Edmonde le présenta à ses enfants en tant qu'ami de la famille.

Lorsque Fernand rentra en France, Edmonde et leurs enfants vinrent le rejoindre dans un appartement à Toulon. Cependant, la liaison ne s'arrêta pas. A. venait rencontrer Edmonde au pied de l'immeuble où elle vivait. Fernand s'en rendit compte. Une violente dispute éclata et il faillit jeter sa femme par la fenêtre du quatrième étage mais, devant ses enfants qui pleuraient et hurlaient, il y renonça. Le mari donna quinze jours à sa femme pour réfléchir. Si elle continuait à voir son amant, le divorce serait inéluctable. Fernand et les enfants partirent en vacances dans le Tyrol, en Autriche, tandis qu'Edmonde resta seule dans leur appartement. Ils ne reçurent aucune nouvelle pendant tout leur séjour. Sur le trajet du retour, Fernand conduisit d'une traite, sans dire un seul mot. Ils arrivèrent à minuit en bas de chez eux, ignorant toujours si Edmonde serait présente. Devant la porte de l'appartement, Fernand sonna. Pas de réponse. Ils entrèrent, la maison était vide.

Lorsque ma mère me raconte cette scène, soixante ans après, sa voix se brise, elle pleure, l'émotion est intense, la douleur de l'abandon demeure toujours aussi vive.

Je prends maman par le bras. Il lui faut un temps infini pour se relever, se déplier, se mettre en marche. Nous avançons lentement bras dessus, bras dessous. Ses jambes sont tremblantes, son équilibre reste précaire. Elle se repose sur moi. Elle est aussi fragile qu'une toute petite enfant. Chaque jour, elle doit apprendre à se déplacer avec un corps qui s'altère, des forces qui la quittent. Chaque jour, tout est un peu plus dur. Les repères s'effacent et il faut en inventer de nouveaux, au fur et à mesure. Elle m'a tenu la main lorsque j'étais toute petite, elle m'a aidée à marcher quand je peinais à trouver mon équilibre et s'est émerveillée de me voir m'élanter et prendre de l'assurance. Lorsque son corps ne peut plus, lorsqu'elle ne sait plus, je veille sur elle comme sur une jeune enfant qui fait ses premiers pas dans la confiance d'un amour bienveillant. Jadis, maman fut la sœur de sa mère et aujourd'hui, c'est moi qui suis sa grande sœur et qui lui prends la main pour avancer sur ce chemin qui rétrécit sans cesse.

Quand Jean-Georges fut admis à HEC, il s'avéra que, lors de la première année, la pratique de l'athlétisme était obligatoire une après-midi par semaine. Jean-Georges ne fut pas très enthousiaste à cette idée. Un autre sport aurait pu lui plaire, mais l'athlétisme, en aucun cas. Il dut néanmoins s'en accommoder. Fort heureusement pour lui, le professeur autorisa les élèves de deuxième année à choisir un autre sport s'ils parvenaient à obtenir au moins la moyenne en athlétisme. Jean-Georges consentit à un effort minimum qui lui assura tout juste la moyenne. Un club de judo se trouvait dans sa rue. Il se dit qu'il serait intéressant de découvrir cette discipline qui lui permettrait, le cas échéant, de savoir se défendre. Il se rendit donc dans le petit club de quartier où il se sentit tout de suite à l'aise. L'ambiance lui plaisait. Les entraînements l'aiderent à évacuer toute cette énergie contenue d'enfant solitaire qui avait grandi parmi des vieilles dames trop strictes. La proximité de la salle avait été le premier argument pour qu'il s'y rendît et découvrit le judo, mais il s'y était révélé, contre toute attente. Il se donnait à fond dans les combats, heureux enfin. Il venait régulièrement aux cours et s'émancipait grâce au sport comme il avait déjà commencé à le faire grâce à la musique. Au bout de deux ans, il obtint sa ceinture marron, tout en se disant que son professeur avait été un peu trop généreux et qu'il méritait au mieux une ceinture verte, ce qui sembla se confirmer lorsqu'il fut immanquablement battu lors des combats avec d'autres judokas possédant une ceinture marron.

De retour à Paris, il s'initia pendant un an à la boxe française, toutefois si cette expérience lui laissa un bon souvenir dans l'ensemble, elle s'arrêta brutalement lorsqu'il fut mis K. -O. par un ami, compagnon d'entraînement, après un coup violent porté au plexus. L'ami en question était en mal de compétition. Champion de boxe, il admit que, même lors d'un entraînement amical, il ne ferait aucun cadeau. Jean-Georges lui rétorqua qu'il devait se trouver un autre partenaire et ce fut la fin de son initiation à la boxe.

Peu après, en 1971, en déambulant dans Paris, il vit une affiche pour le club d'aïkido de maître Masamichi Noro. Il se présenta dans le dojo, près de la gare de l'Est et ce fut une véritable révélation. Il découvrit cet art martial qu'il pratiqua avec assiduité pendant de nombreuses années et se lia d'amitié avec maître Noro, élève direct du fondateur Maître Morihei Ueshiba. L'aïkido prit une place prépondérante dans sa vie. Il s'entraînait beaucoup, s'investissait corps et âme dans cette discipline. En 1974, il obtint sa ceinture noire, avec une grande fierté, lui qui de toute son enfance et son adolescence n'avait pratiqué aucun sport.

Pour enseigner l'aïkido, il lui fallut passer un examen spécifique comportant des épreuves de judo, d'aïkido et de karaté. L'épreuve de karaté s'avéra problématique, étant donné qu'il n'avait jamais pratiqué cette discipline. Accompagné par son ami A., aristocrate déluré et sans complexe qui s'entraînait dans le même dojo, il décida, avec ce dernier, de passer en premier devant le jury. Leur démonstration de karaté ne fut rien de plus qu'une sorte de combat de rue potache au cours duquel les deux lascars se donnaient de vrais coups, avec bonheur. L'examinateur était hilare, il leur octroya une note généreuse. À son sens, le niveau était catastrophique, mais l'esprit était là. En revanche, si jamais on lui refaisait ce coup-là, cette fois-ci, il les saquerait, leur lança-t-il ! Les épreuves de judo et d'aïkido furent bien plus dignes et tous deux les réussirent l'une et l'autre, sans difficulté. Jean-Georges enseigna dans le club de maître Noro, pendant quatre ans. Il fut heureux durant ces années-là, enfin à sa place, d'une certaine façon.

En 1979, toute la famille déménagea à Annecy après une mutation. Jean-Georges donna des cours pendant quelque temps. Mais des tensions s'accumulèrent. Un supérieur froissé, décidé à ruiner sa carrière, une épouse se sentant délaissée après la naissance de deux enfants dont elle s'occupait souvent seule, les repas d'affaires très arrosés le firent sombrer dans l'alcoolisme.

Cinq ans plus tard, ma mère s'installait avec nous dans le sud de la France, pour se rapprocher de sa famille et laisser à mon père l'occasion de régler ses problèmes d'alcool. Il fut tant et si bien qu'une septicémie manqua de lui coûter la vie. À l'époque, elle me raconta qu'il s'était empoisonné à cause d'une boîte de conserve avariée, et je l'ai cru quasiment jusqu'à mes 30 ans. C'est étonnant de voir comme le récit familial, même s'il est faux, nous imprègne durablement.

En septembre 1984, mes parents s'installèrent dans leur actuelle maison, en espérant que les problèmes se régleraient dans un environnement sain, à la campagne. Je m'en souviens très bien, car nous avons emménagé dans cette ancienne ferme la veille de la rentrée scolaire. Nous avions visité des maisons en Bretagne tout l'été, puis tout s'était précipité, car la rentrée approchait. Et puis, il y avait eu cette demeure bordée d'hortensias, avec ses deux hectares de terrain, de longues bandes d'herbe entourées d'arbres dégringolant vers une forêt. Et dans la forêt, un ruisseau. Et puis, des fleurs, partout. Maman était conquise. Tout s'était décidé très vite. C'était un nouveau départ. Nous retrouvions enfin mon père après un an de séparation.

Ses problèmes d'alcool empirèrent cependant, peut-être en raison de l'isolement, de l'ennui, de l'impossibilité du dialogue avec ma mère. Toute tentative se soldait par un conflit et il s'avéra qu'il préférait se résigner au silence ou s'exiler, sortir de la maison et se

retrancher dans la grange, où était entassé tout le matériel de jardin, pour laisser libre cours à de longs monologues où il s'interpellait lui-même, comme s'il parlait à un vieux camarade. Je l'aperçus ainsi plusieurs fois, alors que j'avais 9 ou 10 ans, par l'entrebattement de la porte de la grange, mortifiée par ce spectacle désolant, devant un père que je croyais fou, debout, au fond de la, grange sur le sol jonché de bouteilles de bière vides.

Malgré cette lente dérive, il parvint à enseigner à nouveau l'aïkido, pendant deux ans, dans la banlieue nantaise. Je l'accompagnais et participais à ses cours. Ce fut un choc pour moi de le découvrir craint et respecté par ses élèves. Il menait ses séances à la baguette. J'aimais ces moments où je le voyais fort, puissant, à contrario de son attitude habituelle. Enfin, je rafistolais son image écornée. Mais, rien ne dure jamais, ses voyages professionnels à Paris l'accaparèrent et il lui fallut interrompre ses cours. J'en fus désolée. Le seul lien que nous avions s'étiolait. Il n'y aurait plus de moments ensemble. Seulement le silence fracassant ou les mots vides.

Ensuite, il plongea. Plus rien pour le maintenir à flot. Des voyages d'affaires où l'alcool était omniprésent, où ses collègues le raillaient. Un foyer qui n'était que disputes ou silences. Il but jusqu'à ne plus tenir debout, jusqu'à s'écrouler dans les rosiers plantés par ma mère ou au beau milieu du salon. Il but jusqu'à disparaître des heures et des heures, chaque soir, pour retrouver son alter ego imaginaire, seul réconfort possible. Avec nous, il n'était pas vraiment là. Ses paroles s'envolaient au fur et à mesure qu'il les prononçait, elles ne lui appartenaient pas, il n'en restait rien de palpable et j'en avais déjà conscience.

Il but encore et devint très malade, jusqu'à perdre plus de dix kilos et toute sa masse musculaire. Le sport n'était plus qu'un souvenir. Nous avons cru le perdre à ce moment-là. À cette époque, je vivais à Londres et lorsque je rentrais enfin, je voyais un fantôme, pâle, éteint, les yeux vides. Il ne tenait qu'à un fil, qui miraculeusement ne se rompit pas.

Il cessa de boire, sinon la mort deviendrait une certitude et il le savait. Il continua, cependant, sa consommation abrutissante d'anxiolytiques et de somnifères en tous genres, comme il le faisait depuis quinze ans, ainsi que ses gauloises qu'il fumait de façon automatique, en allumant l'une alors que la précédente se consumait encore.

Puis, il but modérément, une canette de bière à la vodka hebdomadaire, tout en s'autorisant gentiment ses autres excès, tandis que la vie s'était rétrécie autour de la télévision.

Sur ses vieux jours, il se retrouve avec une cirrhose, branché en continu à une bonne d'oxygène, tristes stigmates d'une vie douloureuse. Pourtant, il s'en accommode, ne s'en plaint pas, acceptant son sort avec dignité.

Aujourd’hui, le moindre effort l’épuise, il ne sort plus de la maison sauf pour les examens médicaux. Un simple transport peut s’avérer risqué. Un acte aussi anodin que prendre une douche se révèle un stress majeur qui fait aussitôt désaturer son oxygène. Depuis qu’il a dû abandonner l’aïkido à contrecœur, il n’a jamais plus pratiqué aucun sport, mais lorsque je le vois, diminué ainsi, avancer à petits pas, perpétuer les gestes ralents du quotidien, se raccrocher à la vie, enfin, garder son esprit et son humour intacts, attendre avec impatience chaque moment avec ses enfants et ses petits-enfants, je me dis que si la vie était un sport, alors, assurément, mon père serait, sur le tard, un athlète de haut niveau.

Depuis aussi longtemps que je m'en souvienne, l'un des grands bonheurs de ma mère en ce bas monde a toujours été de contempler les magnolias. Elle les admirait lors de nos balades, dans les parcs ou les jardins des villes que nous visitions durant les week-ends ou les vacances, lorsque nous étions enfants. Dans sa maison entourée d'hortensias, en plus des habituelles roses et des camélias touffus, elle avait planté des magnolias, tout contre la cuisine, afin de les voir dès qu'elle ouvrirait la fenêtre au-dessus de l'évier. Longtemps, son jardin fut pour elle un refuge, un havre de paix, loin des hommes, de la douleur, de la malveillance. Elle le cultivait, l'entretenait avec joie. En véritable paysagiste, elle décidait des reliefs à donner au jardin, ici un muret en pierre, là un chemin bordé de lavande ou de santolines, des vignes le long des murs de la grange qui dégringolent, chargées de grappes, jusqu'aux iris blanc et violet au bord du chemin étroit. Des palmiers nains à côté des rhubarbes aux immenses feuilles dévorées par les escargots, des camélias encore et des roses blanches, jaunes, orange, des pivoines, des crocus et des fleurs plus modestes que j'affectionnais tant, enfant, les myosotis, au pied du puits, et les primevères, cadeau du printemps que l'on courait découvrir dans la forêt, avec un émerveillement toujours intact devant ces fleurs qui jaillissaient les premières, au sortir de l'hiver. Aucune règle ne prévalait, seul son instinct comptait dans l'agencement de son jardin. Elle n'aimait guère les jardins trop ordonnés, à la pelouse impeccable, aux sentiers gravillonnés parfaitement délimités, où les seules fleurs admises étaient des géraniums dans des pots en terre cuite bien alignés. Elle voulait que son jardin fût sauvage. C'est ainsi qu'elle se sentait heureuse. Dans une nature sauvage. Les abords de la maison croulaient donc sous quantité de fleurs qui poussaient avec une vigueur incomparable, dans une terre bien grasse. En haut du terrain, se trouvait le verger et nous aimions y cueillir des pommes Reinette, des mirabelles, des cerises. Il y en avait tant qu'il fallait en faire des compotes, que maman congelait et qui nous duraient tout l'hiver. Plus loin encore, étaient plantés des pieds de framboisiers dont nous nous délections sans retenue et des pêchers qui offraient de petites pêches velues au goût légèrement amer. Tout contre l'une des terrasses, s'étalaient des plates-bandes de délicieuses fraises charnues que nous récoltions tous les jours, voire deux fois par jour. Enfants, lorsque mon frère et moi nous inventions des expéditions, nous empaquetions souvent dans une serviette nouée quelques fruits glanés ici et là qui nous permettaient de reprendre nos forces, lors de ces longues

excursions dans le terrain. En contrebas, s'étendait une vaste forêt. La rivière qui la traversait marquait la limite du terrain de mes parents. Au milieu de celle-ci, se logeait le trésor du jardin : une île ! Un véritable îlot de terre dont ma mère avait fait entourer les contours par un muret de pierre de peur que le passage de l'eau ne les rongeât. Nous avions donc notre île où poussaient d'immenses bambous au cœur de la forêt sombre et magnifique. Nous y avons tant joué avec mon frère et c'était un bonheur absolu. Tantôt île, tantôt bateau, notre imagination nous portait toujours plus loin et c'était là le merveilleux cadeau de ma mère, donner ainsi la matière à notre imaginaire fertile.

Aussi longtemps qu'elle le put, elle entretint son jardin, mais une forme de fatigue, d'usure s'installa et, petit à petit, elle l'abandonna, se retranchant de plus en plus dans la maison obscure et froide dont certains volets restent désormais clos en permanence. Elle qui avait planté son superbe magnolia, chargé de fleurs blanches au printemps, devant la fenêtre de la cuisine pour avoir le plaisir de l'admirer, n'a pas ouvert une seule fois les volets de sa cuisine depuis plus de dix ans.

Il y a longtemps, elle m'a raconté une histoire étonnante. Alors qu'elle avait un peu moins de 30 ans, elle conduisait sa voiture en plein Paris. Son attention fut attirée par un magnifique magnolia qu'elle ne put s'empêcher de contempler. Elle roulait très lentement et percuta le véhicule devant elle. Un couple, très calme, sortit de la voiture. Maman leur expliqua la raison de son inattention et, par un heureux hasard, il se trouva que la jeune femme aimait, elle aussi, les magnolias. La discussion se finit dans un grand éclat de rire, sous les magnolias en fleur.

J'ai reparlé de cette anecdote à ma mère, mais elle ne s'en souvient plus du tout. Même si elle me paraît un peu floue désormais, je sais bien qu'elle me l'a racontée plusieurs fois. J'en ai la certitude. Elle m'affirme ne pas se la rappeler. Avec sa maladie, tout va finir par s'envoler de façon inéluctable. J'essaie d'accrocher ses souvenirs, de les graver dans mes pages avant qu'ils n'aient disparu pour toujours, mais j'ai peur de ne pas y arriver à temps. La tâche est vaste. Les choses s'accélèrent. Aurai-je assez de temps pour recueillir ses souvenirs avant qu'ils ne s'effacent ? Pour trouver mes réponses ?

J'ai conscience de ce que cette quête est difficile. Le temps ne joue pas pour moi. Les jours filent, sont si courts. Le bureau, les enfants, mes parents, tenter d'écrire... Tout ce poids immense sur mes épaules, être à la fois la mère de mes enfants et de mes parents, avoir donné jusqu'à l'épuisement du corps et de l'esprit. Presque jusqu'à la rupture. Le burn out peut-être ? L'avoir frôlé de justesse par réflexe vital, comme on tape du pied quand on touche le fond de la piscine. Les migraines ophtalmiques, avec vertiges et vision floue, durent depuis de longs mois, sans qu'aucun traitement ne fasse effet. Tout gérer quand même. Ne rien lâcher,

mais lâcher prise. Accepter de ne pas être parfaite, de faire, mais de déléguer aussi et savoir dire non, parfois. Et puis, la peur secrète, vrillée au corps, d'être comme ma mère, d'avoir la même maladie. Une peur viscérale devant mes pertes d'équilibre qui ressemblent aux siennes. Une peur paralysante. Les traitements de mon neurologue ne fonctionnent pas. Les mois passent. Lorsque je lui parle de l'hydrocéphalie de ma mère, il me demande de passer une IRM, par précaution. Je m'y rends, terrifiée, persuadée que l'on va m'annoncer la mauvaise nouvelle tant redoutée. Une fois allongée dans la machine, moi qui suis claustrophobe, lorsque je sens mon corps s'enfoncer dans le canal étroit, mon visage calé dans une sorte de casque rembourré, il me semble que je vais suffoquer. Je cherche de l'air, je commence à paniquer, à étouffer. J'ai envie de hurler pour que l'on me sorte de là sur-le-champ. J'essaie de me calmer. Il me faut penser à une image qui m'apaiserait. À ma grande surprise, la première chose qui me vient en tête est l'image de mon gros chat roux, Pumpkin. Un félin grassouillet, adorable, dont les principales activités consistent à uriner sur mon parquet et à chaparder de la nourriture. Il m'est d'un grand réconfort alors que je dois rester immobile durant de longues minutes, poitrine compressée par l'angoisse, dans le caisson. Sa jolie tête, ses grands yeux vert pâle qui clignent quand je caresse son beau pelage flamboyant me rassurent. Puis, arrivent des images de mes enfants, de mon conjoint, de mes parents, de mes amis. Leurs visages doux, souriants, bienveillants, au-dessus de moi, tandis que je tente de contrôler ma respiration afin qu'elle ne s'emballe pas. Ensuite, dans les dernières minutes de l'IRM, les yeux clos, le cœur serré, le souffle court, je vois tomber sur moi des pétales de magnolias. D'abord quelques-uns, puis une véritable pluie de pétales roses et blancs. Je me sens apaisée et je vois, devant moi, le sentier qui mène à la forêt de mes parents se couvrir encore de pétales de magnolias.

L'IRM montre que je ne souffre d'aucun trouble neurologique. Je suis soulagée. Mais, en rentrant, je repense à mon expérience dans l'IRM et me dis que je suis comme maman, amoureuse des mêmes arbres qu'elle. Que ce soit elle, devant la fenêtre de sa cuisine, ou moi, dans l'IRM, nous avons trouvé dans ces fleurs si pures un apaisement. Et, je me comprends alors, que lorsque les choses deviendront plus dures pour ma mère, lorsqu'elle aura peur, je serai là pour couvrir son chemin de pétales de magnolias.

Après avoir été inconnu au bataillon d'HEC, Jean-Georges s'engagea dans la marine. Il avait fière allure dans son beau costume d'officier du haut de son 1,87 m. Adolescent, j'avais trouvé, dans un vieil album, une photo de mon père, tout jeune, sur un navire de la marine, en tenue militaire, avec sa casquette blanche ornée d'un écusson. Il fixait l'horizon de ses yeux bleu perçant. Derrière lui, l'océan à perte de vue. Il y avait dans son regard cette détermination qui s'est effacée depuis bien longtemps. Le bleu des yeux qui reflétait le vaste océan est devenu ce grand lac sombre et profond où des angoisses mal dissimulées ont été submergées. Ses navigations le conduisirent, à l'époque, au Sénégal, où il résida pendant quelques mois, marchant sans le savoir sur les pas de la petite aventurière qui avait tant rêvé là-bas. Puis, il rentra à Paris. Lorsqu'il se rendit aux archives de la marine, une jeune femme brune au visage de madone, au corps galbé, droite et sérieuse, attira son attention. Odile, engagée dans la marine, tout comme son père, officier de carrière, travaillait là. À l'époque, elle se rendait chez une voyante, C., qui lisait dans les coquillages. Elle lui annonça qu'elle renconterait bientôt son futur mari, un homme grand, aux yeux bleus. Le jour où elle croisa Jean-Georges, Odile ne repensa pas à cette prédiction ; la première chose qui attira son attention fut sa très vieille ceinture en cuir tout usée qui tranchait avec son costume d'officier impeccable. La voyante lui avait aussi annoncé la naissance de ses deux enfants en pointant du doigt les coquillages, *là*, disait-elle, *ils sont là !* Ils discutèrent d'abord lors de rencontres professionnelles, puis ils se retrouvèrent, en dehors du travail. Ils se voyaient pour prendre un verre ou déjeuner dans le Quartier latin. Pas de passion ou de coup de foudre, mais une attirance mutuelle indéniable et une confiance tacite. Alors qu'ils se voyaient depuis à peine trois mois, Odile se vit proposer de partir au Sénégal pour un séjour de longue durée. C'était son rêve, une véritable chance pour cette toute jeune recrue de la marine. On l'informa qu'elle devrait donner sa réponse le lendemain, au plus tard. Le bruit des vagues faisait déjà écho dans ses oreilles. Mais elle devait en parler à Jean-Georges, savoir si ses sentiments étaient sincères, durables, s'ils justifiaient qu'elle renonçât à retrouver son paradis perdu. Ils se rencontrèrent donc pour dîner dans un restaurant et Odile lui expliqua la situation. Ce soir-là, lorsqu'ils eurent fini de dîner, Jean-Georges demanda à Odile de l'épouser. Ils avaient 23 ans. Elle accepta. Bien des années après, ma mère ne manquerait pas d'affirmer à de nombreuses reprises, lors de leurs disputes, qu'elle

n'avait pas fait le bon choix et qu'elle aurait dû partir en Afrique, lorsque la proposition lui avait été faite. Mon père sous-entendait à demi-mot qu'elle lui aurait gentiment forcé la main.

Après avoir fait chambre à part, depuis ma naissance, ils se retrouvèrent sur le radeau-canapé dans le salon où ils vivent et dorment tous deux, dans une inertie totale, naviguant dans des zones troubles, entre leurs souvenirs flous et un ciel qui s'obscurcit. Lorsque papa, assis sur son radeau-canapé, regarde l'horizon, comme il le faisait jadis sur le navire de la marine, j'y retrouve la détermination longtemps perdue tant il se négligeait lui-même. Maintenant que ma mère s'amoindrit, dans les yeux bleu perçant de mon père, je lis sa volonté d'être à ses côtés et de veiller sur elle jusqu'à leur dernier souffle.

En pleine nuit, maman voulut sans doute s'allonger sur le canapé, bien qu'elle dormît toujours semi-assise depuis des années. Elle chuta, une fois de plus. Papa lui parla, un peu perdu lui-même, en ces heures nocturnes. Elle lui répondit, mais je reste perplexe quant à leur échange, étant donné qu'il ne crut bon d'appeler les pompiers qu'à 9 h du matin. Peut-être ne voulait-il pas les déranger une fois de plus. J'imagine ma mère, en chien de fusil sur le tapis du salon, pendant plusieurs heures et lui, sur son canapé, juste à côté, anxieux et impatient de l'aube. Deux jours plus tôt, elle avait été incapable de se lever pour sa toilette et deux aides-soignantes l'avaient assistée. Le bon médecin de campagne était passé, bien qu'il fût débordé. Son genou était très enflé, plus encore que d'habitude. Elle refusa d'abord de prendre la cortisone, puis s'y résolut, devant son incapacité à se lever seule pour le deuxième jour consécutif, bien que ce médicament la rendît somnolente. Il s'avéra aussi qu'elle perdait l'appétit. Les aides-soignantes la sollicitaient pour manger ces derniers jours. Ces histoires de personnes âgées qui n'ont plus d'appétit du tout m'étaient familières. Vers la fin, plus personne ne les embête avec la diététique et elles se voient autorisées à se nourrir des seuls aliments qui les attirent encore un peu, fussent-ils des bonbons ou des crèmes glacées. Pour ma mère, la nourriture avait toujours été une source de satisfaction, voire de réconfort. Depuis longtemps, elle appréciait ses biscuits du matin accompagnées de son immuable thé au sachet jaune, le midi et le soir, de bonnes salades arrosées d'huile d'olive, un peu de viande ou de poisson servi avec du riz. Depuis deux ans, sa mobilité réduite et ses troubles cognitifs m'avaient conduite à mettre en place un portage de repas quotidien, à domicile. Les repas étaient livrés dans des barquettes recouvertes de film plastique, plusieurs fois par semaine. Elle se plaignait que les plats étaient trop fades ou trop gras et conservait, contre vents et marées, son steak hebdomadaire, tout droit issu de la boucherie locale.

Lorsque les pompiers vinrent, ils réinstallèrent maman sur son canapé, toujours à cette même place qu'elle ne quittait presque plus, désormais. Les aides-soignantes la trouvèrent affaiblie, nauséeuse, après cette dernière chute. Elle fut hospitalisée au service des urgences.

En pleine convalescence, après une intervention, je me charge de différents appels pour faire le lien et préparer son retour à domicile. L'équipe médicale décide de la garder en observation pour le week-end. Mon frère, Aymeric, profite du dimanche pour la voir. Pendant l'heure passée ensemble, il s'assure qu'elle mange correctement et, tandis qu'ils discutent, il

se rend compte de son trouble, elle ne sait plus où elle habite. Il lui rappelle son adresse et lui fait même répéter pour être sûr qu'elle s'en souviendra quelque temps encore.

À peine sorti de la clinique, mon frère passe me chercher. Pour m'extraire de ma morne et déprimante période de repos imposée, il m'invite à déjeuner. Sur les bords de l'Erdre, nous débusquons un restaurant au design moderne qui propose des plats classiques et abordables. Nous parlons de ses sept enfants et des quatre miens. La rentrée s'est bien passée pour tous. Bonne pioche au niveau des professeurs et des camarades. Quant aux jumeaux, il a trouvé une aide maternelle compétente et sympathique. Très vite, la discussion se porte sur nos parents, sujet inéluctable, omniprésent. La situation nous afflige, nous peine. Tout se détériore sans que nous y puissions grand-chose. Dans ce restaurant spacieux et lumineux, nous nous regardons et nous comprenons ; deux quadragénaires déjà débordés par leur travail et leur vie de famille qui doivent inventer des solutions impossibles pour gagner des années, des mois, des jours sur l'implacable déchéance parentale et la perspective sinistre de la maison de retraite, où l'on sait que certains glissent définitivement.

Dans la chambre exiguë des urgences, Aymeric a rappelé à notre mère le nom du village où elle vit depuis plus de trente ans et qui lui est désormais étranger. Quinze jours auparavant, lors d'une visite à nos parents, avec toute sa joyeuse ribambelle d'enfants, il montrait à ma mère des photos faites peu après la naissance des jumeaux. Elle ne reconnut pas l'homme barbu sur les photos. C'était pourtant lui, mon frère.

Un matin, quelques mois plus tôt, je me suis rendue chez mes parents pour une rencontre avec l'infirmière coordinatrice. J'ai frappé à la porte, pas de réponse. Comme la porte était ouverte, je suis entrée. Ma mère, au courant de ma visite, m'a alors fixée avec perplexité et m'a demandé, avec un grand sérieux : « Qui êtes-vous ? »

On a l'impression parfois que tout nous glisse entre les doigts, en dépit de nos efforts. Le cadre est posé, les aides sont en place, mais rien ne ralentit la chute, jour après jour. Avec effroi, dans le silence de nos cœurs, on se demande quand cela s'arrêtera, s'il y aura un répit, une oasis de bonheur avant la fin ou si la vieillesse implique de se délester d'absolument tout.

Dans ma bouche, le goût de la tomate fraîche et du pesto réveille des saveurs d'enfance et me rappellent l'année passée avec mon frère et ma mère, dans le sud de la France. Les tomates mûries au soleil que l'on cueillait dans le jardin, les citronniers, le thym, le romarin, le miel de lavande, les amandiers, les majestueux oliviers. Du soleil plein la bouche.

Aymeric me raconte sa vie d'urbaniste et moi, je lui parle de mes projets littéraires en cours, de mon roman surtout, de mon découragement passager, en dépit des retours parfois touchants de mon lectorat, enthousiaste, mais pour le moins confidentiel, il faut

l'admettre. Tant de journées ensoleillées, passées, retranchée dans ma chambre, dans la pénombre, pour écrire des heures durant, simplement parce que c'est une évidence. Et ensuite, parfois, cette solitude qui s'abat. Le manque de confiance en soi. La peur d'un projet trop grand pour soi que l'on ne saura porter jusqu'au bout. La peur d'être illégitime. Devant notre café et notre thé gourmands, tandis que je savoure un entremets à la menthe, il me rassure, me remet sur les rails, m'affirme que je dois aller au bout, que d'autres se reconnaîtront dans mon récit et que cela les aidera peut-être. C'est une perspective qui me plaît.

Nous quittons le restaurant. Mon frère me propose de l'accompagner chez notre père. J'accepte. Mon père n'est pas au courant de notre visite. Il est étonné de nous voir arriver. Je l'embrasse et ne peux m'empêcher de noter la larme qui coule sur sa joue.

Tandis qu'Aymeric et lui s'éloignent pour fumer loin de la bonne d'oxygène, je sors me promener dans le jardin. Le soleil est radieux. J'inspire profondément l'air pur du jardin, moi qui ne suis pas sortie depuis des semaines. Je frotte mes doigts sur les lavandes et les romarins et les inhale ensuite. Mes mains grandes ouvertes frôlent les herbes et les fleurs. Je respire les roses, le nez plongé en leur cœur. Je voudrais inspirer tout le jardin.

Sur le chemin qui descend vers la forêt, je m'arrête devant la petite bâtie en ruine, une ancienne porcherie en pierre, entourée de saules, de figuiers, de pins et de peupliers. Tête levée vers les cieux, la cime des arbres perce le bleu clair et profond. Il me semble que maman est là, plus que dans sa chambre aux urgences. Son esprit, là, au milieu des arbres et des fleurs qu'elle a plantés, libre, sans contrainte, sans tourment, dans cet espace où la vie prend ses droits de force, entre la nature verdoyante et l'azur du ciel.

Plus loin, je m'enfonce dans les bois, où la fraîcheur s'avère agréable. L'odeur de sous-bois m'emplit le nez et me ravit. Cette odeur de mousse trempée de rosée. Cette senteur d'enfance et d'aventure. Dans la pénombre de la forêt, des parterres de fleurs émergent ici et là, au milieu des herbes folles. De petites fleurs sauvages blanches et roses qui semblent phosphorescentes dans l'ombre. Je ne peux m'empêcher de penser que ces fleurs des bois sont comme les souvenirs de ma mère, éblouissants, éclatants, comme les plages de Dakar, ceux de l'enfance d'une petite aventurière, cachés au cœur de la forêt sombre de l'amnésie.

Me revient alors en mémoire ce moment resplendissant de maman aux heures de gloire. Cet été durant lequel elle fut, à mes yeux, l'héroïne du village, lorsqu'elle avait repeint, en artiste confirmée et inspirée, la façade de l'épicerie locale. Féru d'impressionnisme dans sa jeunesse, elle avait souvent peint des natures mortes, des fleurs et des portraits dans ce style bien particulier. Entourée de tubes de peinture à l'huile, elle avait couvert la façade de corolles multicolores, de lilas, d'hortensias, de camélias, de grappes de raisins, de feuilles de

vigne, sous le regard admiratif et étonné des villageois. Jamais, elle n'avait été vraiment acceptée ou intégrée mais, ce jour-là était particulier, et elle avait suscité l'enthousiasme de tous. Enfant, je me souviens d'avoir eu le cœur gonflé de joie et de fierté. Ma mère était quelqu'un, et pas n'importe qui !

De retour au salon, mon frère et mon père évoquent la guerre de 39-45. Mon père se remémore toutes les dates importantes comme s'il les avait apprises la veille. Il se rappelle l'armée allemande circulant dans Paris alors qu'il n'était qu'un petit enfant de 4 ans. Il adorait les trains et, tout spécialement, placer son visage dans la fumée de la locomotive. Ce jour de l'hiver 1944, sa grand-mère, un peu sourde, l'emmena voir les trains à la gare. Alors qu'ils se tenaient sur la passerelle, au-dessus des wagons, un soldat allemand tira en l'air, mais ils restèrent immobiles. Un passant accourut, les empoigna, lui et sa grand-mère, et les entraîna plus loin, en leur expliquant que le tir en l'air était un avertissement et que, s'ils étaient restés sur le pont, le prochain coup de feu leur aurait été destiné.

Peu avant de quitter mon père, quand j'évoque la possibilité d'une discussion sur les maisons de retraite, vu l'état de ma mère qui se dégrade, il se ferme. Il ne veut parler de rien tant que sa femme n'est pas là. Il est triste qu'elle soit absente, même s'ils se chamaillent sans cesse. La maison lui paraît vide.

Lorsque nous nous séparons, je l'embrasse et je sens, sur sa joue, une longue larme qui n'en finit pas de couler.

Enfant, je me souviens d'avoir posé pour ma mère tandis qu'elle peignait mon portrait dans notre appartement d'Annecy. Je portais un chapeau en tulle blanc, à larges bords, et une blouse rose, avec des smocks sur le devant et des manches ballons. Maman avait couvert la table de la salle à manger de papier journal. Ses tubes de peinture à l'huile étaient rangés dans de vastes trousseaux et des boîtes en carton. Des couvercles de bocaux et des palettes lui servaient pour ses mélanges. Elle était appliquée, inspirée, son geste sûr. À ce moment-là, comme à chaque fois qu'elle peignait, il me semblait qu'elle était heureuse, épanouie. Le résultat se révéla surprenant. Un portrait dans les tons bleus, mêlés de blanc et d'un peu de rose. Le visage paraissait davantage être celui d'une adolescente, avec de grands yeux noirs, mais on retrouvait l'ovale de mon visage, mes longs cheveux et ma frange. Il ressortait de cette peinture une douceur froide et nostalgique.

Le plus souvent, maman représentait la nature, à la manière impressionniste qu'elle affectionnait tant. Sa préférence allait aux beaux paysages d'automne, dans des tonalités chaudes de jaune, orange, rouge et brun. Elle maniait le couteau et, par petites touches, apportait de la matière, de la profondeur à ses tableaux. La nature printanière n'était pas en reste, avec une profusion de verts, tendres ou profonds, lumineux, couleur de prairie et de feuilles ensoleillées. Des champs, des bois, des sentiers entourés d'arbres se retrouvaient avec bonheur sur ses toiles. Les bouquets de fleurs l'inspiraient aussi. Elle les faisait prendre vie telle une véritable explosion de couleurs et de matières. De l'humble vase, exultaient des brassées de roses, de pivoines, de camélias, de magnolias, de glycines, d'hortensias, de jonquilles, en tourbillon. Au fil des années, nous étions habitués à la voir, de temps à autre, se munir de ses pinceaux, s'installer sur l'immense table de la salle à manger et commencer à peindre, sans se soucier du temps qu'elle y consacrait ou de ce qui se déroulait autour d'elle. Ces moments lui appartenaient à elle seule. Nous en étions simplement les témoins. J'éprouvais une certaine joie à la voir ainsi, seule maîtresse de sa création, absorbée par son art, heureuse.

Les années passèrent et les pinceaux furent de moins en moins sollicités. Il y eut bien quelques tentatives encore, lorsque j'étais adolescente, dont un portrait qui ne me réjouit guère, tant il me semblait différent de moi. Des paysages auxquels elle ne consacrait que peu de temps et qui n'offraient plus cette profondeur originelle. Lisse et dénudée, sa nature

montrait, aux yeux de tous, le vide qui s'était installé en son âme. Lasse, elle cessa de peindre lorsque j'avais environ 16 ans. L'inspiration s'était évaporée ainsi que l'envie. Elle paraissait même ne plus se trouver légitime dans sa création. C'est à cet âge-là que je repris, avec une naïve hardiesse, ses pinceaux et ses tubes de peinture à l'huile pour me lancer dans la réalisation d'improbables toiles surréalistes, moi qui ne jurais que par Salvador Dalí. Quel gâchis ! Il en résultat d'innommables croûtes, sans relief, aux étals de peinture plats, avec des couleurs vives qui piquaient les yeux, même des plus indulgents. Néanmoins, j'étais plutôt fière de moi, à l'époque. Je fustigeais mon manque de technique, mais me réjouissais de mon imagination sans bornes. Je me persuadais qu'une pratique régulière me permettrait d'acquérir une belle maîtrise, ce qui ne fut pas le cas, bien sûr. Des tableaux plus glauques les uns que les autres s'enchaînaient, l'un montrant de profil une femme triste à la peau vert pomme, l'autre représentant une femme brune vêtue d'une robe blanche qui portait un collier formé par ses propres gouttes de sang, ou encore ce visage dont les yeux coulaient littéralement. Avec de la technique, cela aurait pu être impressionnant, troublant, énigmatique. En fin de compte, mes tableaux étaient seulement des œuvres naïves, et pas dans le noble sens du terme, qui provoquaient un malaise certain, tant le hiatus entre l'intention et le résultat était important. Bien plus tard, des années après avoir cessé de peindre et de dessiner, vers 26 ans, je fus prise d'un soudain éclair de lucidité et profitai de ce que mon père fit un grand feu, au fond du jardin, pour emporter mes lugubres toiles vers un destin plus funeste encore. Lorsqu'il m'aperçut portant un tableau peint sur une longue planche en bois, il m'interpella. « Aliénor, tu ne vas pas jeter ton tableau, quand même ! » En toute fausse modestie et, un peu flattée par son intervention, je dois l'admettre, je rétorquai « si, je ne l'aime plus, je n'ai plus envie de le garder ». Ce à quoi il répondit tout naturellement : « C'est dommage, on pourrait se servir du bois pour la cheminée. » Si j'avais encore eu la moindre prétention au niveau de mes capacités artistiques pour la peinture, elle est morte ce jour-là.

La pièce la plus atroce jamais conçue par mes mains outrancières fut certainement ce Christ peinturluré pour l'anniversaire de ma mère sur un morceau de bois d'environ quarante centimètres de hauteur. Un Christ kitsch à souhait, à la peau rose de porcelet, des cheveux blonds de surfer et des yeux bleu cyan éclatants, presque souriant sur sa croix au bois aussi réaliste qu'une bûche de Noël. Une œuvre qui mérite l'oubli plus que tout autre et que je chercherai dans les dédales dans la maison de mes parents jusqu'à mon dernier souffle, afin de la détruire et de me soustraire ainsi à un opprobre bien mérité.

Bien avant ma naissance, maman dessinait déjà, des esquisses rapides teintées d'aquarelle où elle croquait mon père dans leur appartement parisien. Parfois, elle dessinait sur le vif, sa

chatte chartreuse, Mona, lorsqu'elle jouait ou dormait sur le canapé, réchauffée par un rayon de soleil. Ses peintures de paysages impressionnistes connaissaient un petit succès parmi leurs proches. L'un d'eux lui conseilla de présenter ses toiles à une galerie de sa connaissance. Elle s'y rendit, mais ne fut pas convaincue. Les toiles exposées représentaient des femmes vulgaires, selon elle, aux longs ongles rouges. Elle se dit que sa place n'était pas là et ne chercha pas plus loin. L'ambition ne faisait pas partie de son vocabulaire, de toute façon. Ses toiles resteraient accrochées aux murs de l'appartement avec les dessins de mon père, sortes de sympathiques caricatures qu'il réalisait. Lorsque leur appartement parisien fut cambriolé, les voleurs emportèrent quelques objets, ainsi que certaines toiles de ma mère, mais ne touchèrent pas aux dessins paternels, ce qui le vexa au plus haut point. Il ne fait aucun doute que j'ai hérité de son talent pour les arts graphiques.

Une fois de plus, il râle. J'appelle mon père pour prendre des nouvelles et, à la moindre infime contrariété, il se fâche. Si, par malheur, je me répète, il aboie. On dirait qu'il n'a le temps de rien, pas une seconde à perdre au téléphone, comme s'il était très occupé, alors que ses journées consistent à rester assis devant la télévision. Les infirmières, les aides-soignantes, les aides-ménagères se chargent du reste. Pourtant, la moindre action, même anecdotique, l'angoisse au plus haut point. Et puis, il y a des priorités. On sait qu'il ne faut pas le déranger pendant les jeux télévisés, de 16 h à 19 h, sans avoir un motif sérieux, sous peine de se voir vilipender. Toute sa vie, il fut quasi transparent, absent à lui-même et pour les autres, hermétique aux émotions. L'âge l'a rendu acariâtre, lui a donné une épaisseur dans ses accès de colère impatiente et injustifiée. Comme tout est figé dans la maison, il ne supporte pas que l'on touche à quoi que ce soit. L'aide-ménagère devrait se contenter de balayer du regard le mobilier et les sols. Lorsqu'elle travaille, il s'insurge de ce qu'elle doive déplacer le moindre objet ; elle doit insister et tenir bon pour pouvoir s'acquitter de sa tâche. Peut-être aimera-t-il vivre comme une plante qu'il faut simplement arroser tous les jours, sans plus d'entretien. Il semble embarrassé par son corps tout abîmé, désormais prolongé par un long tuyau relié à une machine à oxygène. Seul son esprit reste intact, vif ; sa mémoire, infaillible. Mais ses pensées sont envahies par la peur qui l'empêche depuis tant d'années de vivre normalement, de faire les choses par envie ou par plaisir. Chaque acte est un poids supplémentaire, une source de stress incommensurable. La seule solution qu'il ait trouvée pour remédier à cela est de n'accomplir que le strict nécessaire à sa survie, et encore... Tout le superflu a été évacué, tout ce qui lui plaisait jadis, comme écouter du jazz, lire des livres de science-fiction, jouer aux échecs a été définitivement abandonné. Toute son énergie est utilisée pour que ce grand corps maladroit et malade tienne le coup encore un peu. L'esprit s'est retranché en des contrées sauvages et inexplorées, loin des contingences matérielles. Il a toujours eu cette capacité à se couper de tout et s'enfermer dans son propre univers. Vers 30 ans, son bonheur était de passer des heures à peindre des petits trains, dans un grand souci de réalisme, puis de les faire rouler des heures durant. Il avait construit lui-même son réseau, à l'aide d'une grande planche en bois posée sur des tréteaux, sur laquelle étaient collés des morceaux de polystyrène créant des reliefs peints, décorés de mousses, d'arbres, de maisons. Les rails formaient un large circuit suivant les contours de la planche. Sur l'avant, il y avait la gare d'un petit village, aux

couleurs passées, minutieusement travaillées. Des villageois se promenaient dans les rues, un homme en chapeau, un paysan, un gendarme, une femme et son enfant, ainsi qu'un chien et quelques poules. Il passait de nombreuses heures, le pinceau à la main, à fignoler, avec un soin méticuleux, les locomotives, les wagons, les figurines, tout en s'aidant de photographies découpées dans des magazines spécialisés. À côté de la gare, un ruisseau émergeait sous une colline. Les nuances du bleu de l'eau étaient parfaitement réussies. Sous le Plexiglas transparent, mon frère avait trouvé amusant de glisser un noyé. Parfois, je contemplais le ruisseau, lorsque j'avais 4 ou 5 ans et il me semblait que l'eau était réelle, bien que figée, ce qui m'intriguait. Je caressais la glace en résine synthétique pour le vérifier. Plus tard, je m'interrogeai sur la présence du noyé et j'imaginai les mille et une raisons possibles de son geste. Sous la planche en bois, en dessous de la gare, avaient été placés les boutons de commande du circuit. Nous n'avions, en théorie, pas le droit de les toucher, ni au reste de l'installation, d'ailleurs. Le réseau était sacré. Il m'arriva, sans le faire exprès, d'ôter le Plexiglas qui recouvrait la peinture bleue du ruisseau, à force d'y passer la pulpe de mes doigts. La réaction de mon père fut sans appel : je reçus une claqué magistrale, la seule qu'il me donna de toute sa vie !

Le réseau avait élu domicile dans la chambre de mes parents et passionnait mon père. Ma mère détestait ce circuit, le jalouxait, l'enviait, se sentait délaissée par son mari à cause de lui. Peu après ma naissance, elle avait donné un ultimatum à son mari, il devait choisir : elle ou le réseau. Il trancha. À compter de jour-là, elle dormit dans le salon. Jamais ils ne se réconcilièrent sur ce point. Aucun d'eux n'eut la force et le courage de revenir sur sa décision afin qu'ils se retrouvent dans la chambre conjugale. Pour moi, il était alors normal de voir ma mère dormir dans le salon, je n'avais connu que cela. Ensuite, dans leur maison, chacun eut sa chambre, ce qui me paraissait toujours tout à fait évident. Lors de l'anniversaire d'une amie, alors que j'avais 12 ans, celle-ci nous présenta sa maison et lorsque qu'elle nous montra la chambre de ses parents, je fus sous le choc... Ainsi, les parents pouvaient dormir dans le même lit ! Jamais il ne fut d'enfant aussi naïve que moi !

Les années passèrent sans un geste tendre, un baiser, une caresse. Deux étrangers sous un même toit. L'une qui ne cessait de le réprimander, lui faire des reproches. L'autre silencieux, qui encaissait et faisait profil bas, car il se sentait coupable de son absence au monde, aux siens. Ma mère menaçait toujours de partir, de le quitter, de rejoindre dans le Sud sa sœur chérie.

Elle m'en parlait sans cesse, m'assurait que la vie serait plus amusante, plus clémence là-bas. Elle me faisait miroiter un ailleurs que je me prenais à espérer. Mon père était un mirage, il

suffisait que je m'en approche pour qu'il disparût. Les promesses de lendemains meilleurs me semblaient plus fiables. D'année en année, les menaces de départ se multipliaient, pourtant rien ne bougeait. Le discours devenait plus amer. La rancœur s'installait. Ensemble, mes parents s'annulaient, s'empêchaient d'être, de vivre. Pourtant, ils continuaient, côte à côte, une vie qui ne les rendait pas heureux. « Je vais partir. Je vais partir ! JE VAIS PARTIR ! » Elle nous le disait sur tous les tons, chuchoté, affirmé, asséné, hurlé, de façon récurrente. J'avais fini par ne plus y croire, par me lasser, ne plus l'entendre, par prendre cette fameuse phrase pour une lubie ou une forme de chantage exercé sur la famille entière. Je me disais intérieurement, eh bien, pars donc, ça fait vingt ans que tu le dis. Tu nous uses, à force ! Le temps passait et elle continuait, même murée devant la télévision, même malade, même avec ses jambes affaiblies, toute branlante, lorsqu'on la contrariait ou qu'elle se fâchait avec mon père, en raison d'une remarque inadéquate, elle l'affirmait d'une toute petite voix encore ferme, « je vais partir ».

Depuis longtemps, elle ne savait plus démarrer sa voiture ou se servir du téléphone, ses jambes la portaient à peine. Parfois déboussolée, mais elle ne renonçait pas à nous prévenir : « Je vais partir. » Lorsque j'ai repensé à l'aventurière qu'elle avait été enfant, j'ai fini par comprendre : sa phrase était incomplète, il manquait un mot d'une importance capitale. Jamais elle n'avait voulu nous abandonner. Nous étions sa famille, ceux à qui elle avait dévoué son existence. Elle voulait seulement partir AILLEURS, retrouver le soleil de son enfance, partir avec nous en des lieux où la vie exulte et où le soleil réchauffe les cœurs.

Pendant les vacances d'été, notre seule destination était le Var. Nous résidions alors chez ma chère tante Noëlle, pendant un mois, et profitions de virées à la plage quotidiennes et de longues balades en bord de mer. Souvent, mon père nous rejoignait durant une quinzaine de jours, parfois, il ne venait pas. Lorsque j'étais encore petite, nous visitions souvent l'oncle de ma mère, Roland, qui vivait dans une chartreuse perdue entre forêt et pâturages. Il n'était pas moine, mais vivait pourtant dans cet endroit magnifique, clos et coupé du monde. Son rôle était de tenir une minuscule boutique d'articles religieux, des croix, des médailles de la sainte Vierge, des chapelets, des images pieuses, où il vendait aussi un délicieux miel de lavande produit sur place. Sa modeste cellule se trouvait tout à côté de la boutique. L'endroit était d'un calme absolu, sombre et beau dans sa sobriété. Nous y déjeunions avec bonheur. Je me souviens d'y avoir mangé une soupe de lait toute simple, dont la douceur et l'onctuosité resteront à jamais dans ma mémoire. Nous étions hors du temps, rien ne nous pressait jamais. Nous dégustions du poulet à la peau craquante, des petits pois et en dessert un fraisier tout droit venu d'une excellente pâtisserie et apporté par les bons soins de ma mère. Après un long déjeuner, venait l'heure de la promenade. Nous pénétrions l'enceinte de la chartreuse, conscients de notre privilège, car les autres visiteurs n'y étaient pas admis. Nous passions devant la maison de madame Marthe et de son fils. Tout y était ancien, d'une autre époque. Elle gardait de très vieux magazines que je feuilletais avec étonnement. Minuscule, courbée, toute ridée, ses cheveux blancs coiffés en chignon, elle parlait sans interruption, avec un accent que je peinais à comprendre. Elle s'occupait de l'entretien de la chartreuse et vivait là avec son fils déjà adulte. Nous la quittions et passions devant les poulaillers pour arriver devant un grand bassin rempli d'eau où nageaient de nombreux poissons qu'il fallait débusquer entre les algues. Mon frère et moi nous asseyions sur le rebord du bassin pour les observer. Ensuite, lorsque mes parents et ma tante nous tiraient de notre contemplation, nous gravissions ensemble un sentier dans la forêt de pins. Au terme de notre ascension, nous nous recueillions sur des bancs fondus dans la nature sauvage, devant une statue de la Vierge. J'en profitais pour rêver, regarder les branches, les feuilles, les insectes, toute la vie végétale qui ne cessait de m'émerveiller. Après s'être levés, les adultes prièrent en silence une dernière fois avant de repartir. Nous marchions encore un peu avant d'atteindre d'immenses champs de lavandes, sous un soleil écrasant. Le ciel bleu éclatant, l'odeur chaude et sucrée, tout

m'enivrait. Mon bonheur n'avait pas d'égal. Lorsque nous redescendions vers les bâtiments, nous goûtions chaque instant. Mes parents étaient heureux, eux aussi, dans cet endroit paisible, loin de tout. Madame Marthe, toujours affairée dans sa cuisine, nous voyait arriver et s'interrompait pour discuter avec nous, autour d'un café brûlant. Mon frère et moi piochions des biscuits dans une boîte en métal hors d'âge. Madame Marthe nous offrait des pâtes de coing. Là encore, c'était un délice en bouche, une pâte fondante et saturée de sucre, mais où l'on devinait encore l'amertume du fruit. Lors du départ, Roland nous offrait des médailles. Mon choix se portait sur la médaille recouverte de résine bleue dont la texture me rappelait le ruisseau du réseau de petits trains, dans la chambre de mon père. Nous emportions aussi du bon miel de lavande, pâle et crémeux, dont nous aimions recouvrir nos tartines beurrées du petit déjeuner. Pour ma mère et ma tante, venir en ce lieu était un véritable pèlerinage. Leur amour viscéral pour cet endroit demeurait palpable. Au retour, nous traversons la forêt et passions au-dessus de vaillants ruisseaux et je rêvais d'épopées fantastiques, tandis que ma mère et ma tante, encore imprégnées de la chartreuse, parlaient avec économie pour ne rien gâcher de l'état de grâce dans lequel nous baignions encore.

Dans la Diane bleue de ma tante, nous avions toujours l'impression de partir à l'aventure, qu'elle que fût la destination. L'odeur des sièges chauffés par le soleil nous enivrait. Wallie, le doberman de ma tante dormait à nos pieds. Le paysage défilait tandis que nous écutions indéfiniment la même cassette des Bee Gees sur l'autoradio. Maman était comblée et nous aussi. Rien ne semblait pouvoir entacher notre allégresse.

Sur le sable chaud des plages, nous nous faisions dorer des journées entières sous un soleil accablant. Pour avoir un peu moins chaud, nous plongions dans l'eau fraîche et faisions quelques brasses non loin du rivage. La tête sous l'eau translucide, mon frère et moi cherchions des poissons qui nous filaient entre les doigts. Ma mère nageait vers le large. L'eau était son élément. Elle y restait longtemps, jamais rassasiée. Puis, nous retournions nous sécher au soleil sur de larges serviettes de plage. Elle portait cet étonnant maillot de bain bustier en lycra violet et brillant. Je me suis toujours étonnée d'un tel choix pour une personne ayant des goûts vestimentaires des plus classique. Lorsque nous avions faim, et en dehors de toute contrainte horaire, nous pique-niquions, soit sur le sable, soit sur des bandes d'herbe à l'ombre des palmiers et des eucalyptus, lorsque nous restions au Mourillon. Sandwichs, chips et fruits frais nous régalaient. Ma mère se délectait de nectarines dont elle semblait avoir une réserve inépuisable, dans l'un de ses fameux sacs en plastique. Elle avait un don réel, celui de la multiplication des sacs en plastique. Des sacs remplis de ce qu'elle considérait comme indispensable au confort familial. Des morceaux de sucre emballés dans de l'aluminium

côtoyaient des sachets de thés, des rouleaux de Sopalin, des biscuits, de l'aspirine et des nectarines. Elle laissait ensuite un sac dans sa voiture au cas où, puis un autre après avoir oublié le premier, et encore un autre, car on ne sait jamais, et aussi dans la cuisine, dans l'entrée de la maison, dans sa chambre. Sur ses vieux jours, elle avait fini par accumuler une quantité monstrueuse de sacs en plastique, remplis des mêmes essentiels, et disséminés dans toute la maison et dans chaque recoin de sa voiture.

Désormais, elle ignore totalement l'existence de ces nombreux sacs. Je discute longuement avec elle pour faire ressurgir des fragments du passé. Je vois bien que tout s'efface doucement. Les plages du Sénégal comme celle du Mourillon et la chartreuse restent des îlots qui émergent encore dans l'océan de l'oubli, où tout se fond en une masse sombre et mouvante. Et moi, je suis une exploratrice à la recherche d'îlots perdus dans la mer lointaine.

Lors de l'hospitalisation de ma mère, après à sa dernière chute, j'étais moi-même alité à la suite d'une intervention. Mes problèmes de santé se multipliaient tandis que maman sombrait doucement dans une ouate épaisse. Les migraines, les vertiges, les os rompus de douleur, la fatigue du corps et de l'esprit qui ne laisse aucun répit. Le corps qui se délite sous le poids d'un impossible sauvetage, mes deux parents à bout de bras au-dessus des abysses. La sensation d'avoir la tête qui émerge à peine à la surface de l'eau... Pour combien de temps encore ?

J'appelais tous les jours à la clinique où résidait ma mère et l'infirmière me confia qu'elle était très confuse et prenait les couloirs du service pour ceux de sa propre maison. Elle croyait être chez elle et ne comprenait pas ce passage récurrent des infirmières dans son lieu de vie. Ces intrusions l'importunaient et elle s'en offusquait ouvertement. La notion du temps et de l'espace lui échappait. Elle se fâchait de ne pas avoir eu de dîner alors que ce dernier avait été servi une heure avant.

Je sentais bien qu'un nouveau palier venait d'être franchi pour elle comme pour moi. Une sorte de point de non-retour. Pour la première fois en deux ans, je passai provisoirement le relais à mon frère, le temps d'une convalescence de quelques semaines. Mon corps avait posé des limites que je ne m'autorisais pas. Tombant les barrières de protection qu'il avait mentalement érigées devant l'indicible chute parentale, mon frère se joignit pleinement à mon combat contre l'inéluctable naufrage.

Ma mère était incapable de se lever et de se déplacer à l'aide de son déambulateur à son retour de l'hôpital, son état s'étant altéré dans une mesure que je n'imaginais pas. D'une situation déjà difficile, on bascule dans une sorte d'urgence brumeuse. Les aides-soignantes sont en souffrance pour la toilette de ma mère. On me parle de siège Montauban, je ne sais pas de quoi il s'agit. Je comprends rapidement. Sous vingt-quatre heures, la pharmacie fournit un Montauban qui vient prolonger le canapé du salon, annonçant un déclin déjà amorcé. La douche hebdomadaire devient un luxe que l'évolution récente de la situation ne nous permet plus. Je reste stupéfaite devant l'état de ma mère qui s'est dégradé si vite durant ses dix jours d'hospitalisation.

L'infirmière coordinatrice évoque des pré-escarres en raison d'une position assise permanente. Et maman qui ne veut toujours pas dormir allongée. De quoi a-t-elle peur ?

Repense-t-elle à son père mort d'un cancer du côlon. Sur son lit de mort, elle ne cessait de rajouter des oreillers sous sa tête, tandis qu'il lui disait continuer à s'enfoncer dans le lit. Rapidement, nous installons un coussin anti-escarres pour ma mère. L'équipement s'alourdit. Je commande déjà tous les mois les couches et les alaises. La salle de bains a été équipée pour permettre la douche de ma mère avec un siège en plastique, des poignées aux murs, un vitrage et un accès facilité pour l'aide-soignante. Le maintien à domicile devient problématique. Mon frère et moi anticipons la recherche d'une maison de retraite qui se révèle être un parcours du combattant. Je suis obligée d'aborder, à nouveau, le sujet avec mon père. Il se renfogne, grimace. L'idée ne lui plaît pas. Il voudrait terminer ses jours dans cette maison si calme qu'il a choisie naguère, avec ma mère. Un voile de tristesse traverse son regard. Il sent qu'il ne peut plus prendre soin de sa femme, la protéger. Je lui rappelle sa chute en pleine nuit, cet été, lorsqu'il a attendu le petit matin pour appeler les pompiers. Elle aurait pu s'être brisé les os ou faire un malaise. Il abdique. Il sait qu'il ne reste pas d'autre issue, sous peine de mettre ma mère en danger. Je suis bouleversée devant son renoncement. J'ai l'impression que tout cela n'est pas réel. Papa a donné son accord pour la maison de retraite, mais tout cela a l'air très abstrait. Au fond de moi, j'espère un miracle. Je n'arrive pas à les imaginer quitter leur demeure au bout de trente-six ans. Je voudrais remonter le temps et leur rendre la vigueur d'autan. Un chagrin immense m'envahit, même si je viens d'avoir la bénédiction de mon père. Il me semble l'avoir arrachée. Je me sens comme un guerrier las de trop de combats, incapable de goûter la victoire.

Maman est assise sur le canapé. La discussion lui paraît étrangère. Ses yeux sont rivés sur l'écran de télévision. Elle vit par procuration les aventures des personnages de séries. Son corps est enfoncé dans le canapé comme une arachide dans sa coque. Elle forme un tout avec la banquette qu'elle ne quitte plus désormais. Je me rappelle qu'elle a été une femme dynamique dans le passé. Elle était même sportive dans sa jeunesse. L'aïkido avec mon père, bien sûr. Mais, avant cela, elle s'était formée dans un centre de Toulon pour devenir professeur d'éducation physique, lorsqu'elle avait la vingtaine. À l'entendre, il s'agissait d'un entraînement quasi militaire redoutable. Elle décrivait des séances qui avaient fini par l'épuiser et m'avait raconté plusieurs fois le difficile sauvetage d'un mannequin au fond d'une piscine. Elle avait puisé dans ses réserves, mais n'avait pas fini l'année. C'en était trop pour elle qui souffrait déjà de problèmes de dos. Bien longtemps après, elle affirmait encore que certaines de ses douleurs de dos ou d'épaule étaient en lien avec sa formation sportive. Trente ou quarante ans après, j'en doutais fort. Néanmoins, durant cette formation, elle s'était nouée d'amitié avec A., une jeune femme menue et énergique. Leur amitié dura plusieurs décennies

avant de s'éteindre pour des raisons que je ne peux que supposer et dont l'éloignement physique n'est pas la moindre. Connaissant la mauvaise foi de ma mère, sorte de patrimoine familial dont j'ai pris ma part sans nul doute, j'imaginais aisément que si je l'interrogeais à ce sujet, elle serait capable d'attribuer, sans ciller, une partie de ses déboires actuels à la fameuse formation sportive de ses 20 ans.

Devant une montagne sur laquelle il nous semble devoir grimper à mains nues, mon frère et moi nous jetons à corps perdu dans la recherche d'une maison de retraite. Le temps presse, nous le savons. Tout s'accélère et nous nous sentons démunis. Personne n'est jamais préparé à faire face au déclin de ses parents. Pris en sandwich entre le travail, l'éducation de nos enfants et l'énorme responsabilité du bien-être de nos parents et de leur devenir, nous nous replions sur une douleur sourde. Tout devient âpre. Le temps pour soi devient un lointain souvenir. Un étau serre le cœur. Une brume envahit l'esprit. On avance, car il le faut bien, mais avec cette étrange sensation de marcher à côté de soi-même. On se voit perdre de l'éclat. Mais, comme il ne faut rien lâcher, on met un pied devant l'autre, jour après jour, dans un dénuement qui ne cesse de croître.

Lors de notre recherche, un univers nouveau s'ouvre à nous, fait de désespérance et de mercantilisme tout autant que de compassion et de dévouement. Nous prenons contact avec nombre d'établissements. Tous possèdent des listes d'attente impressionnantes, parfois jusqu'à six cents personnes. Nous découvrons qu'il n'est guère aisé de trouver une place pour un couple de retraités, en particulier lorsque l'un d'eux souffre de troubles cognitifs et d'un handicap physique.

L'un des EHPAD que nous visitons propose des tarifs prohibitifs. Tout ce qui peut être facturé l'est dans des proportions outrancières. Même le lavage du linge est facturé à l'unité. La femme qui nous présente les lieux n'insiste pas sur le bien-être des résidents, mais sur la qualité des services hôteliers. Il n'en faut pas plus pour voir à qui l'on a affaire. Écœurement.

Nous nous déplaçons pour assister à la présentation d'une autre maison de retraite de type associatif ayant des tarifs plus raisonnables, même si ceux-ci restent très élevés. J'observe les mines fatiguées des gens présents dans la salle, comme mon frère et moi. Des visages défaits. Des hommes et des femmes épuisés, tous en attente d'une solution à d'impossibles dilemmes, à d'interminables recherches. La directrice s'exprime longuement et nous offre de précieuses informations sur son établissement et sur les EHPAD en général. Je prends des notes. Au milieu d'éléments divers, je découvre que sa résidence ne bénéficie que de chambres individuelles, aussi, les couples sont séparés, même s'ils peuvent, bien sûr, se rendre visite. Uppercut. Ainsi, on peut séparer un couple marié depuis cinquante-cinq ans comme mes parents ? Cela me paraît si injuste, presque indigne. Je les imagine mal se retrouver tous les

jours dans leurs chambres respectives, entre ma mère qui ne marche plus seule et ne peut plus se repérer dans l'espace, et mon père branché toute la journée à sa bonbonne d'oxygène et épuisé par le moindre effort. Nous visitons les lieux qui ne manquent pourtant pas d'humanité. Qui décide que les personnes âgées ne peuvent avoir qu'une chambre individuelle ? Sur quels critères ? Comment justifier la dissolution de décennies de vie conjugale ? La directrice nous raccompagne à l'entrée. Une femme s'enquiert une dernière fois des modalités de préinscription. Son corps lourd semble porter le poids du monde. Legging, T-shirt ample, chaussures plates, large sac à main, bras encombrés de dossiers, son visage est exsangue. Dans sa voix haletante, je devine un épuisement extrême. Je compatis en silence et me dis que je ne voudrais pas en arriver là.

Au-dehors, le soleil brille. Sa chaleur ravive ma peau éteinte. Mon frère me raccompagne. Il allume la radio, station FIP. Mon père l'écoutait très souvent aussi. Lors des trajets en voiture, il conduisait toujours, alors que ma mère somnolait dans le siège passager, et nous abreuvait de blues, de jazz et country. Il enregistrait de nombreuses cassettes avec les morceaux de ses artistes préférés, Ray Charles, Nina Simone, John Lee Hooker, Django Reinhardt, Sidney Bechet, Fats Waller, Louis Armstrong, Billie Holiday, Robert Johnson, B. B. King, Eric Clapton, Muddy Waters, Dr John, Aretha Franklin, Leon Redbone, Elvis Presley et, dans un autre style, Johnny Halliday et Serge Gainsbourg. Sur la jaquette, de son écriture ramassée, il notait le nom de tous les morceaux et de leur interprète. J'adorais écouter la musique choisie par mon père durant nos trajets plus ou moins longs. Je rêvais en regardant défiler le paysage. J'imaginais des ailleurs toujours plus beaux. Souvent, je préférais les trajets aux destinations. J'en garde encore quelque chose.

Mon frère me sort de ma rêverie.

– Je monte cinq minutes prendre un café avant de repartir.

J'acquiesce, mais, en ce moment précis, je voudrais juste qu'il trace la route avec moi, des heures durant, pour rêver d'une vie plus tendre, croire que je suis encore une enfant insouciante, loin des problèmes des grands.

Lancinante, transfixiante, abrutissante, la douleur s'est installée. Des migraines si intenses que je rêve de me taper la tête contre les murs et de rester inerte dans l'obscurité. Mon dos éponge mon épuisement, ploie et se déchire, transpercé par la douleur. Mon ventre se tord. Dans mon corps, les nerfs se coincent comme les cordes d'un piano fracassé. Mes doigts gonflés, gorgés de maux me rappellent les raisins secs imbibés de sirop que ma mère faisait tremper durant des heures, avant de les incorporer à un gâteau au yaourt. Tout mon corps souffre à l'unisson, comme tendu par un fil invisible. On me confie qu'il faut accepter la douleur pour qu'elle puisse s'en aller. Un peu comme pour un deuil. Il faut accepter la mort de l'autre pour pouvoir avancer.

Maman ne s'est jamais vraiment remise de la mort de son frère Jean-Paul, quelques années plus tôt. Rongé par un cancer des os, il souffrait le martyre malgré des doses massives de morphine. D'après ma mère, la douleur monstrueuse rompait son corps au point que, sur la fin, il paraissait avoir 90 ans, alors qu'il en avait moins de 70. Le voir ainsi la brisa. Je le constatai un avant et un après, comme si elle avait laissé une part d'elle-même avec ce frère qu'elle chérissait tant. Celui avec qui elle jouait et nageait sur les plages de Dakar. Celui qui la connaissait le mieux peut-être. Et l'aimait sincèrement aussi. Ses problèmes de concentration commencèrent tout doucement, quelques années après la mort de Jean-Paul, de manière très anodine tout d'abord. Comme si son esprit voulait oublier cette souffrance. La blessure restait trop vive.

Nos corps nous parlent de bien des façons ; la douleur est l'une de ses expressions. Elle signifie souvent un trop-plein. Quand l'esprit ne veut pas admettre que l'on n'en peut plus, le corps prend le relais. Et, lorsque c'est le cas, il est grand temps de l'écouter sous peine de voir la situation se dégrader encore.

Malheureusement, je ne peux pas m'offrir ce luxe. Il y a tant à faire et si peu de temps. Les vertiges me donnent l'impression de tanguer sur un navire chancelant, secoué par des vagues déchaînées. J'ai perdu mon équilibre.

Je repense à mon père, plutôt sportif, mais incapable de tenir en équilibre sur un vélo. Je ne m'en suis rendu compte, par le plus grand des hasards, qu'à l'adolescence. Alors que j'observais la forêt par la fenêtre de ma chambre, je vis apparaître sur le sentier qui y menait, un grand échalas en train de pédaler maladroitement sur mon vélo. Zigzaguant

lamentablement, il dévia du chemin pour aller s'échouer dans les herbes. Je reculai pour qu'il ne me vît pas et j'étouffai mes rires. Assurément, je découvrais mon père sous un nouveau jour. Il fit plusieurs tentatives, avec le même succès. J'en ris encore aujourd'hui.

En perte d'équilibre depuis des mois, je me dis que, même si je tombe, je ferai comme lui : je me relèverai et je me remettrai en selle.

Le premier souvenir de mon père, ce sont les volutes de fumée qui sortent de sa bouche tandis qu'il fume cigarette sur cigarette. Minuscule fillette brune à la frange épaisse et aux joues rondes et roses, assise sur ses genoux dans un café parisien, je contemple les arabesques avec bonheur. Son visage est flou. Il sourit. Je suis heureuse.

Je garde de cette époque l'image brumeuse d'un homme élégant et décontracté appréciant un moment de détente.

Accaparé par son emploi de cadre et la pratique de l'aïkido, nous ne le voyions que très peu. Comme il travaillait à Paris durant la semaine, ma mère s'installa avec nous dans une petite ville de Normandie où mon père nous rejoignait le week-end. Nous profitions ainsi du calme de la province, dans une maisonnette au jardin chargé d'arbres fruitiers. Mon père se dessinait en creux dans notre vie paisible, tandis que ma mère savourait une vie qui se résumait à ses enfants et son jardin. Elle ne retournait à Paris que pour faire les magasins de temps à autre. Ensuite, papa fut muté à Annecy. À ce moment-là, les souvenirs de mon père reprenaient en pointillé. Son infinie patience lorsque qu'il me portait sur ses épaules, lors de nos balades au mont Semnoz, alors que j'étais déjà une solide fillette de 3 ou 4 ans, trop paresseuse pour marcher longuement. Son élégance dans un costume noir, avec chemise blanche et nœud papillon, lors des soirées à notre domicile. Le soin méticuleux qu'il apportait à la peinture de ses petits trains et à l'entretien de son réseau que j'observais par l'entrebâillement de la porte de sa chambre. Les soirs où il rentrait du travail, vêtu de son costume gris, son trench-coat beige, ses gants en cuir noir, du haut de son 1,87 m, avec ses yeux bleu translucide et son air impassible, il m'arrivait de le prendre pour un tueur à gages ; il s'en amusait, jouait le jeu et je finissais par me cacher sous le lit, en hurlant. Ce jour où il se déguisa en Charlot, après avoir bu quelques verres de trop et fut vertement sermonné par ma mère pour avoir utilisé son khôl noir afin de se dessiner une moustache. Quelques souvenirs diffus, alors que ceux de ma mère émaillaient le quotidien. Le pain au chocolat apporté par ses bons soins à la sortie de l'école, le marché main dans la main d'où nous rapportions fruits et biscuits croquants aux amandes, le poulet-frites qu'elle préparait – ô joie – cérémonieusement le dimanche midi, les balades au lac d'Annecy et dans la vieille ville, les cours de danse où elle m'emménait le soir après l'école, la crème sur son visage qui rendait sa peau douce et luisante et dont l'odeur devenait grasse et sucrée par temps froid et sous la

pluie, le khôl vert émeraude ou bleu canard tracé au ras des cils, sa petite boîte de blush en poudre compacte rouge ou abricot, les fleurs en tissu accrochées dans ses longs cheveux châtais, ses colliers miroitants, ses broches de fleurs séchées, ses robes de soirée brillantes.

En revanche, aucun souvenir de tendresse entre mes parents. Pas de mot ou de geste d'amour. Chacun dans son coin. Mon père dans sa chambre avec son réseau de petits trains, ma mère dans le salon, dans un lit en bois aménagé en canapé, chargé de coussins durant la journée.

Et les disputes, incessantes. Peu d'images. Des voix qui se heurtent derrière des portes closes. N'en pouvant plus un jour, je me rappelle avoir maladroitement écrit ces mots : « Ne vous disputez plus ! » sur des emballages de chewing-gum que j'accrochai aux poignées de toutes les portes de l'appartement, ce qui me valut une vive réprimande.

Maman décida de rejoindre sa famille dans le Var, pendant un an. Nous disposions du rez-de-chaussée de la maison où son père, Fernand, avait refait sa vie après le départ d'Edmonde. Le jardin se révéla magnifique et nous n'étions pas malheureux tant nos jeux nous accaparaient. Mon père nous rendait visite le week-end, une fois par mois. Je ne me remémore plus ces moments. Je me souviens seulement d'une violente dispute qui éclata entre mes parents, au moment même où papa repartait à Annecy. Il empoigna ses affaires et dans sa colère laissa tomber sa brosse à dents sur le sol du salon, qui faisait également office de chambre pour ma mère, mon frère et moi-même. Le temps que je comprenne ce qui se passait, il n'était déjà plus là. La brosse à dents sur le sol me brisait le cœur. Il était parti sans même nous dire au revoir ou nous embrasser. Rarement, me suis-je sentie aussi triste qu'en cet instant-là.

Après une année scolaire dans le Sud, nous partîmes vivre à Nantes, pendant l'été 84, avant de nous installer dans la maison qui fut celle de mes parents pendant trente-six ans, au cœur de la campagne.

Je me rappelle les dîners en famille devant le journal télévisé, les sorties le week-end pour faire les magasins ou pour visiter de nouvelles villes, les châteaux et les musées en particulier. Des sorties à la plage, aussi, durant lesquelles mon père ne se baignait guère, trop occupé à lire ses romans de science-fiction, en blue-jean et pull de flanelle, sous un soleil de plomb. Parfois, des idées farfelues s'insinuaient dans son esprit, comme le jour où il me confia une amanite phalloïde rouge, dans une poche en plastique transparente, pour que je la montre à mes camarades de classe, ce que je fis, sous les yeux effarés de ma maîtresse qui n'apprécia guère l'initiative.

Nous parlions peu. Je le pensais étranger à moi. Il me semblait que je ne l'intéressais guère. Il parlait de longues heures avec mon frère enfermé dans son fumoir-tour d'ivoire. Ils refaisaient le monde à sa mesure. Des idées de grandeur qui rendraient la chute à venir plus cruelle encore. Je me voyais reléguée avec ma mère à des discussions plus pragmatiques et aux rêvasseries (terme qu'elle utilisait et que j'exécrerais) douces-amères. Plus le temps passait, plus il s'isolait dans la vieille grange pour des longs monologues en compagnie d'une antique tondeuse à gazon, d'une armoire normande et d'un monceau de bouteilles de bière vides. Parfois, je le crus fou, le ventre vrillé par la peur de devenir comme lui. Lorsqu'il me parlait enfin, dans des brumes d'alcool, il s'agissait encore d'un long monologue, en aucun cas, il ne s'adressait vraiment à moi. Il savait si peu de moi et moi de lui. Je me sentais désaimée. J'en souffrais en silence. C'est lorsque j'eus 18 ans seulement que notre discussion dura plus de trente minutes pour la première fois. J'en fus presque émue aux larmes et, pourtant, je ne me souviens en rien de notre échange. Peu après, je me rendis à Londres et, à ma grande surprise, il m'écrivit plusieurs belles lettres. J'aurais dû deviner alors son amour. J'en doutais néanmoins.

Brisé aujourd'hui de toutes parts, son bel esprit reste vif, rongé pourtant par une anxiété constante. Être ou ne pas être n'est plus une question, il se maintient quelque part entre ces deux états, dans les limbes de son esprit, vaste palais désolé où déambulent encore quelques fantômes. Les limites de son corps, cage trop étroite pour cet esprit libre, et l'angoisse permanente qui lui serre le cœur le rendent âpre, hostile, souvent. Pas envers ma mère, qu'il tente de protéger malgré tout ; pas envers mon frère, qu'il ne voit que peu ; ni envers mes enfants, qu'il tient à préserver, mais envers moi, l'aidante, la référente, la fille devenue mère de ses parents, obligée de leur faire la leçon ou de les sermonner lorsqu'ils s'entêtent dans des comportements inadaptés. Un rôle ingrat que personne ne souhaite endosser. Sollicitée chaque jour pour toujours plus de papiers à remplir, de dossiers à régler, de situations à démêler, de solutions à trouver. Les rendez-vous médicaux. Les nouvelles lunettes. Les commandes médicales. Le dialogue avec l'infirmière, les aides-soignantes, la pharmacie, le kinésithérapeute, l'ergothérapeute, le médecin traitant, les spécialistes. Les aides-ménagères, les repas à domicile et la télésurveillance à gérer. Les impôts. La recherche d'une maison de retraite. Exsangue, il m'arrive de pleurer au travail, lorsque l'on me demande une nouvelle tâche qui vient s'ajouter à toutes celles qui m'incombent déjà. Ensevelie par ma charge mentale, j'appelle quand même tous les jours mes parents pour m'assurer qu'ils vont bien. Mon père répond, réclame, exige mon entière disponibilité. Je raccroche, vidée et déprimée. Lorsque nous nous voyons, malgré quelques bons moments, il s'énerve vite dès que je ne vais

pas dans son sens. À bout, je ne peux retenir mes larmes. Tête brumeuse, je rêve alors de dormir sans fin, d'échapper à cette vie abrupte.

Coquille vide, moi, l'ancienne rêveuse, créative, pleine de vie et de légèreté, j'erre comme une âme en peine, au fil des jours qui se ressemblent, aux prises avec des vertiges incessants. Je décide de voir une psychologue pour quelques séances. Je me confie, entre les silences pleins de larmes. Elle me conseille de ne plus appeler mes parents tous les jours et me dit cette chose incroyable.

– Avez-vous dit à votre père ce que vous ressentez ?

Je me rends compte que non et même si je n'y crois pas trop, je m'exécute. Mon père paraît étonné et un peu triste. Depuis, je constate qu'il fournit des efforts. Parfois, il s'excuse d'avoir été dur, avec un bon sourire et ses yeux bleus qui pétillent à nouveau. Je sais ce qu'il endure et je le pardonne de tout mon cœur. Je ne doute pas que derrière ce vieil homme digne et bourru subsiste un enfant espiègle et rieur.

Dans le tourbillon des sollicitations incessantes, je perds doucement pied, même si je garde encore la tête hors de l'eau. Chaque moment tendre, chaque rire est précieux. Les instants de répit sont si rares que je les goûte pleinement. Les relations avec ma mère, toujours tendues par le passé, se sont apaisées. En apprenant qu'elle était malade, j'ai baissé les armes. Je me fais un devoir de l'accompagner, de la protéger jusqu'à son dernier souffle. Elle n'est plus enfermée dans des croyances toxiques. Les démons du passé ne la hantent plus. Toutes deux à fleur de peau, nos mots étaient parfois des lames qui incisaient nos coeurs trop tendres. À vif, nous ne savions plus faire le chemin l'une vers l'autre. Toute cette souffrance, pour quoi au juste ? Je l'ignore. Tout cela semble déjà si loin. Trente ans à se mal aimer, trois fois rien en somme. Tout cela est derrière nous et je redécouvre le bonheur des mots qui s'étreignent lors de nos longues discussions. Je lui demande de me parler de son passé. J'attrape tous les souvenirs, même infimes, qu'elle veut bien m'offrir.

Assise sur son canapé, elle se fait un plaisir de me raconter son enfance et les histoires qui ont émaillé sa vie. Elle sourit. Ses yeux brillent. On dirait une enfant.

Le poids des années avait rendu ma mère autocratique et je garde quelques stigmates de son autorité qui ne pouvait plus être contestée ni par mon père, ni par mon frère, ni moi-même. Son sourire et sa douceur d'aujourd'hui pansent mes plaies. Elle ne cherche plus à contrôler, seulement à vivre le moment présent. Moi qui avais tant de mal à la toucher, l'embrasser, depuis le sortir de l'enfance, je prends sa main dans la mienne et je n'hésite plus à poser un baiser sur sa joue. Petite, j'aimais caresser ses ongles lisses avec la pulpe de mon doigt, lorsque nous regardions la télévision le soir. Mon frère et moi étions autorisés à voir le film du soir le vendredi, le samedi et durant les vacances. En semaine, nous devions nous coucher vers 20 h 30. Le dimanche soir, après avoir regardé Benny Hill avec mon père hilare et ma mère agacée, il nous fallait filer au lit promptement. Il m'arriva de me cacher derrière le canapé pour regarder le film. Un soir, plus hardie qu'à l'habitude, j'avançai dans le salon, les yeux grands ouverts, les bras tendus en avant et, le visage impassible, je m'assis dans le fauteuil face à la télévision. J'ignore comment je parvins à garder mon sérieux. Maman me pensa somnambule et fut si surprise qu'elle me laissa regarder le film. Ce subterfuge ne marcha qu'une fois, mais j'en suis assez fière.

Un jour, en fin d'après-midi, je fus appelée à mon travail en raison d'une coupure de courant dans le secteur de mes parents. Cela signifiait que la machine à oxygène de mon père ne pouvait plus fonctionner. Je tentai alors de le faire hospitaliser, mais il s'y refusa, à moins de se trouver en grande détresse. Après être passé prendre quelques affaires chez moi et avoir embrassé les enfants, je repris la route pour me rendre chez mes parents. Plus d'électricité, en effet, en raison d'une panne de secteur, et ce, au moins jusqu'au lendemain matin. Je décidai donc de passer la nuit chez mes parents jusqu'au relais de l'infirmière pour surveiller mon père, au cas où il faudrait partir en urgence à l'hôpital. Il me faudrait ensuite partir à 7 h 30 pour commencer le travail à 8 h 30 et tenir la journée jusqu'à 19 h, même sans avoir fermé l'œil de la nuit, puis enchaîner avec ma deuxième journée de maman.

La nuit tombe. Je cherche bougies et lampes de poche que je réunis sur la table du salon. J'allume une grosse bougie. Contrairement aux habitudes de mes parents qui ferment les volets dès 19 h, alors qu'il fait encore jour, les volets restent ouverts, car la nuit étoilée est plus claire que le salon obscur. Je me débarbouille et me brosse les dents, éclairée par une lampe de poche. Je m'allonge sur une longueur de canapé tout comme mes parents. J'ai apporté une petite radio que nous écoutons à la lueur de la bougie. Nous discutons aussi. Ils sont contents que je sois là. Aussi étonnant que cela puisse paraître, nous passons ensemble un moment agréable, comme transportés dans le passé, loin des écrans. Tous deux s'endorment simultanément. Je tends l'oreille à l'écoute de la respiration de mon père. Je m'interdis de dormir. La nuit s'écoule lentement. Je me lève et regarde les étoiles à travers la fenêtre du salon. La myriade d'étoiles dans le ciel me rappelle mon plus beau souvenir d'enfance, l'infinité de boutons d'or sur le mont Semnoz où nous nous baladions avec mes parents. Le battement de mon cœur se cale sur la respiration régulière de papa. Je suis heureuse.

Devant la détérioration des conditions de vie de mes parents, l'infirmière coordinatrice nous propose une place dans une maison de retraite à l'autre bout du département. Mon père et ma mère n'ayant ni amis, ni voisins à regretter, cela ne pose pas de problème. Conscients de cette opportunité, nous rencontrons au plus vite la directrice, munis de tous les documents requis. Nous obtenons un logement pour mes parents doté d'un salon, d'une chambre et d'une salle de bains. La vue donne sur un très joli parc. La date d'entrée est fixée. Il ne nous reste que quinze jours pour tout organiser. Un nouveau parcours du combattant commence. Il va falloir acheter un mobilier adapté à leur nouvel espace de vie beaucoup plus réduit. Les hautes armoires rustiques et l'immense table en chêne massif de la salle à manger n'y trouveront pas leur place. Je me rends compte de ce que tous les vêtements et tout le linge de maison doivent être étiquetés à leur nom, afin de simplifier l'entretien du linge par le personnel. Horreur ! Je me retrouve à trier leurs habits, en acheter de nouveau, car certains sont abîmés, peu adaptés ou plus à la bonne taille. Commande massive d'étiquettes que je commence à coudre sur certaines tenues mais, devant l'ampleur de la tâche, avec plus de deux cents articles à étiqueter entre les serviettes, les draps, les taies d'oreillers, les vêtements, sous-vêtements, chaussettes... je finis par solliciter l'aide d'une couturière. Aymeric loue une camionnette et, avant de passer prendre quelques meubles et objets chez nos parents, nous écumons plusieurs magasins afin d'en acheter de nouveaux, ainsi que du petit électroménager et divers articles, et, enfin, tout déposer et installer à la maison de retraite. Les préparatifs s'accélèrent, pourtant tout semble irréel et j'ai l'impression que le départ n'aura pas lieu. Le jour fatidique approche. Je tente de rassurer mes parents. Leur espace de vie sera joliment aménagé et la vue sur le parc est très belle, surtout au coucher du soleil. Le personnel de la résidence paraît accueillant et dévoué. Le bien-être des personnes âgées se révèle prioritaire. Des activités sont proposées. Les repas sont cuisinés sur place. J'essaie de leur faire comprendre que, malgré cette situation difficile que nous aurions souhaité éviter, nous avons de la chance de leur avoir obtenu une place dans une bonne maison de retraite. Certains n'ont pas cette chance et se retrouvent dans des établissements où seuls la rentabilité et le profit comptent. Mon père est nerveux, exigeant. Je me plie en quatre pour rendre leur sort plus doux, mais cela ne suffit pas. Je reçois toute son animosité en pleine face. Ses paroles tranchantes me brisent un peu plus chaque fois. Je ne lui en veux pas, je sais qu'il souffre. Pourquoi faut-il vivre tout cela ? Il

faudrait pouvoir arrêter le temps et figer les moments heureux. Tout m'échappe, tout me glisse entre les doigts, même l'instant présent que je n'arrive plus à goûter tant il est amer. Résister. Continuer à voir la beauté en toute chose comme dans ces rais de lumière qui traversent le salon défraîchi, à travers les volets mi-clos.

J'explique plusieurs fois la situation à ma mère, mais les mots s'envolent. Elle vit l'instant présent sans se soucier du reste. Demain est un nouveau jour. L'instant d'après est un nouveau jour. Les multiples tâches à accomplir ne laissent guère de répit pour s'apitoyer. Le temps file. Je veux fixer les images de mes parents dans leur salon, le lieu où ils ont passé le plus clair de leur temps, ces trois dernières années. Photographie mentale de mon père et ma mère sur le canapé, séparés par quelques journaux télévisés. Le sac à main de maman débordant de bouts de papier et de morceaux d'essuie-tout est posé à côté d'elle, tout au bout du canapé. Long front dégarni encadré d'une brume de cheveux blancs, barbe fournie tout aussi blanche lui conférant des airs de druide, papa porte ses sempiternelles lunettes loupes, lui qui se refuse à porter des lunettes de correction. Quelques années plus tôt, sa vue s'était dégradée au point qu'il ne pouvait plus lire sans qu'il en dît un mot. J'avais dû le questionner afin de découvrir qu'il ne voyait plus très bien. Après une opération de la cataracte, il avait retrouvé sa capacité à lire. Comment expliquer cet oubli de soi, de ses besoins les plus élémentaires ?

Je cadre mon souvenir sur eux, le centre du tableau. Le dernier moment avant que tout ne change irrémédiablement.

Le jour terrible est arrivé. Mon frère et moi nous présentons devant l'ambulance, le cœur serré. Je vois mes parents dans leur salon. Ils semblent si fragiles. Ma mère ne prend pas conscience de la situation, elle est seulement heureuse de nous voir. Les mots s'avèrent inutiles. Dans le regard de mon père, je comprends tout ce qu'il ne dira pas. Je voudrais tout arrêter, mais je sais que c'est impossible. Je fais tout pour rendre ce moment le moins pénible possible mais, au fond de moi, je me sens dévastée. Je retiens mes larmes devant mon père.

L'infirmière qui s'occupe de lui, une belle femme brune, vive et souriante, se présente pour lui dire au revoir.

L'ambulance arrive.

Je monte le petit sentier entouré de fleurs à la rencontre des ambulanciers et fonds en larmes. Je voudrais que cet instant n'existe pas. L'ambulancière me réconforte. Parfois, la chose juste à faire n'est pas la plus facile, ni la plus agréable. Nous rejoignons mes parents dans la maison. Le moment est venu. Terrible. L'ambulancier place un brancard juste devant la porte du salon. Comme mon père est sous oxygène, le protocole exige qu'il soit transporté dessus dans une ambulance. Il lui faudra donc subir aussi cela. C'est en brancard qu'il sera

conduit hors de sa demeure. Quelques instants auparavant, papa a fumé une dernière cigarette en compagnie de mon frère, dans son magnifique terrain dont il ne profite plus depuis tant d'années. Il ne devrait pas fumer, mais qu'importe aujourd'hui. Mon père enfile sa veste et son ancestral pardessus, avant de se diriger vers la porte. Les images se superposent à celles du quadragénaire qui s'habillait ainsi pour partir au travail dans la semaine ou pour se balader en ville avec nous le samedi. L'ambulancier le prend par le bras pour l'aider à sortir de la maison. Mon père le repousse. Il veut quitter sa demeure, seul et digne. Une fois dehors, il est installé sur la civière. Son infirmière lui sourit et lui lance avec chaleur.

– Au revoir, capitaine !

Mon père lui répond par une boutade. Je peine à contenir mes larmes. Ma mère ne pleure pas. Une fois dans l'ambulance, je lui demande si elle se sent bien. Elle me sourit.

– Oui, ça va bien, puisque je rentre chez moi.

Je n'en dis pas plus. Inutile de la rendre triste alors qu'elle ne comprend pas qu'elle quitte le foyer qui fut le sien pendant trente-six ans.

J'embrasse mes parents, souriante. Aymeric et moi les rejoindrons à leur arrivée à la maison de retraite.

Lorsque l'ambulance s'éloigne, je pleure sans pouvoir m'arrêter pendant dix minutes, tandis que mon frère me console comme il le peut, tout à sa peine, lui aussi.

Je retourne fermer la porte de la maison. Le canapé vide me brise le cœur.

Je me dis qu'un lieu est la somme de tous les moments qui y ont été vécus, alors, d'une certaine façon, ils sont encore un peu là, dans cette maison qu'ils ont tant aimée.

La perspective du premier Noël qui ne se déroulera pas au Bréha, nom donné à leur propriété par mes parents, me chagrine. À noter que mon père écrivait toujours « Le Bréa », à contrario de ma mère, ce qui avait le don de l’agacer. Le temps des fêtes, parfois déprimant, se teinte d’une vive mélancolie. Nous avons partagé tant de Noëls dans la maison de mes parents. Parfois joyeux, parfois tristes. Robe soyeuse et costume de soirée pour mes parents devant un magnifique sapin couvert de guirlandes et de boules multicolores à Annecy. Une table soignée. Des mets préparés avec soin par ma mère. Plus les années passaient, plus le sapin de Noël déclinait. L’année passée, un pauvre conifère efflanqué, décoré de quelques maigres guirlandes et boules dépareillées, affublé d’une longue tige déplumée au bout de laquelle chancelait une étoile dorée.

Me reviennent en mémoire les Noëls désastreux des dernières années. Je visualise la scène. Ce Noël où mon frère doit aller chercher mes parents qui ne conduisent plus la nuit. Je les attends pour 21 h... Ils arrivent à 23 h 30. Les enfants ont grignoté toute la soirée. Lamentablement échoués sur le canapé, ils dorment à poings fermés. Mes parents entrent enfin dans le salon, en compagnie de mon frère, et je découvre mon père enturbanné comme un sikh. Maman m’explique qu’il a attrapé des poux, lors de sa dernière hospitalisation, et qu’elle n’a pas eu le temps d’acheter un traitement. Aussi lui a-t-elle enroulé autour de la tête une belle taie d’oreiller safran. Méthode à l’efficacité pour le moins discutable.

Le plâtre de mon père, qui s’est fracturé le poignet un mois auparavant, est attaché par une chemise nouée autour de son cou, alors qu’une simple écharpe aurait été un choix plus logique. En raison du plâtre, sa veste est enfilée d’un côté seulement, l’autre pan reposant sur son épaule. Une magnifique veste vert amande, reliquat des seventies, qu’il a chinée au fond d’une armoire pour l’occasion. Tout à fait sérieux, mon père ignore l’aspect comique de son accoutrement. Vu l’heure tardive, plus personne n’a faim, mais nous mangeons tout de même, sans appétit, les plats que j’ai passé l’après-midi à préparer. Durant le repas, mon frère et moi levons parfois les yeux vers notre père et hurlons de rire, de façon incontrôlable. L’air digne et offensé, il marmonne quelques réprimandes ce qui redouble nos rires.

Cet autre Noël, plus récent, restera pour toujours gravé dans ma mémoire et je me dis qu’il serait difficile de faire pire, même dans les circonstances actuelles. Après le travail, j’achète

des roses orange safrané, pailletées d'or pour ma mère. Des roses qui ne vont avec rien, mais cela importe peu, car assembler des choses qui ne vont pas ensemble est l'une des marques de fabrique de ma mère. La voiture remplie de cadeaux, je vais chercher mon neveu Matthieu à la gare. Je la préviens que nous ne serons pas là avant 21 h 30. Elle me rétorque que le dîner commencera peut-être sans nous. J'obtiens gain de cause, en lui rappelant qu'il est concevable de dîner après 20 h le jour de Noël.

Le train de Matthieu est en retard et, au fil du temps qui passe, je nous imagine arriver pour la bûche. Après mon deuxième café, j'aperçois Matthieu. Nous faisons la route sous une pluie battante. Une fois chez mes parents, fatigués, les bras chargés de cadeaux, nous devons toquer à la porte, à maintes reprises, avant que l'on nous ouvre. La pièce est sombre et mon père a la mine austère d'un vieux mormon. La table est telle que je l'imaginais, une nappe à motifs cachemire bordeaux et beige, des serviettes en papier bleues disposées sur des assiettes de service blanches et roses bordées d'un liseré d'or, des verres et des couverts dépareillés. Je place les roses dans un vase, après les avoir offertes à maman.

J'embrasse les enfants, Maria qui porte une belle robe noire de style sixties, Louis et Raphaël, bien installés sur le canapé.

Nous passons à table aussitôt. Ma mère paraît fatiguée, lasse, en dehors de tout esprit de fête. Elle apporte un foie gras qui semble avoir souffert d'un déballage quelque peu brutal. Certains se servent dans un silence glacial. Mes parents n'échangent pas un mot. Mon père flirte gentiment avec la bouteille de cidre et nous regarde du coin de l'œil lorsque nous nous servons. Il garde près de lui le foie gras tel Gollum, son précieux, et lui fait un sort à même le plat de présentation. Matthieu, Raphaël et moi nous lançons des regards mi-amusés, mi-désespérés. Dans un silence monacal, la dinde est avancée. Une dinde peu dodue et en partie calcinée qui se révèle aussi peu goûteuse que son aspect le laisse présager, accompagnée de petits pois desséchés. Il règne une ambiance de désolation. Peu à peu, nous perdons toute joie.

L'espoir prend l'apparence du dessert que Maria me confie être un délicieux sorbet à la framboise sur lit de macarons.

Les yeux de mon père n'apparaissent plus que par deux minuscules fentes. Ma mère se lève et part dans la cuisine.

Lorsque je la vois passer la porte avec la boîte en carton multicolore de la boulangerie, j'entrevois enfin la perspective d'un bonheur simple qui nous remettrait tous sur le droit chemin.

Le pas de maman est lent, son visage impassible. Elle avance vers nous, très digne, et pose l'emballage sur la table de manière cérémonieuse. Quand elle ouvre la boîte en admettant

avoir mal refermé la porte du congélateur, foudroyant du regard mon père à moitié endormi, nous voyons, avec effroi, le reflet de ce réveillon désastreux sous la forme d'une flaque pourpre imbibant un biscuit spongieux.

Mon père semble massif dans le petit salon de leur logement à la maison de retraite. Je ne suis pas encore habituée à les voir dans un espace si réduit. Leur seule salle à manger-salon au Bréha était pratiquement aussi grande que mon appartement. Une belle pièce aux murs blancs, carrelage de faïence, cheminée en pierre et poutres apparentes, sous une belle hauteur de plafond. Une pièce rustique, pleine de charme, avant d'être ensevelie par des objets de toutes sortes, accumulés pendant près de vingt-cinq ans. Dans ce nouveau salon, la télévision reste l'élément central. Mes parents fixent l'écran, installés dans leur fauteuil en cuir noir. Une petite table en mélaminé blanc trône au milieu de la pièce. Quatre chaises en bois sont installées tout autour. Un buffet blanc réunit un peu de vaisselle et quelques effets personnels.

La vie doit s'organiser avec un nouveau rythme et ce n'est pas simple. Les repas, hormis le petit déjeuner, doivent être pris en commun dans le réfectoire. Je craignais que mon père refusât catégoriquement de s'y rendre, mais il se plie à cette règle sans trop de difficulté. Une bière hebdomadaire lui a été octroyée après d'âpres négociations au cours desquelles il a déployé son meilleur argumentaire pour l'obtention d'une bière journalière.

Mon père refuse toutes les activités proposées alors que ma mère s'en fait une joie et est ravie de pouvoir retourner à la messe.

Elle reprend des couleurs, se revigore. L'environnement sécurisant et les soins effectués tout au long de la journée la rassurent et lui redonnent confiance. Appelée quelques jours plus tôt par l'infirmière, j'apprends que maman a fait quelques pas dans le couloir à l'aide de son déambulateur. Émue aux larmes, je reste une bonne minute dans l'incapacité de parler. Il faut croire aux petits miracles de la vie, parfois ils existent bel et bien.

Sur le buffet, se trouve la photo de Solange, coincée entre deux plaques de verre posées sur un socle en argent. Une vieille photo en noir et blanc d'une communiant tout de blanc vêtue. Solange, la sœur de mon père, partie trop tôt, cinq ans avant sa naissance. Ce cadre photo a accompagné papa toute sa vie, passant d'un meuble à l'autre, au gré de nos déménagements. Dans la maison familiale de mon père, le cadre se trouvait sur sa table de chevet. Solange, petit fantôme adorable, semblait veiller sur lui.

Jamais il ne connut sa grande sœur et pourtant elle fut toujours présente à ses côtés.

Ma grand-mère Jeanne refusait de suivre son mari, officier dans la marine, en Afrique, car elle craignait que cela ne fût dangereux pour la santé de sa fille. Elle demeura donc à Paris.

Lorsqu'elle eut 10 ans, l'adorable Solange contracta la diphtérie. Sa mère resta avec elle, au sanatorium, durant onze longs jours durant lesquels elle vit lentement sa fille s'étouffer. Un mois et demi plus tard, le remède contre cette maladie fut découvert. Jeanne, ivre de chagrin, faillit sombrer dans la folie. Jamais elle ne se remit de la perte de son enfant chérie.

Petite, j'étais intriguée et attirée par cette photo. Je la sentais vivante, charnelle. Lorsque papa me raconta la triste histoire de sa grande sœur, je restais inconsolable et pleurais toutes les larmes de mon corps. Je décidai, dans mon cœur effronté d'enfant, qu'elle vivrait à jamais parmi nous, tant que sa photo resterait avec nous. Toujours calme et souriante, elle nous vit traverser bien des tempêtes. Dans la chambre froide où par le passé mon père dormait, rompu par la solitude, je suis sûre qu'elle le berçait tendrement et lui apportait sa douce chaleur. Aujourd'hui, elle contemple avec la même bienveillance ce petit frère devenu un vieil homme. Sait-il seulement qu'un ange veille sur lui ?

Je reçois un coup de fil de la résidence. Mon père vient d'être hospitalisé pour ce qui semble être un problème cardiaque. Mon cœur se serre. Je m'organise avec les enfants, réunis quelques affaires et je pars pour l'hôpital. Ce n'est pas la première fois qu'il me faut partir en urgence pour le voir à l'hôpital, ces dernières années. Je me rendais déjà à son chevet au CHU, quelques années plus tôt, après qu'il s'était effondré dans un supermarché, le souffle court. Autorisée à le rejoindre au sein des urgences, j'entrai dans un box et je le découvris affublé d'une blouse, étendu sur un lit, l'air grave. L'interne me demanda s'il vivait seul. Il fut choqué lorsque je lui répondis que mon père était un homme marié qui vivait avec sa femme. À cette époque-là déjà, papa avait tant baissé les bras qu'il ne se lavait plus et portait les mêmes vêtements pendant des jours. Je le grondais comme un enfant tête, lui faisais la leçon, en vain. Après son retour à domicile, un jour où je lui rendis visite, je le trouvai dans un état encore plus déplorable. Il ne se lavait plus et ne se changeait plus depuis des semaines, épuisé par sa simple existence. Je fondis en larmes, le cœur brisé, en constatant son état. Le front tacheté de noir, la peau cireuse, il me fixait d'un air triste. Je l'emménai d'autorité chez son médecin traitant qui accepta de mettre en place la visite d'une infirmière à domicile pour une douche hebdomadaire. Il rechigna, mais céda devant mon insistance.

Il y eut ce funeste appel le jour de l'anniversaire de ma mère, suivi d'un séjour en HP. Ses hospitalisations en pneumologie....

Les idées et les images se bousculent dans ma tête durant le trajet vers l'hôpital. Le compte rendu du médecin s'avère un peu flou. Je trouve le visage de mon père congestionné. Un hématome couvre une partie de son visage. C'est seulement lorsqu'il est transféré en pneumologie que l'on peut me confirmer avec certitude qu'il a eu un AVC. Le problème cardiaque n'est que secondaire. Papa est alité, shooté aux médicaments. Son visage est tuméfié et paralysé de moitié. On m'informe qu'il ne peut désormais plus déglutir. Une perfusion est plantée dans son bras. Je caresse doucement sa main. J'espère qu'il sent ma présence. Je le berce de mon amour, comme le berçait sa maman Jeanne lorsqu'il était un petit enfant fiévreux. Jeanne, terriblement protectrice, tant elle avait peur de le perdre comme elle avait perdu Solange. Aussi n'avait-il pas le droit de pratiquer des sports, car il aurait pu se blesser. Quand on pense que le sport fut son salut, son échappatoire... Ses plus belles années, je crois, furent celles qu'il passa dans le dojo de maître Noro, à pratiquer et enseigner

l'aïkido. Lorsque ma mère lui demanda de quitter Paris pour ses rêves de province, ce fut pour lui le début de la chute. Une interminable chute durant laquelle il put se raccrocher aux branches de la vie, en devenant père, puis grand-père. Malgré ses rêves, ses désirs, ses envies, ses projets, la route n'avait fait que se rétrécir pour lui. Il s'était délesté d'absolument tout en chemin. La vie rangée de cet homme, cadre, marié, père de deux enfants, propriétaire de sa maison, ayant coché toutes les cases en somme, n'était que poudre aux yeux. Un tour de passe-passe pour cacher la misère, la désolation.

Je me souviens du jour où il a présenté à mon frère et moi-même Pandouinet, un adorable panda qu'il tenait tendrement dans ses bras. Nous vivions, alors, dans notre appartement à Annecy. Je devais avoir 4 ans et mon frère 6. Ma mère nous avait introduits cérémonieusement dans le salon. Mon père, tenant la petite créature recroquevillée dans ses bras, nous fit signe de ne pas faire de bruit. Nous avançâmes à petits pas, haletants. Papa nous annonça en grande pompe qu'il avait adopté un bébé panda. Ce dernier cachait sa tête derrière le bras de mon père. Nous fûmes autorisés au bout d'un moment à le caresser. L'adorable créature bougeait, frétillait et finit par tourner sa petite tête vers nous, avant de se cacher à nouveau, tremblante. Il nous fallut un bon moment avant de l'apprivoiser tout à fait et de pouvoir caresser sa tête et interagir avec elle. Mon cœur explosait de bonheur. Je lui demandai comment nous allions nourrir le panda, où il dormirait. Tant de questions s'entrechoquaient dans ma tête. Nous n'avions ni chat, ni chien, mais nous avions désormais un panda et ce jour était assurément le plus beau de ma vie. Au bout de ce qui me parut un très long moment, mon père nous annonça, hilare, qu'il s'agissait d'une vaste blague. Il décroisa ses bras et je vis avec horreur une marionnette de panda inerte au bout de son bras. Je hurlai. Inconsolable, je pleurai sans pouvoir m'arrêter. Il fallut à mes parents déployer des trésors de patience et de diplomatie pour apaiser nos cœurs endoloris. Je restai longtemps meurtrie par ce que je considérais comme une trahison ultime. Mes parents ne réitérèrent plus jamais ce genre de facétie. À leur décharge, comment auraient-ils pu imaginer un seul instant que nous allions marcher à ce point-là ? Lorsque j'y repense désormais, je me rends compte de l'instant magique que j'ai vécu ce jour-là. Durant un court moment dans ma vie, je connus l'incommensurable joie d'avoir un panda de compagnie. Et quand tout s'effondre autour de soi, on rêverait volontiers d'un tour de passe-passe qui rendrait la vie plus belle, ne serait-ce qu'un instant.

Je viens quasiment tous les soirs rendre visite à mon père dans la chambre double du service de pneumologie. Ses voisins de chambre changent, mais les jours défilent et il se trouve toujours là. Son corps s'amenuise sous les draps. Un large hématome couvre la partie droite de son visage, du front à la pommette. Ce côté de son visage reste paralysé depuis l'AVC. L'oxygène lui est insufflé en permanence à l'aide d'un masque translucide qui recouvre le bas de son visage. Il ne parvient presque plus à se lever et à se déplacer. Les premiers jours, lorsque je passais, il dormait souvent, abruti de médicaments et je me contentais de caresser sa main en silence, en tentant de ne pas pleurer devant son visage meurtri. Au fil des jours, il est plus souvent réveillé. Je tente désespérément de le distraire de sa peine. Je lui parle de ma journée, des enfants. Je lui donne des nouvelles de maman. Il m'écoute, mais je le sens profondément abattu. Rapidement, je peine à étayer la conversation. Les mots me manquent. J'ai l'impression d'être un clown triste, englué dans sa propre peine, se débattant pour provoquer un rire, un sourire, l'esquisse d'un sourire, une lueur dans l'œil. Rien n'y fait. Maladroitement, je lui demande plusieurs fois comment il se sent. Il me regarde bien en face. Son regard est vif. Son esprit se trouve dans une phase de clairvoyance. Cinglant, il me répond :

– Tu crois que je me sens comment ? Quand je me vois, je vois un cadavre.

Mon cœur se serre lorsque j'entends ces mots qui font écho à son visage creusé et ce corps qui n'en finit pas de disparaître sous les draps.

Il lui arrive parfois d'être confus, ce qui n'avait jamais été le cas avant son AVC. Ses propos deviennent alors vaguement incohérents. Je m'efforce de faire comme si de rien n'était. Ses idées sont obsessionnelles et il tourne en rond. Généralement, son attention se focalise sur la télécommande de la télévision qui semble pour lui être le saint graal. La chambre étant commune, s'il possède la zappette, il détient le pouvoir. Il lui est arrivé de harceler son voisin de chambre pour que ce dernier changeât de chaîne ou lui donnât la télécommande. À ma grande gêne et au grand agacement dudit voisin. Lorsqu'il obtient l'objet sacré, c'est le triomphe de mon père et il zappe sans cesse, car rien ne lui convient, hormis peut-être les jeux télévisés qui stimulent encore un peu son esprit. Au fur et à mesure des jours qui passent, les mots semblent avoir de moins en moins d'importance. Je sens la souffrance et l'anxiété de mon père. Les mots ne détiennent pas le pouvoir de le soulager.

Hormis les quelques banalités dont je lui fais part, je me contente d'être là dans toute la présence impérieuse de mon silence. Je sens qu'il m'en est reconnaissant, sans qu'il soit nécessaire de le formuler. Assise près de la fenêtre, il m'arrive de laisser mon regard se perdre à l'horizon. D'un côté comme de l'autre, se trouvent des bâtiments de l'hôpital. Tout est gris. Même le ciel, souvent. Au loin seulement, droit devant, un peu de verdure, le parc de l'établissement. Je me noie parfois dans le ciel gris-blanc pour oublier un instant les yeux bleu ciel de mon père implorant, sans un mot, la finitude de son être.

J'interroge les médecins sur son état dès que cela s'avère possible. Son état général s'est beaucoup dégradé, bien sûr, mais les médecins ne sont pas inquiets pour son pronostic vital sur un court terme.

Papa est hospitalisé depuis plus de quinze jours lorsqu'une infirmière, douce et bienveillante, profite de mon passage pour me parler. Nous quittons la chambre et nous rendons dans une pièce calme, réservée aux familles. Nous discutons un moment et elle m'apprend que mon père a arraché neuf fois sa sonde gastrique. Comme il ne peut plus déglutir, il ne peut être nourri que par celle-ci et, à chaque fois qu'il faut la remettre en place, cela est très éprouvant pour lui. Je suis effondrée. Je comprends qu'il n'en peut plus. Elle m'explique que s'il faut dans quelque temps le mettre sous respirateur artificiel, il n'aura plus la force ensuite de respirer par lui-même. Je lui affirme que je ne veux pas d'acharnement thérapeutique pour mon père. Il a déjà assez souffert.

L'infirmière acquiesce et me confie ces mots bouleversants que je n'oublierai jamais :

– Parfois, on ne sait plus la différence entre le soin et la maltraitance.

Ce mardi matin, l'appel tombe comme un couperet. Le médecin du service de pneumologie me demande de me rendre au plus vite à l'hôpital, car mon père est mourant. Je suis sous le choc. Pas si vite ! C'est trop tôt ! Je ne suis pas prête. Il est 9 h du matin. Je me suis installée à mon poste de travail au cabinet médical seulement trente minutes plus tôt. Ma collègue me voit désemparée, me réconforte et me conseille de partir au plus vite. Je préviens mon employeur. J'appelle brièvement mon frère. En déplacement professionnel, il ignore s'il pourra venir avant 15 h. En panique, j'appelle la maison de retraite de ma mère. Je ne sais pas quoi faire. Foncer voir papa, sachant que l'hôpital est à dix minutes de mon travail où passer chercher maman, ce qui me prendra au moins une heure trente et me fera courir le risque de ne pas être là lorsque mon père va s'éteindre. La directrice de la résidence me sent complètement paniquée et prend les choses en main. Elle m'invite à rejoindre mon père et s'occupe de réserver un transport pour ma mère. Je file jusqu'à ma voiture et me retrouve une énième fois sur le trajet qui mène de mon travail à l'hôpital où il réside depuis maintenant trois semaines. Dès que je démarre, la voix d'Elvis emplit l'habitacle. Profonde, douce ou puissante, la voix d'Elvis m'accompagne depuis des semaines durant tous mes déplacements entre mon domicile, le travail, l'hôpital, la maison de retraite. Je me réfugie dans sa voix, dernier bastion de joie et de douceur dans le gris omniprésent. Son timbre m'a portée depuis des semaines et m'escorte encore dans ce funeste trajet.

Hier soir, lorsque je l'ai rejoint à l'hôpital, papa semblait encore plus anxieux que d'habitude. Je tentai de parler avec lui, mais toute son attention se focalisait sur la télévision et la télécommande. Indécis et nerveux, il zappait toutes les secondes. Gagnée par sa nervosité et une sensation de malaise grandissant, j'aspirais à quitter les lieux au plus vite, mais je m'obligeai à rester pour partager un moment avec lui. La grande fenêtre de la chambre du service de pneumologie encadrait un ciel immuablement gris. Je me sentais pousser de grandes ailes dans le dos et rêvais de m'envoler au loin, là où la douleur s'étiole. Lorsque je le quittais enfin, je me retournais vers lui, avant de franchir la porte de chambre, et il m'offrit le plus tendre des sourires.

On dit que lorsque l'on est sur le point de mourir, on voit sa vie défiler. Tandis que je me dirige vers mon père mourant, c'est la mienne que je vois défiler. Ma vie avec lui. Les volutes de fumée de ses éternelles cigarettes qui lui jaunissaient les doigts, Charlot, Pandouinet, les

balades sur ses épaules en pleine montagne. Ses cours d'aïkido adulte, auxquels il m'autorisait à participer alors que je n'avais que 12 ans et au cours desquels je le découvrais, comme dans une parenthèse merveilleuse qui ne dura que deux ans, imposant et charismatique. Les fameux samedis durant lesquels il venait me chercher à l'entrée du collège, à ma plus grande honte, dans sa vieille 205 beige métallisé, déguisé en chauffeur de maître, avec sa casquette de la marine, une veste noire, une cravate et des gants en cuir assortis. Son anniversaire, alors que j'avais une quinzaine d'années, pour lequel je lui avais offert une sculpture réalisée à la main, par mes bons soins, d'environ cinq centimètres de haut, de son visage en pâte à modeler rose, cheveux blancs plaqués et deux points bleu vif en guise d'yeux, planté sur un cure-dent et joliment présenté dans une boîte de cotons-tiges transparente, ce qui lui avait valu, ainsi qu'à mon frère, un fou rire incoercible de plus de trente minutes. Les larmes versées lorsque mon frère et moi avons quitté le domicile parental. La première fois que mon père a tenu mon fils, Raphaël, dans ses bras, devenant ainsi un grand-père comblé. Les Noëls en famille, plein de rires d'enfants, qui ravivaient la lueur de son œil las. Les récits incroyables délivrés à ses enfants et petits-enfants, lors de nos rencontres, pleins d'érudition, d'intelligence et de drôlerie. Ses yeux bleu perçant. Ma main sur sa main, tant de fois dans les hôpitaux, ces dernières années.

Il existe des situations pour lesquelles nous ne sommes jamais prêts. Le décès d'un parent en fait partie. On a beau s'y préparer, l'envisager, surtout lorsque la maladie est là, mais cela ne change rien à la brutalité de la mort. Les dernières années auprès de mon père furent un long chemin de croix.

Il fut cet homme brillant, instruit, drôle, original, jusqu'à ce que tout se figeât. Sa souffrance l'éloigna de nous. Plus le temps passait, plus l'anxiété le rongeait et l'empêchait d'agir. Ma mère et lui finirent par vivre sur leur canapé, devant une télévision allumée en permanence. Ils vivaient au milieu des objets qu'ils avaient entassés pendant une cinquantaine d'années et finirent par faire partie intégrante du mobilier. Je me souviens d'être venue chez eux le jour d'une coupure de courant. Assis, comme si de rien n'était, ils fixaient l'écran noir de la télévision. Depuis un an, la situation se dégradait sans cesse et je ne vivais plus que pour contenir leur chute. J'arrivais au bout de mes forces.

Ces dernières semaines, je me retrouvai témoin effaré et brisé de la déliquescence paternelle. Lui, si brillant, avait des absences, des propos parfois incohérents. Il maigrissait à vue d'œil. Je voyais la peau pâle de ses bras se friper, son visage se creuser, les yeux toujours plus grands. Le bleu de l'iris comme une vaste mer insondable, encore sauvage.

Les longs couloirs de l'hôpital n'en finissent pas. Sinistres et froid, je les connais par cœur. En marchant, je pense à toutes les choses que je voudrais dire à mon père avant qu'il s'en aille. Le cœur serré et le souffle court, j'ouvre doucement la porte de la chambre. Son regard vide me saisit. Je reste figée un instant, puis je m'approche de lui. Je passe ma main devant ses yeux pour en être sûre. Aucune réaction. Je comprends immédiatement qu'il a fait un second AVC durant la nuit. Je me souviens de ce que le médecin ne m'a pas donné de précisions sur son état, hormis qu'il fallait venir au plus vite. J'aurais tellement voulu lui dire des mots doux pour le réconforter. Est-il encore vraiment là ? Il se trouve en position semi-assise. Sa tête est bien calée dans un oreiller, un linge mouillé posé sur son front. Le fameux masque à oxygène qui ne le quitte plus depuis des années est bien en place et j'observe le battement régulier des petites ailettes sur le côté qui se soulèvent à chaque respiration. Aujourd'hui, papa n'a aucun voisin de chambre. La pièce aux murs jaune clair paraît très grande. Tout semble si calme. Je contemple mon père, les yeux pleins de larmes. Son visage ne présente aucune tension. Sa bouche est légèrement entrouverte. Je me rends compte de ce

que, malgré l'âpreté des dernières années, je ne suis pas prête pour ce moment fatidique. Seule dans cette chambre silencieuse face à l'inéluctable, je me sens ployer. Je redoute l'agonie de mon père. Je sens au fond de moi que je ne le supporterai pas. L'idée qu'il cesse de respirer m'angoisse terriblement. L'air me manque. Je me contiens pour ne pas céder à la peur. Comme tant d'autres fois, je caresse sa main. Je murmure des mots tendres. À mon grand soulagement, mon frère me rejoint au bout de trois heures. Très affecté comme moi en le découvrant ainsi, il me regarde, les yeux embués. Nous parlons à notre père. Une lumière jaune baigne la chambre. D'adorables infirmières nous apportent du thé, du café et des biscuits, avec une incroyable bienveillance. Le médecin passe pour nous dire, avec les mots les plus délicats, ce que nous savons déjà. Nous décidons de faire écouter à mon père la musique qu'il aime. Aymeric sélectionne quelques titres sur son portable : Eric Clapton, Leon Redbone... Après quelques morceaux, il se tourne vers moi et lance, l'air inquiet :

– Imagine que ça l'emmerde cette musique !

L'absurdité de la situation nous saisit et un rire nerveux nous prend, à rebours de notre peine.

Dans le doute, nous arrêtons la musique.

Ma mère arrive enfin, extrêmement émue. Nous l'approchons de mon père. Elle tient sa main, lui parle. Nous les laissons tous les deux pendant une dizaine de minutes. Puis, nous discutons avec maman et décidons ensemble de son retour à la maison de retraite. Elle ne se sent pas la force de voir partir son mari. Ses adieux sont déchirants. Ma mère embrasse la main de mon père et repart avec une ambulancière douce et enveloppante. Aymeric et moi savons que la fin est proche. Nous nous asseyons de part et d'autre du lit et tenons la main de notre père, en lui disant combien nous l'aimons. Je ne sais pas s'il nous entend, mais je suis sûre que, d'une façon ou d'une autre, il ressent notre amour. Au bout d'un moment, les petites ailettes sur les côtés du masque cessent de bouger. Son visage est paisible. Pas un râle. Rien. Je n'arrive pas à prendre conscience du départ de mon père, qui est en train de nous quitter. Mon frère, bouleversé, me regarde :

– C'est la fin !

Tandis que papa s'éteint, mon frère et moi tenons fort sa main et embrassons ses joues creuses. Le chagrin nous envahit et nos larmes coulent à flots.

Dans l'éternel bleu des yeux éteints de mon père se reflète notre infinie tristesse.

Après le choc de la mort, le visage immobile et pâle, le corps qui devient froid si vite, vient la brutalité des démarches qu'il faut accomplir, alors que nous sommes encore désemparés par un deuil auquel nul n'est jamais vraiment préparé. Un temps de recueillement nous est octroyé devant le corps de notre père.

Mon fils Raphaël et mon neveu Matthieu sont partis de Rennes pour se rendre au chevet de mon père. J'appelle Raphaël et me rappelle qu'ils sont encore en covoitage et arriveront bientôt à Nantes. Émue, je peine à parler. Il comprend tout de suite qu'il est trop tard.

Un agent hospitalier nous accueille dans son bureau et nous indique les démarches à suivre, alors que nous sommes encore sonnés. Nous n'y avions pas pensé, mais il nous faut nous rendre aux pompes funèbres. Après quelques recherches, mon frère prend contact avec les centres funéraires les plus proches de la maison de retraite où réside ma mère. Il nous paraît évident qu'il doit être enterré tout près d'elle. Comme des zombies, nous prenons la route. Il nous faut boire, manger un peu, reprendre des forces. Nous avalons machinalement quelques bouchées d'un sandwich sans saveur acheté dans une station-service où nous avons fait le plein.

Un homme d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants nous reçoit dans l'enceinte de son enseigne. Son allure est simple et élégante. Son regard bienveillant et son empathie naturelle sont un baume sur nos coeurs endoloris. Nous discutons longuement. Très à l'écoute, il nous guide avec douceur. Je ne parviens pas à cesser de pleurer. Quelques heures auparavant, je tenais encore la main de mon père et désormais il nous incombe de choisir un cercueil, une urne funéraire et mille autres détails qui paraissent si futiles devant l'ampleur de notre douleur, mais qui doivent pourtant être réglés. Notre entretien dure trois heures. La délicatesse et le professionnalisme de notre interlocuteur nous réconfortent.

Dès demain, nous pourrons venir nous recueillir de nouveau auprès de mon père. L'agent funéraire nous confie qu'il passe voir les défunt tous les soirs, pose sa main sur la leur et se recueille, lui aussi, un instant auprès de chacun d'eux. Touchée par son humanité, je suis soulagée de savoir que le corps de mon père sera traité avec respect et considération.

Le lendemain s'avère être un marathon de démarches administratives qui n'en finissent pas et pour lesquelles il nous faut un véritable plan d'attaque pour ne pas être submergés. Coups de fil, e-mails, courriers, prise d'informations. L'administration est une machine froide et sans

émotion à laquelle se heurte la douleur du deuil. Mon père se résume alors à son numéro de Sécurité sociale, les chiffres et lettres de son compte bancaire, le code adhérent de sa mutuelle ou de son organisme de retraite. Un dossier parmi d'autres qu'il convient de clore, sans plus d'affect.

Nous retournons plusieurs fois marquer un moment de silence devant son corps. La première fois, avec mon frère. Je découvre papa dans son cercueil, beau, paisible et élégant, avec sa chemise et sa veste gris foncé. Il ressemble à un acteur des années trente. À force de contempler son visage cireux et lisse, il semblerait presque que ses paupières vont cligner ou sa bouche frémir. Le cercueil se tient au milieu d'une petite pièce sombre à l'éclairage intimiste. Une musique d'ambiance est diffusée en continu. Je m'approche du cercueil posé sur un socle garni de tissu noir satiné et pose ma main sur la sienne. Un froid glacial me saisit jusqu'au plus profond de mon être. Un froid plus perçant que tout ce que j'ai pu connaître auparavant.

Lorsque nous retournons sur les lieux avec ma mère et nos enfants, l'émotion est palpable. Ma mère, qui reste la plupart du temps en fauteuil et peine à se déplacer, demande à nos aînés, Matthieu et Raphaël, de l'aider à se rapprocher du corps de son époux. À sa requête, ils l'assistent pour qu'elle puisse se pencher sur le corps de son mari et dépose sur ses lèvres froides un dernier baiser. Cinquante-huit ans plus tôt, elle embrassait pour la première fois l'homme qui deviendrait son mari, un homme à l'avenir plein de promesses.

Lors de l'enterrement, nous ne sommes qu'une poignée, mon père n'ayant ni famille ni amis. Seuls mon frère et sa femme Anne, moi, nos enfants, ma mère, ma tante Noëlle et ma meilleure amie Séverine qui partageait des souvenirs de fous rires avec lui et moi devant les films de Jacques Tati lorsque nous étions adolescentes.

La cérémonie religieuse se tient dans l'enceinte de la maison de retraite. Le cercueil est clos. Cela fait déjà une semaine que papa est décédé. Les résidents sont venus en nombre, ce qui étoffe les longs bancs rustiques. Le prêtre parle de la vie de mon père qu'il ne connaissait pas, mais nous avions préparé la cérémonie auparavant avec quelques braves dames de la paroisse en évoquant sa personnalité, tout en choisissant textes et chants. Matthieu lit le texte que j'ai écrit pour mon père, que je n'ai pas la force de lire. Les visages des enfants sont rougis par les larmes, tout comme les nôtres. Nous sommes tous bouleversés devant ce grand cercueil en bois sombre qui trône devant nous, à la fois massif par sa présence et irréel. Une petite dame âgée de l'église, toute fine, la chevelure grise relevée en un chignon approximatif, collier de perles et maquillage discret, entonne d'une voix chevrotante l'un des chants choisis plus tôt. Elle monte dans les aigus au point que sa voix se trouve sur le point de rompre. Elle vacille, mais tient bon, et atteint par miracle la note la plus aiguë tandis que nous sommes suspendus à ses lèvres comme pour l'encourager. L'organiste entame une ritournelle durant laquelle chacun, tour à tour, jette un peu d'eau bénite sur le cercueil, à l'aide d'une tige de sauge. Mon frère déplace le fauteuil de ma mère vers le cercueil. Très naturellement, elle pose sa main dessus. Les ritournelles s'enchaînent et maman ne semble pas avoir l'intention de l'enlever de sitôt. Les attaques de la musique se font à chaque fois plus pressantes et désespérées au fur et à mesure que la situation s'éternise durant de longues minutes. Je croise le regard de mon frère et sens une vague envie de rire monter en moi. Aymeric a l'air d'être dans les mêmes dispositions. Par un adroit mouvement, il parvient à ramener ma mère à sa place. La cérémonie peut suivre son cours. Nous quittons les lieux, à la suite du cercueil de mon père, en traversant la haie d'honneur formée par tout le personnel de la maison de retraite.

La crémation aura lieu à 15 h et nous avons plus de deux heures devant nous. Le petit logement de mes parents dans la résidence paraît bien exigü lorsque que nous nous y entassons tous. J'avais prévu deux grands sacs de victuailles et de boissons. Les enfants

dévorent sandwichs, snacks et biscuits comme jamais. Nous écoutons avec entrain ma chère tante Noëlle venue pour l'occasion en voiture du sud de la France. Pleine d'affection et de respect pour son beau-frère, elle vante sa gentillesse, son esprit et son humour, tout en nous faisant part des anecdotes les plus drôles qui ont émaillé leur vie de jeunes adultes. Cela me rappelle une vieille histoire racontée maintes fois par mon père, toujours agrémentée de plus de détails au fil du temps, mais toujours aussi riche d'enseignements. Férus de randonnées pédestres, Jean- Georges, Odile et Noëlle s'adonnaient régulièrement à ce loisir. Ils s'éloignaient de Paris pour emprunter les chemins de grandes randonnées, chargés de leur sac à dos. Odile et Noëlle préparaient ensemble leur excursion suivante, véritable expédition de plusieurs jours cette fois- là. Dans leur grand enthousiasme, elles avaient prévu, en plus des tentes et des sacs de couchage, le ravitaillement pour plusieurs jours de marche. Le grand jour advint et tous trois arrivèrent dans un petit village qui devait être le point de départ de la randonnée. Rapidement, les villageois s'intéressèrent aux singuliers marcheurs parisiens qui leur expliquèrent avec entrain leur projet. Tout fut prêt, mais les sacs pleins de victuailles paraissaient maintenant bien lourds et le projet bien ambitieux. L'heure du départ tant attendu arriva. Ils partirent comme des héros sous les encouragements des vieux villageois amusés, dont c'était la principale distraction ce jour-là. Ils avaient d'un bon pas, mais, que leur sac était lourd ! Au bout d'une heure à peine, Noëlle proposa une pause qui fut acceptée unanimement. La marche reprit, mais l'entrain n'était plus là. Bras endoloris, dos et flancs meurtris par les sacs bien chargés, leur marche ressemblait plus à un exode qu'à une simple randonnée. Jean-Georges constata les mines défaillantes d'Odile et de Noëlle. Leurs mornes complaintes se faisaient entendre à des intervalles de plus en plus rapprochés. Il fallait réagir. Le retour au village fut accepté de concert. Il fallut attendre que la nuit tombât afin de ne pas subir l'humiliation ultime du retour au village après seulement deux heures de marche. Une fois sur place, ils décidèrent qu'après cette rude journée, il ne serait pas raisonnable de reprendre la randonnée. Ainsi, cette nuit-là, tous dormirent dans les lits douillets du modeste hôtel de la place du village. Ils se levèrent très tôt et partirent avant que le jour se levât avec des sacs aussi allégés que leur égo.

Les enfants rient. Nous échappons un moment à la tristesse accablante, forts de nous trouver ensemble.

Dans la voiture, j'offre ses cadeaux à mon petit dernier, Gwendal, en lui souhaitant un bon anniversaire. Une bise sur sa joue ronde de tout jeune adolescent. Étrange journée ! Une heure de route nous sépare du crématorium. Une fois sur place, nous déposons sur le cercueil les lettres écrites par les enfants et nous-mêmes. L'émotion est vive. Un diaporama choisi par

mon frère défile au son des musiques aimées par mon père, du blues surtout. Impossible de retenir nos larmes. Mon père tout jeune dans sa tenue d'officier de la marine. Mon père et ma mère, jeunes et splendides, enlacés sur fond de montagne. Mon père allongé sur son lit à même le sol dans son appartement parisien, hilare à côté de moi, petite pouponne à courte frange, joues rondes et regard tête, tandis que je chatouille mon frère qui s'esclaffe. Nous nous regardons les uns les autres, les yeux pleins de larmes, dévastés par la perte de mon père. L'un des agents funéraires lit le poème écrit pour mon père avant que le rideau ne se referme définitivement devant le cercueil comme une page qui se tourne.

Papa, ça ne change rien
Un peu plus haut, un peu plus loin
Tu gardes la même place
Dans nos cœurs
Un esprit libre ne s'éteint jamais
Il rayonne même dans la nuit
Ton regard pur
N'a jamais rien sali
Jamais un mot pour nuire
Un silence parfois
Ta pudeur, ton sens de l'honneur et ta bonté
Nous ont façonnés
Papa, ça ne change rien
Blessures vrillées au corps
Tu es resté droit
Las de l'agitation vaine
Un jour tu as cessé de courir
Brisé peut-être
Mais debout
Tu avançais à petits pas
Semant les graines
Qui fleurissent aujourd'hui
Des brassées d'amour à foison
Papa, ça ne change rien

Dans tes yeux bleus
La mer se retire
Emportant avec elle toute tristesse

Toute souffrance
Reste le ciel infini
Qui t'accueille

Les visages aimés de ta femme
Tes enfants, tes petits-enfants
Un sourire à travers les larmes
Car tout cela tu l'emportes avec toi
Papa, ça ne change rien
Un peu plus haut, un peu plus loin
C'est tout
L'amour véritable
Celui que nous te portons
Ne connaît ni le temps ni la distance
Il exulte

Sur la route qui nous ramène vers le cimetière du bourg où réside ma mère, je désespère de voir un signe de mon père. Incrédule devant son départ, je voudrais seulement voir apparaître dans le ciel un vaste arc-en-ciel ou quelque autre signe que je pourrais interpréter comme sien. Rien. Seulement le lourd chagrin de la perte.

Lors de l'inhumation, je n'ai plus de larmes. Peut-être ai-je trop pleuré ? Peut-être suis-je sous le choc de voir le grand corps de mon père contenu dans une urne. Un trou creusé dans le sol accueille l'urne en granit gris et blanc. Une dalle en béton vient sceller le caveau en attendant la réalisation de la stèle. Les gestes solennels effectués par l'agent funéraire sont pleins de douceur et montrent un respect profond pour le défunt. L'interminable journée s'achèvera bientôt. Nous nous étreignons, tentons de nous consoler les uns les autres. L'agent funéraire nous quitte en nous prodiguant des paroles bienveillantes. Un moment encore, nous nous recueillons. Quelques stèles s'élèvent à côté du caveau de mon père. Je lis rapidement les épitaphes dont certaines sont d'une tristesse sans nom et je me demande quel sera celui de papa. À notre gauche, sous un arbre, un amoncellement de galets contient les cendres des défunt ne possédant pas de caveau. Le jardin du souvenir. Seules de petites plaques sur un panneau rappellent leur identité. À notre droite, se trouvent les tombes, largement fleuries pour la plupart. Nous quittons les lieux en une lente procession jusqu'à la maison de retraite. Je raccompagne ma mère dans son logement désormais trop grand pour elle seule. Je revois ce moment lorsque mon frère et moi l'avons rejoints dans cette même chambre, au sortir des pompes funèbres, le jour du décès de mon père. Elle nous a vus rentrer dans la chambre, mines décomposées, les yeux rougis. Elle a compris instantanément et s'est effondrée en larmes. Nous l'avons prise dans nos bras. Parfois, les gestes consolent plus que les mots.

Noëlle restera avec sa sœur ce soir et reprendra la route demain.

Le fauteuil de mon père demeure inoccupé. Une sensation vertigineuse de vide s'empare de moi. J'ignorais à quel point l'absence est palpable.

Tout me rappelle mon père. Chaque objet. Même le silence porte son souffle. Je rassemble les bouts de moi dispersés aux confins de ma peine et réconforte ma mère que je sais pourtant inconsolable. Une caresse sur le bras. Un baiser sur la joue. Les gestes refuges.

Je retourne à ma voiture où les enfants m'attendent, épuisés par la journée. Je sais qu'il va falloir reprendre le cours des choses, presque comme si de rien n'était. Cuisiner un dîner pour

les enfants ce soir. Retourner au travail demain, alors que je voudrais simplement me terrer comme un lapin et lécher mes plaies béantes jusqu'à ce qu'elles cicatrisent un peu.

Aucun hommage ne sera à la hauteur de l'homme qu'était mon père, des valeurs portées jusqu'au bout par cet homme brillant et brisé.

Avant d'entrer dans la voiture, je repense à ces mots que j'avais écrits au sujet de mon père, de nombreuses années auparavant, et relus ces derniers jours : Papa, si tu savais comme j'admire l'homme que tu aurais pu être, celui que tu n'as pas été et comme j'aime celui que tu es.

La journée de travail qui suit l'enterrement s'avère éprouvante. Mon corps entier est rempli de chagrin et je n'agis que par automatisme. En fin de journée, j'accueille au cabinet médical un homme âgé, tout fané, au visage fripé, un air grincheux et des yeux bleus engloutis par ses paupières lourdes. Une odeur de tabac émane de son pull usé. Lorsqu'il s'éloigne, je fonds en larmes.

Pendant toute la semaine, des larmes aux bords des yeux, je pleure sans cesse. À chaque fois que je pense à mon père, je suis saisie par ce qui me semble inconcevable et pourtant vrai : sa mort ! Comme un choc en écho qui n'en finit pas. Je peine à assimiler qu'il est parti. Je m'attends encore à entendre sa voix au bout du fil ou à le voir assis tranquillement dans son fauteuil lorsque je me rends à la maison de retraite. Dès que je vois un objet lui appartenant, l'émotion m'envahit et je me mets à pleurer.

Malgré la douleur immense, je ressens une sorte de soulagement. La violence est terminée. La violence non intentionnelle subie par l'aidante que j'étais pour mon père. Vidée, épuisée après des années passées à épouser sa douleur et sa colère, à tenter d'endiguer la désolation autour de lui, je reprends un peu de souffle. Si peu. Je dois être là pour ma mère. Elle a besoin de mon soutien indéfectible. Tant des choses sont encore à régler.

Des démarches administratives chronophages qui n'en finissent pas et grignotent le peu de temps qu'il reste pour soi.

Maman fait preuve d'une force de vie incroyable, ne s'effondre pas comme on aurait pu le craindre. Heureuse de chaque visite, elle se réjouit de voir ses enfants et petits-enfants à la moindre occasion mais, dès que l'on évoque mon père, le masque paisible de son visage s'affaisse, les larmes lui montent aux yeux et sa voix se fige. Comment vivre seule après cinquante-cinq ans de vie à deux ? Se retrouver face à soi-même alors que l'on ne sait plus que l'autre. Se réfugier dans ses souvenirs pour le faire revenir un instant. Aller chercher loin dans les jours heureux des jeunes années. Le bel officier brun et élancé, rencontré lors d'une soirée de la marine. Un mariage dans une petite église parisienne à seulement 23 ans. Un premier enfant après dix ans d'attente et un espoir jamais vaincu. Une maison entourée de fleurs, bordée de forêt, pour rassembler une famille déjà fragile. Les balades à la mer ensemble, moments heureux, ressac de son enfance. Les disputes avec mon père, lit du quotidien. Les journées passées côte à côte sur le canapé du salon les dernières années, les

nuits plus proches que jamais, chacun sur son canapé à deviner le souffle de l'autre et mon père qui ne s'endort plus sans avoir posé un baiser sur le front de ma mère.

Ne reste que le vide incommensurable de l'absence. Et les traces de sa présence disséminées dans leur petit logement. La veste de son ancestral costume gris sur un cintre accroché dans l'armoire de la chambre. Le gilet en laine bleu chiné posé sur une chaise. Les lunettes loupes rangées dans leur étui à côté du magazine télé. Les chaussons en velours côtelé noir, tout près du gros fauteuil en cuir. La brosse à dents qui trône encore dans le gobelet sur le lavabo de la salle de bains. Tout nous le rappelle.

De temps à autre, des souvenirs éclatent dans ma tête comme des bulles à la surface d'une coupe de champagne. Un visage. Un sourire. Un geste. Tout me semble si réel, si proche, si palpable, le temps d'un instant. Puis, le vide ressurgit.

Après voir tant pleuré, je me sens aride. Je sais bien que la vie doit prendre le dessus et qu'il nous faut avancer mais, même lorsque je me projette dans l'avenir, je sens que je marche sur du sable et j'ai l'effroyable sensation que plus j'avance, plus je m'enfonce.

Chacun tente désespérément de survivre à la perte de l'être aimé. Aucun deuil n'est identique. C'est un long processus que chacun découvre et apprivoise lorsqu'il y est confronté. Il n'existe aucune méthode universelle pour faire son deuil. L'expérience de ceux qui l'ont vécu est certes bonne conseillère, mais pas suffisante. Le deuil est une histoire intime que l'on surmonte seul. Ne pas renoncer à la perspective du bonheur et de la joie est peut-être un début aussi incertain que cela puisse paraître. Se raccrocher à des actes que l'on pose presque malgré soi comme des jalons vers un apaisement. Malgré l'envie de se terrer avec sa douleur suintante, il faut s'extraire un tant soit peu de sa tristesse pour faire encore partie du monde et vivre avec les vivants.

Aujourd'hui, c'est un peu l'aventure et nous emmenons maman à la mer. Les enfants sont ravis. Ils embrassent et enlacent leur chère grand-mère. Le personnel de la résidence est prévenu. Nous installons maman dans la voiture avec d'infinites précautions. Il faut la soutenir lorsqu'elle s'extract de son fauteuil et s'assoit à l'avant du véhicule. Je range ensuite le fauteuil dans le coffre. Je démarre et nous nous élançons sur la route, fenêtres entrouvertes sous un grand soleil. Maman se réjouit de cette balade, bien que le trajet soit un peu long et fatigant pour elle. Elle écoute avec bonheur les récits d'école des enfants et les petites histoires qui jalonnent leur vie. Je lui parle de mon quotidien et elle me donne ses conseils de maman. Nous sommes tout au moment présent. Heureux d'être ensemble, tout simplement.

Arrivés au bord de mer, les enfants s'extirpent en grappe de la voiture. Nous marchons sous un beau ciel bleu vers le centre de la petite ville balnéaire où les enfants aiment déguster des glaces dès que les beaux jours arrivent. Nous prenons place dans une brasserie, après quelques ajustements pour installer le fauteuil encombrant de ma mère. Nous commandons des moules frites qui nous rassasient. Maman termine le repas avec une délicieuse coupe glacée au cassis. Nous quittons les lieux et les enfants se ruent vers la plage. Tandis qu'avec maman nous contemplons la mer, les enfants se déshabillent prestement et plongent dans l'eau fraîche. Maman fixe l'horizon et je me dis qu'elle n'est jamais vraiment loin des plages de son enfance dont elle a rêvé toute sa vie. Sous le soleil, son visage est radieux. La mer a toujours été son élément. Auprès de la mer, elle retrouve sa vraie nature, celle de la petite aventurière intrépide des plages de Dakar. Après un long moment, nous nous baladons sur la digue, là où il nous est possible de nous approcher au plus près de la mer avec son fauteuil. Les embruns nous fouettent le visage. Le sourire de maman est immense. La vie reprend toujours ses droits. Je sais qu'elle est une femme forte qui ne s'avoue jamais vaincue, même si

parfois elle s'est entêtée à contre-courant. Je sais qu'elle s'est battue plus d'une fois dans sa vie. Son plus grand combat fut celui de la maternité.

Dix ans durant, mon père et ma mère ne parvinrent pas à avoir d'enfant. Mon père l'accepta, car il se satisfaisait d'une vie sans enfant. Quant à ma mère, ce fut une autre histoire. Devenir mère était pour elle l'étape la plus importante de sa vie. Impossible donc d'abandonner son rêve même contre vents et marées. Peu avant la trentaine, elle fut opérée en raison de très violentes douleurs causées par son endométriose. Elle refusa obstinément que le chirurgien pratiquât une hystérectomie. L'intervention dura quatre heures. À son réveil, le chirurgien lui tapota gentiment la joue et lui dit : « Vous ne souffrirez plus mais, pour les enfants, il vaut mieux oublier. » Jamais elle ne se résigna, bien que mon père s'avérât être également quasiment stérile. Dix ans de lutte sans relâche s'écoulèrent. Désespérée, elle qui était croyante pria pendant neuf jours, une neuvaine donc. Estimant que cela n'était pas suffisant, elle pria durant tout un mois. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle constata peu après qu'elle était enceinte. Cela renforça considérablement la foi de ma mère pour le reste de sa vie. Durant les quatre décennies suivantes, elle raconta cette histoire de conception miraculeuse à qui voulait bien l'entendre, épicier, médecin généraliste, postier, vendeuse en prêt-à-porter, amis, paroissiens et à quasiment toutes les personnes croisées durant son existence. J'en fus gênée plus d'une fois, surtout lorsqu'elle la racontait à mes propres amis ou collègues.

Quelques années plus tôt, maman évoquait une fois de plus l'histoire miraculeuse de la conception de mon frère et moi-même alors que nous buvions un café dans le jardin du Bréha avec mon père excédé, mon frère amusé et ma belle-sœur. Papa grogna, souffla, haussa les épaules, mais elle en rajoutait, jamais lassée de sa propre histoire.

Regard féroce, toisant mon frère et moi-même, quadragénaires blasés et éprouvés par la vie avec quelques casseroles dont un divorce chacun et des galères à répétition, il se tourna vers ma mère, et nous montrant du doigt lui lança, à bout de nerfs :

– Tu l'as vu, la gueule du miracle !

Maman se retrouve désormais en tête à tête avec sa maladie. Et moi, je me retrouve face à ma mère malade. Un étrange pas de deux se met en place, une étreinte glorieuse et désespérée pour faire face à la maladie et au deuil, nous qui n'avions fait que nous contourner, la peau crissant à chaque frôlement durant des décennies.

Lorsqu'on lui a annoncé sa maladie neurologique dégénérative, elle était dans le déni. Il lui était impossible de l'admettre. Il m'a fallu lui réexpliquer maintes et maintes fois ce dont elle souffrait, avant qu'elle pût l'accepter.

Être diminué, savoir que ce mal va progresser, que les choses vont empirer, c'est terriblement dur. Il faut un courage immense. Il faut parvenir à surmonter la peur qui peut engloutir les derniers espoirs, à se concentrer sur les moments heureux, ceux que l'on vole à la maladie. Il faut vivre dans l'instant, sans penser à l'après, dont on sait qu'il ne sera pas toujours joyeux.

Maman a fini par admettre sa maladie. Elle s'en est accommodée tant bien que mal. Elle ne traversait le salon qu'à tout petits pas. Tout prenait un temps infini. Puis, il lui a fallu un déambulateur et enfin un fauteuil roulant pour les distances de plus de quelques mètres.

Ce fut très dur pour elle d'intégrer que l'aide-soignante vînt pour la toilette et la douche. Elle me disait : « Je ne suis pas une enfant ! » Il est difficile de préserver l'intimité lorsque la maladie est là et c'est une réelle souffrance qu'il ne faut pas sous-estimer. Une fois les choses en place et les liens établis, elle se trouva soulagée de ces soins prodigués par des femmes d'une grande humanité. Parfois, la vie nous impose de nous laisser porter par les autres et, loin d'en être diminué, on s'en trouve grandi.

Ma mère a commencé par oublier comment faire telle ou telle chose. Elle ne savait plus se servir des différents appareils de la maison. Elle était parfois confuse et avait du mal à se concentrer et à rassembler ses idées. Les souvenirs commençaient aussi à s'effacer, en allant des plus récents au plus anciens, aussi étrange que cela pût paraître. Sa mémoire d'enfance était encore vive lorsque je lui demandais de me les conter.

Elle et moi avions toujours eu de nombreux conflits avant sa maladie. Nous étions dans une relation à la fois fusionnelle et destructrice. Tant de douleurs, de blessures, comme un fossé infranchissable entre nous. Jamais nous n'avions su trouver les mots de l'apaisement, de la guérison de nos cœurs malmenés. Incapables de nous pardonner, tant à nous-mêmes qu'à

l'autre, nous restions figées dans une relation toxique qui ne nous offrait que de brefs moments de joie, au milieu de la houle. Lorsque j'ai eu connaissance du diagnostic médical de ma mère, j'ai aussitôt décidé de baisser les armes. C'était une évidence. Au fur et à mesure que la maladie avançait, elle se laissait porter, ne s'encombrant plus de tout ce qui l'avait fait souffrir jusqu'à ce jour et se contentait de vivre l'instant, de le savourer, d'en profiter. Ce fut la fin des joutes verbales.

Elle oublia très rapidement nos animosités et fut tout à la joie de me voir et de passer du temps avec moi. J'en étais heureuse aussi.

Devant maman, désormais si douce, fragile, vulnérable, un jour, je compris que j'avais déjà fait le deuil de mon autre mère, celle qui m'avait surtout offert ses aspérités, que j'avais si mal aimée et qui m'avait si mal aimée parfois. Avec la maladie, je redécouvrais la femme originelle, tendre, gentille, drôle, espiègle, spontanée. Je retrouvais l'enfant rebelle et sauvage qu'elle avait été. Je rencontrais une mère formidable, celle qu'elle avait portée en elle si longtemps, sans que j'arrive à la voir.

Bien sûr, je suis triste que ma mère soit malade et j'aurais souhaité qu'elle ne le soit pas, mais je crois que, même lorsque la maladie advient et que chacun en souffre, il peut y avoir de la lumière, de la beauté, de la joie, des réconciliations.

Lorsqu'on est dénué de tout, comme avec la maladie, il ne reste que la sincérité. Quand je vais la voir et qu'elle pleure de joie en me voyant arriver, je suis touchée au plus profond de mon cœur. Je prends sa main dans la mienne, je sens mes larmes couler et mon cœur se gonfler d'un amour sincère.

L'autre jour, à la fin d'une conversation téléphonique, elle m'a dit « je t'aime » et je sais que ces mots résonnaient dans son cœur.

Lorsque la maladie est présente, le miracle, ce n'est pas toujours la guérison, parfois c'est simplement l'amour.

Après avoir ployé des années durant, mon corps lâche. C'était inévitable. Les migraines, les vertiges, les douleurs transfixiantes dans l'épaule et les cervicales, les douleurs lombaires, dont sciatiques et cruralgies, se succèdent ou se superposent, sans me laisser le moindre répit. Une lente valse d'agonie qui s'éternise. Dents serrées, j'avançais, mon corps entier en garrot, car je n'avais pas le choix. Sur mes épaules déchiquetées, le lourd poids de mes deux parents. Dos courbé par un fardeau invisible, chaque pas était devenu une épreuve. J'avais la terrible sensation que personne ne voulait vraiment savoir à quel point j'allais mal. Lorsque l'on est aidant de ses proches, on ne peut en aucun cas s'offrir le luxe de craquer. Tous ces mois, toutes ces années à contenir toujours plus de douleur physique et morale. Ces journées au travail à souffrir dans ma chair chaque seconde, à brûler ma peau à force d'y poser des compresses bouillantes pour supporter la douleur, tenir le coup une journée de plus.

Je perds la sensibilité d'un tiers de ma main gauche, sachant que je suis gauchère, sans que personne s'en émeuve. Micro-arrêt de trois jours maximum. Je ne sens plus deux de mes doigts et il m'est très difficile de taper les courriers sur un clavier dans ces conditions. Mon état d'épuisement est majeur, mais il me faut avancer sans trébucher. Je dois travailler comme si de rien n'était. Je dis mon dos, mes épaules, ma nuque, ma main qui se brisent. Mon corps s'étoile dans un silence assourdissant. Personne ne m'entend. Personne ne me répond. Tant que tu peux avancer, avance. Voilà ce que je lis entre les lignes.

Mon père est mort, ma mère est bien prise en charge dans son EHPAD et voilà que mon corps s'écroule. Une terrible sciatique m'a saisie au sortir de l'été. J'ai déjà eu deux hernies discales, mais la douleur s'avère encore plus insupportable. Je parviens à peine à m'asseoir. Respirer un peu fort déclenche une douleur intolérable. Un nouveau médecin traitant prend le temps de m'écouter dès notre première rencontre. Peu après, il me met enfin en arrêt. Je passe quinze jours, allongée, sous morphine. La douleur ne cède pas et se répand dans tout mon corps. Les poignets et les chevilles épargnés jusqu'alors n'y échappent pas. Ma chair, mes muscles, mes os se font le lit de la douleur. Je tente de l'apprivoiser, mais rien n'y fait. J'enchaîne les rendez-vous, radiographie, échographie, IRM lombaire, IRM cervicale, consultation avec le neurologue et le rhumatologue. Discopathies lombaires et cervicales, bursite à l'épaule, nerf ulnaire coincé au niveau du coude, ce qui explique la perte de sensibilité dans ma main gauche. Je peux enfin mettre un nom sur l'origine de mes douleurs,

mais je ne vais pas mieux. Mon arrêt se prolonge. Deux séances de rééducation chez le kinésithérapeute par semaine et les séances chez l'ostéopathe me soulagent à peine. La souffrance est devenue mon ombre ou peut- être suis-je devenue l'ombre de ma souffrance. Le repos imposé me confronte, à nouveau, au deuil de mon père. Je me rends compte de ce que je n'ai pas vraiment pu faire son deuil auparavant, car je devais m'occuper de ma mère et des démarches après son décès. Une tristesse incommensurable me frappe de plein fouet. Je me retrouve engluée dans une mélancolie infinie dont je ne peux m'extraire. Je ne parviens pas à imaginer une seule seconde ne plus être triste. Je ne sais plus qui j'étais avant la tristesse. Elle a envahi chaque parcelle de mon cœur. Je reste longtemps dans mon bain en écoutant des musiques nostalgiques et en pleurant toutes les larmes de mon corps. De toute façon, je pleure sans cesse. Je suis prête à tout pour aller mieux, sortir la tête de l'eau. Je rencontre un magnétiseur, je fais plusieurs séances de reiki, d'acupuncture et des séances d'hypnose aussi. Des moments à moi qui sont un bref soulagement, mais seulement une goutte d'eau dans l'océan où je me noie.

Des tréfonds de la peine où ce qu'il reste de moi s'est réfugié, je perçois une douce lumière. Le visage de mon conjoint, Maxime, se découpe en clair-obscur dans la pénombre de ma chambre faiblement éclairée par une lampe de chevet en métal dépoli. Il masse mon corps endolori. Longtemps. Sans rien attendre d'autre que d'apaiser un instant la douleur qui m'habite. Ce corps qu'il a tant de fois aimé, caressé, embrassé, fait jouir au fil des années et qui ne sait plus le plaisir.

Malgré six années ensemble, dont deux ans de vie commune, mon rôle d'aidant a eu raison de notre relation. Terriblement attristé de me voir m'épuiser en m'occupant de mes parents sans pouvoir échapper à mon sort, il se fâchait, me sommait d'arrêter, sans comprendre que cela m'était impossible. Il voulait m'aider et se désolait de me voir décliner et de ne rien pouvoir faire pour l'empêcher. Nos disputes à ce sujet étaient quasiment quotidiennes. Au bout d'un moment, je n'en avais plus la force, sentant qu'il me fallait grignoter de l'énergie partout où je le pouvais pour survivre. Je lui demandai d'abord que nous cessions de vivre ensemble puis, quelques semaines plus tard, je mis un terme à notre relation, car je n'avais plus la force pour nous porter, tant mon rôle d'aidant avait tout dévoré. Il en fut dévasté et ne cessa de croire en notre avenir. Inlassablement, il revenait vers moi tandis que, délestée de nos liens, j'avançais avec plus d'ardeur dans ce qui était devenu mon enfer. Durant l'été, nous nous retrouvions après six mois de séparation avec bonheur et délice bien que tout fût encore fragile. Quelques semaines plus tard, mon corps lâchait. Mais Maxime ne me lâcha pas. Il m'avait connue drôle, pétillante, sexy, en robe décolletée, bas Nylon et escarpins, brûlante et débridée, et il me découvrait alitée, en jogging et gros pull, mélancolique et en larmes à la moindre occasion. Plus d'un homme aurait détalé comme un lapin devant pareil tableau, mais pas lui. Il a cette intelligence du cœur de ne rien exiger, de ne rien réclamer. La nuit, nous dormons, main dans la main. Sa présence discrète, mais indéfectible, s'inscrit en fil rouge dans le long chemin vers une guérison du corps, du cœur et de l'esprit dont je n'esquisse pas encore les contours.

Je commence à regarder de vieilles photos de mes parents dans l'une des malles que j'ai remontées de la cave. Je tombe sur un cliché d'une fête chez eux dans leur bel appartement à Annecy. Les invités sont en tenue de soirée. Les femmes portent de belles robes et les hommes des smokings. Ma mère est radieuse dans sa longue robe à franges noire, sur l'avant

de laquelle une clé de sol se dessine en strass. Une fleur blanche dans les cheveux. Du blush rouge sur ses pommettes. L'œil brillant souligné de khôl bleu. Tout le monde est joyeux. L'alcool coule à flots. Je me souviens de l'une de ses soirées.

Les invités déambulaient dans le salon, un verre à la main. Dans ma jolie robe à fleurs cousue par maman, du haut de mes 6 ans, je me campai devant un collègue de mon père, beau brun dans un costume raffiné et lui demandai de but en blanc : « Vous voulez m'épouser ? » Je revois encore l'hilarité générale qui s'ensuivit, en particulier celle de sa femme et de mes parents. Mon père étant le supérieur hiérarchique du beau brun, ce dernier redoubla d'efforts pour ne pas me froisser, en me répondant par une charmante formule. J'imaginais donc l'homme idéal comme un bel homme, grand, mince, brun, élégant et avec un bon travail, lorsque j'étais une petite fille. Maintenant que j'ai passé la quarantaine, je sais que l'homme idéal est celui qui vous tient la main quand vous êtes plongé dans des abysses de tristesse.

Mon corps douloureux est un sanctuaire que je tente de reconstruire.

Lors d'une séance d'hypnose, M. m'a dit qu'il fallait accepter la douleur pour qu'elle pût s'en aller.

Si on conçoit l'idée qu'à travers la douleur notre corps nous parle, alors ce n'est pas absurde. Je me suis approprié cette idée et je l'ai laissé grandir en moi. J'ai appris à admettre la douleur, à tenter de comprendre ce qu'elle voulait me signifier. Petit à petit, j'essaie de l'apprivoiser. Je lui dis qu'elle peut cesser de hurler, seulement murmurer, chuchoter et disparaître dans un souffle lorsque le moment sera venu.

M. m'a demandé de retrouver dans mes souvenirs, dans la mémoire de mon corps, des moments où j'étais bien, où je ne souffrais pas et de me les approprier, de les ressentir à nouveau. Lorsque l'on ne connaît plus que la douleur, on reste figé et on oublie la légèreté que le corps peut éprouver en l'absence de toute douleur. On oublie le mouvement. Je me suis rappelé le soleil qui chauffait ma peau sur la plage, des jeux interminables dans le jardin avec mon frère lorsque nous étions petits, de la danse que j'aimais tant et qui me donnait la sensation de m'envoler. Je me revois virevolter en tutu et ballerines lorsque j'avais 6 ans.

Cela commence par une palpitation, la main sur le cœur. Puis, le ventre qui reprend vie. Le corps se déploie et veut exulter.

Le corps ne doit pas être le tombeau de la douleur. Il doit être la vie, le mouvement.

Souviens-toi de la douceur des caresses sur ta peau, de l'abandon, de la joie.

Danse ! Danse jusqu'à la fin du jour.

Je me plonge dans la contemplation des souvenirs recueillis dans de petites malles métalliques et regroupés dans des sacs plastiques ou liés par des élastiques en caoutchouc beiges. Surtout des photos, dont certaines très anciennes, en noir et blanc remontent à plusieurs générations. Les visages me sont parfaitement inconnus. Des photos de mon enfance aussi. Beaucoup de courriers. Des correspondances de mes parents avec leur famille et leurs amis et également des lettres de leurs propres parents avec leurs proches. Les clichés de mon père me plongent dans des abîmes de tristesse. Des ruisseaux de larmes coulent sur mes joues. Je me sens inconsolable de la perte de papa. Il me semble encore si proche. Regard fixé sur les photos de mon père enfant, puis à la vingtaine dans son beau costume d'officier de la marine ou vers la quarantaine avec ma mère, mon frère et moi lors d'une balade au bord de la mer ou dans la campagne profonde. Le temps ne compte plus. Les heures défilent, sans que j'en prenne vraiment conscience. Je m'arrête sur une image en particulier. Gamine de 4 ans peut-être, je me tiens sur les genoux de mon père, assis sur un banc dans un parc. Je porte un pantalon vert émeraude, une veste écrue et un foulard rose d'où s'échappe ma longue frange. Le temps est ensoleillé. Papa semble heureux. Je souris à tout rompre. Mon frère se trouve debout à mes côtés, en appui sur le bord du banc. Mon père enlace son épaule. Derrière nous, se tient ma mère, un foulard cassis sur sa longue chevelure brune. Tout au bout du banc est posé mon poupon blond aux cheveux frisottés. Dans l'écrin de verdure qui nous accueille, l'on aperçoit, un peu plus loin, des daims qui se repaissent de l'herbe tendre. Le souvenir du bonheur me transperce le cœur et m'inonde tant de joie que de peine. Je voudrais ne jamais me séparer de cette photo. Je la place dans un cadre et crée dans une étagère de ma chambre, à hauteur des yeux, un petit autel à la mémoire de mon père. À côté de la photo de papa, je place celle de Solange, son petit ange. Devant les photos, des bougies et un petit chat blanc en porcelaine allongé sur le dos, symbole de sérénité. Je redécouvre les photos de notre brève tranche de vie dans notre maison en Normandie, nos années à Annecy, notre courte année dans le Var et notre vie au Bréha. Je retrouve sans nostalgie mes photos de classe, de groupe et individuelles, et reconnaiss l'enfant timide qui se mordait la lèvre et restait en retrait. Les photos de nos vacances à Toulon sont pleines de soleil. Mon père dans son costume beige clair et mon frère de 16 ans prennent des poses amusantes. Il persistait encore un peu de joie à cette époque. Un voyage à Paris avec ma correspondante américaine et toute la famille

lorsque j'avais 16 ans. Je pose devant La Défense où il avait tenu à nous emmener, lui qui se rendait très régulièrement à Paris pour son travail. Je ne souris pas. Je souffre le martyre. Toute la journée, j'ai porté d'élégantes chaussures à talons noires que mes parents viennent de m'offrir le jour même, sans savoir que je les ai prises trop petites, car il n'y avait pas ma taille, mais que je les voulais absolument. Ah, vanité... quand tu nous tiens ! Les Noëls autour des cadeaux aux emballages multicolores et toujours improbables réalisés par ma mère. Je regarde les courriers. J'hésite et j'en lis quelques-uns. C'est tentant, mais risqué. J'ai besoin de comprendre le vertigineux déclin parental et tout indice est bon à prendre.

Je discute au téléphone avec ma tante Noëlle. Nous évoquons longuement mon père qu'elle aimait beaucoup. Elle me le raconte à travers ses yeux. Pour elle, il était un homme intelligent et généreux. La chute des dernières décennies n'a pas entamé son estime pour lui et cela me console un peu. Je lui dis de me plonger dans les photos et les correspondances que j'ai pu récupérer. Elle me met en garde concernant les courriers et me confie qu'à la mort de sa chère maman et de son beau-père, à la suite d'un grave accident de voiture, elle a commencé à lire des lettres trouvées dans les affaires de sa mère. À ce moment précis, des roses séchées posées à côté d'elle ont commencé à crisser. Effrayée, elle n'a plus cherché à lire ces missives et a tout jeté, sans remords.

Lors de ma visite à ma mère, je découvre dans sa chambre M., un charmant monsieur assis à côté d'elle. Le personnel de la maison de retraite m'apprend qu'elle et M. vivent une tendre romance. Je suis certes surprise, mais je conçois qu'elle ait besoin de douceur, car les derniers temps avec mon père ont été âpres, tant il souffrait. La psychologue de l'EHPAD me demande si je ne m'oppose pas à cette relation, ce qui est le cas de certaines familles en pareille situation. Je lui réponds que je ne vois pas de quel droit je m'y opposerai. Si ma mère est heureuse de cette tendre parenthèse, je ne vois pas pourquoi je l'en priverai. Mon frère est un peu choqué sur le coup, mais il accepte cette situation. Maman et M. passent du temps ensemble, discutent gentiment, se tiennent par la main et échangent de petits baisers. Bercée par cette affectueuse relation, je la sens heureuse. Néanmoins, elle garde un certain pragmatisme qu'une vie sans soucis financiers auprès de mon père lui a conféré. D'après ce que j'ai appris, M. est un agriculteur à la retraite d'environ 80 ans. Alors que nous nous retrouvons seules dans la chambre avec ma mère, elle me confie en chuchotant : « Tu sais, M. n'a pas de situation, il va falloir qu'il trouve un travail ! » Chassez le naturel, il revient au galop.

J'ai conscience du fait qu'elle a eu plus d'une fois dans sa vie peur de manquer, alors que ce ne fut généralement pas le cas. Dans ses placards, s'accumulaient au fil des années, des monceaux d'objets de toutes sortes qu'elle possédait en plusieurs exemplaires. Un jour, je trouvai même de vieux vêtements, dont des cols roulés en acrylique kaki, reliques des stocks faits dans les années soixante-dix par peur d'une troisième guerre mondiale.

Adolescente, elle ne manquait pas de l'essentiel, mais n'avait pas droit aux fioritures. Elle me raconta qu'elle se maquillait les lèvres avec un crayon de couleur rose passé sous l'eau lorsqu'elle avait 17 ans. Une décennie plus tard, mariée à un cadre d'une grande entreprise, elle possédait tout ce dont elle avait besoin et écumait les magasins de la capitale pour s'acheter de belles robes et surtout du maquillage. Lorsqu'elle quitta Paris pour la Normandie, elle retourna quelques fois faire son shopping parisien dans les grandes enseignes. Lors de l'une de ces virées pour refaire le plein de cosmétiques, elle se confia à la vendeuse qui comprit bien qu'elle avait affaire à une toute fraîche provinciale qui ne reviendrait pas de sitôt à Paris. Ma mère acheta de nombreux produits de marque et ce ne fut que lorsqu'elle rentra chez elle et déballa ses paquets qu'elle se rendit compte que tous les emballages étaient vides.

Les relations avec ma mère se révèlent paisibles après le triste ballet de nos incompréhensions des décennies durant. Chaque moment avec elle répare, construit. Je veux faire de chaque instant ensemble un joli moment, une pierre à l'édifice de nos souvenirs heureux. Le temps est compté, je le sais, et cela me donne plus encore envie de profiter de chaque occasion. Nos rencontres avec les enfants s'avèrent toujours joyeuses. Je parle peu de mon père. Son évocation la rend triste et je ne veux pas l'affliger. Je sens bien qu'elle veut profiter, elle aussi, de ces parenthèses avec nous. Elle refuse de laisser la peine grignoter la joie de ces instants. Nos rencontres sont un temps pour discuter, pour rire, pas pour pleurer.

Lorsque maman sourit, son visage s'illumine. On dirait une enfant espiègle, telle qu'elle l'était jadis. Fillette, elle aimait jouer, partir à l'aventure avec son jeune frère, jusqu'à en oublier l'heure et rentrer chez elle à la nuit tombée. Sauvage, audacieuse, libre, effrontée parfois. Le poids des années, des désillusions, des déceptions, des regrets aussi a fini par faire ployer cette incroyable légèreté, ce goût de vivre si intense. Le quotidien s'est fait routine. La joie devint un rivage parfois lointain. L'envie, le désir, fut réduit à la portion congrue. Malgré tout, demeurait chez ma mère cette capacité à rire, même dans les situations les plus dramatiques. Un rire de survie, profond et sincère. Le rire qui permet de s'accrocher, de ne pas sombrer dans la tristesse ou le désespoir, de voir les choses sous un angle différent, plus léger.

Sa maladie neurologique a changé bien des choses. Sa mémoire s'efface doucement, même si les effets semblent évoluer lentement. La maladie l'a délestée du superflu. Les barrières sont tombées et aujourd'hui, elle n'a plus les filtres qu'elle possédait auparavant. Elle est toujours spontanée et vit dans le moment présent. Pas de place pour la tristesse lorsque nous venons la voir, elle s'en réjouit et veut profiter de chaque instant dans la joie et la bonne humeur. Je me dis que c'est la seule façon d'être heureux, être présent à soi-même et aux autres ici et maintenant. Ne s'encombrer de rien. Vivre.

À chaque fois que nous lui rendons visite, maman nous fait rire par sa spontanéité et ses remarques qui peuvent s'avérer des plus surprenantes. Elle a retrouvé son regard d'enfant curieux et vif. Elle nous dit les choses telles qu'elle les voit, souvent avec humour et poésie. Même si parfois les contours du temps et de l'espace deviennent plus flous, cela n'a pas d'importance. Il y a un vrai bonheur à se retrouver et à échanger. Ma mère ne se censure plus

et il arrive que ses propos soient déconcertants pour certains résidents de la maison de retraite qui n'ont pas cette désinhibition du langage. Elle peut parfois taper dans le mille et être férolement drôle là où l'on ne l'attendait pas. Comme quoi, même si ma mère est en fauteuil, je crois qu'elle pourrait faire du stand-up !

Mon arrêt de travail s'étire. Nous sommes en novembre. Mon médecin traitant me note sur un bout de papier le nom de trois psys afin que je reçoive l'aide nécessaire pour m'extraire du chagrin et de la douleur dans lesquels je suis engluée. J'en choisis un dont le nom sonne bien et m'est familier. Il accepte de me recevoir et nous fixons un premier rendez-vous quelques jours plus tard. J'ai hâte de le voir. Le jour venu, je me rends en centre-ville pour le rencontrer. Tout de noir vêtue comme toujours. J'ai pris la peine de quitter mon jogging. Jupe en faux cuir sous le genou, pull-chaussette, longue redingote et chaude écharpe à franges constituent ma tenue du jour. Des larmes toujours aux bords des yeux habillent de tristesse mon visage, tandis que je déambule dans Nantes. Comme je suis partie tôt de chez moi, je fais une pause dans le salon de thé Débotté. À l'étage, dans la salle à la décoration surannée, je m'installe devant une petite table couverte d'une belle nappe blanche. Je sirote un thé Earl Grey brûlant et déguste lentement une part de gâteau Royal en me préparant à la rencontre. Je ne sais pas à quoi m'attendre. Rien ne me sort de ma mélancolie. Je quitte les lieux comme je suis venue, en fantôme, ni vraiment avec les vivants, ni vraiment avec les morts, entre deux mondes. Le psy me reçoit dans son cabinet. Je déploie devant lui l'étendue de ma peine et il en prend toute la mesure. Mes paroles se brisent. Ma gorge se serre et il m'est impossible de parler. Je pleure convulsivement. Il me tend un mouchoir. Il doit en avoir l'habitude. Je parviens à me raconter en pointillé. Il parle peu, mais ses mots ont une puissance réelle qui me permet d'aborder la situation sous un angle différent. Au bout de trente minutes, la séance se termine. Nous nous saluons. Je descends les larges escaliers et m'engouffre dans la rue. La nuit est tombée. Les vannes sont ouvertes et je ne parviens pas à les refermer. Interloqués, les passants scrutent mon visage rougi par les larmes. Écouteurs dans les oreilles, je me laisse emporter par les morceaux de XXXTentacion, *Moonlight, Changes, Hope, The Remedy for a Broken Heart, Unintended* de Muse, *Mad World* de Michael Andrews, *Hurt* de Johnny Cash, *Crazy in Love* d'Antony and the Johnsons qui font partie, entre autres, de ma playlist subtilement nommée Melancholia Nut Brittle. Je suis dans mon cocon au beau milieu de la rue, étrangère au monde dont je ne sais plus grand-chose. Je m'enfonce dans une nuit qui n'en finit pas. Mon halo de lumière est mon foyer où m'attendent mes enfants tant aimés, Raphaël, Maria, Louis et Gwendal. Auprès d'eux, tout prend du sens, toujours. Malgré la peine, les gestes se dessinent, les mots se forment tout naturellement. Ils sont la vie qui se distille dans

mes veines, mes amours, mon bonheur, ma fierté. Les séances se succèdent au rythme d'une par semaine. Trente minutes, cela peut paraître très court, mais j'ai pourtant l'impression de pouvoir réellement ouvrir mon cœur et d'avoir un retour pertinent. Et puis, il s'agit d'un moment uniquement pour moi, entre quatre murs, un moment hors du temps pour guérir. Je ressens un léger apaisement, même si ce n'est pas palpable. J'ai l'impression que, peut-être, quelque chose commence doucement à se consolider tout au fond de mon être, même si je pleure toujours autant. À la fin de la quatrième séance, mon psy me regarde droit dans les yeux et avec une infinie bienveillance me dit cette phrase incroyable qui semble par sa seule force me sortir d'outre-tombe : « Aujourd'hui, vous avez souri. »

Parmi les photos et les courriers que j'examine des heures durant depuis des jours, j'ai trouvé un incroyable curriculum vitae de treize pages écrit par mon père. En haut, à droite de la première page, est noté « annexe confidentielle » et je comprends qu'il s'agit de la suite d'un curriculum vitae classique. Ce fabuleux document s'avère être une sorte de CV complémentaire, classé par catégories, dans lequel il revient sur l'ensemble de son parcours. Je suis éblouie par le seul fait qu'il ait conçu pareil texte. Je prends conscience de ce que je vais sans doute en découvrir plus sur celui que je connaissais finalement si peu. De son enfance, il évoque sa naissance en 1940 à Montmartre, fils posthume de son père. Sa mère restait traumatisée par la perte de son mari et de sa fille. Des déménagements à Barbès, Ménilmontant et Charonne où il reconnaît avoir pris quelques raclées, enfant. Quant à ses études, en parfaite dilettante jusqu'au B.E.P.C., il devient un étudiant acharné, sacrifiant ses week-ends, pour faire plaisir à sa mère et parvient à sortir avec un excellent classement d'H.E.C. « Je garde un très mauvais souvenir de cette école de "fils à papa" car, moi, je n'avais pas de "papa"... » Ses hautes études l'amènent à faire son service militaire dans le service des relations publiques de la Marine nationale à Paris. Quant à sa carrière professionnelle, il la qualifie de « désastreuse, d'après les critères en vigueur parmi mes condisciples... Bien entendu, n'ayant ni fortune personnelle, ni relations ni dons particuliers, je ne pouvais prétendre aux très brillantes carrières de certains de mes camarades de promotion ». Il reconnaît qu'il devrait être directeur général d'une entreprise vu son âge et son rang de sortie à H.E.C., mais admet qu'il n'aurait pas eu « la vitalité, l'égocentrisme et l'estomac » requis. Il se considère comme un cadre « décalé » et avoue : « Il y a belle lurette que j'ai démissionné de mon association d'anciens élèves. » Il exprime son regret de s'être enfermé dans une grande entreprise dont le fonctionnement l'a rendu trop « déphasé » pour pouvoir partir et d'avoir demandé une affectation dans les services fonctionnels parisiens pour rester plus près de sa mère. Après diverses tâches, il devient chargé du recrutement des cadres diplômés, sans formation préalable, et développe une méthode « artisanale » et efficace à contre-pied de l'habituelle lourdeur administrative qui lui permet de sélectionner huit cents cadres sur mille cinq cents reçus, dont sept cents resteront dans l'entreprise. Il décrit une activité passionnante et très formatrice. En 1978, il est nommé chef du service administratif du centre de distribution d'Annecy comprenant quatre-vingts agents.

En outre, il est président d'un comité d'entreprise pour trois cent cinquante personnes face, dit-il, à des délégués syndicaux « très compétents et très durs » avec lesquels les échanges le stimulent. Passionné, il consacre plus de soixante heures par semaine à son travail. Un conflit avec un supérieur hiérarchique empêche sa carrière de prendre la direction qu'elle aurait dû. Mon père réclame une mutation dans l'Ouest depuis deux ans en raison des problèmes de santé de mon frère qui nous amènent à partir dans le Var quelques mois chaque année et à la demande impérieuse de ma mère qui ne s'est jamais vraiment accommodée de sa vie à Annecy. Il finit par obtenir sa mutation au prix d'un poste qu'il sait déclassé. Papa évoque sa situation actuelle au moment où il écrit son CV complémentaire en 1984 et se décrit comme vaguement attaché au directeur régional de Nantes. Non sans ironie, il ajoute : « J'ai un bureau, une secrétaire à mi-temps, un macaron d'accès au parking et même un climatiseur et deux téléphones. Que demander de plus ? » Il consacre beaucoup de temps au syndicalisme d'encadrement, regrettant l'ardeur des syndicalistes d'Annecy et se réjouit d'un « passionnant stage de longue durée en formation syndicale de haut niveau ». « Un brillant avenir m'attend si j'accepte d'aller à Paris... » Mais il n'a pas l'intention d'y retourner et se rend compte du fait que son avenir est

« totalement bouché » et rajoute : « L'important, c'est ici et maintenant, le passé n'existe plus, l'avenir n'existe pas. » Puis, mon père écrit cette phrase qui me brise le cœur au vu de la suite des événements : « D'ici l'an 2000, il se passera bien quelque chose. » À la fin de la section sur sa vie professionnelle, il admet qu'après réflexion, il est remarquable que, sur les sept cents cadres qu'il a contribué à recruter, seulement deux se soient suicidés, sans lien avec leur travail à la suite d'une enquête, précise-t-il. L'un deux s'est jeté sous un train. Mon père écrit :

« Immédiatement, nous avons ouvert son dossier et trouvé la feuille de notation qui prescrivait : "Ce cadre doit s'efforcer de trouver sa voie". »

Dans la deuxième partie de son CV complémentaire, mon père revient sur sa pratique sportive. Constraint à faire de l'athlétisme lors de sa deuxième année d'H.E.C, il parvient à s'en affranchir en commençant le judo. Ce sport le passionne et il regrette de l'avoir abandonné plus tard en raison du service militaire et de son mariage. Vers 30 ans, il s'essaie ensuite à la boxe française qui correspond à sa « stature longiligne ». Un formidable professeur l'initie « aux rudiments de son art et à sa philosophie... J'ai travaillé assidûment avec lui pendant près d'un an malgré le handicap considérable que constituait mon manque de souplesse. » L'enseignant est remplacé par un jeune gaillard, champion de France... « Pompes, abdominaux, assouplissements “en force”, deux techniques et combat, combat, combat... Après avoir encaissé mon deuxième K.-O., j'ai jeté l'éponge définitivement. »

Plus tard, mon père se rend à l'Institut Noro. où il se met à l'aïkido. En le voyant, maître Noro dit à son épouse, Odile, que celui-là ne restera pas plus de deux mois, alors que mon père y restera huit ans. « À 31 ans, je découvrais ce que je pensais impossible, quelqu'un d'un niveau incroyablement supérieur aux meilleurs professeurs occidentaux : un véritable maître. » Les cours sont très durs physiquement et mentalement. Après une gaffe lors des premiers cours, il affronte le silence de maître Noro, qui ne lui parlera plus pendant deux ans, en dehors des formules de politesse. Papa persiste et, après une mise à l'épreuve dont il triomphé, devient aide-instructeur en 1973. Il réussit son B.E. de « Professeur de Judo, d'Aïkido, de Karaté et de

D. A. » Fin 1978, il quitte à contrecœur l'Institut alors que maître Noro lui assure qu'il est prêt à franchir une étape. En 1979, il enseigne dans le club d'aïkido d'Annecy où ses « cours étaient diversement appréciés (très bons d'après certains ; détestables d'après les “puristes”) ». En 1983, « compte tenu de mes problèmes familiaux et professionnels ; je vais de plus en plus rarement au club. Finalement, j'arrête, car je suis physiquement vidé. » Début 1985, il tente de créer un club dans le village où il réside, mais cela n'aboutit pas malgré tous ses efforts. En octobre, cette même année, il est sollicité pour donner des cours aux alentours de Nantes. Il accepte. « Ce sera l'occasion pour moi de monter sur un tapis, pratiquement pour la première fois depuis plus de deux ans. Physiquement, j'avais beaucoup perdu, mais selon la tradition, je me suis efforcé de sauver la face. Je persévere... »

Au sujet de la situation familiale, mon père écrit, « après huit années de mariage, nous n'avions toujours pas d'enfants, et nous étions désespérés, car les plus grands spécialistes parisiens se montraient très pessimistes ». Ma mère s'est inscrite peu après lui à l'Institut Noro et peut-être qu'inconsciemment tous deux cherchaient des réponses à ce problème. Maître Noro leur a fait travailler plus particulièrement certains exercices de pur aïkido. « Résultat : naissance d'un garçon en avril 1974 et d'une fille en janvier 1976, maître Noro était très fier, il les a appelés les “bébés-aïkido”... ne serait-ce que pour cela, je dois à maître Noro une reconnaissance sans fin. Il avait même accepté d'être le parrain de ma fille mais, au dernier moment, quand le curé lui a demandé sa religion, il a répondu en toute simplicité “shintoïste”. Le prêtre a levé les bras au ciel et il avait raison ; aucun d'entre nous n'avait pensé à un détail aussi secondaire. Finalement, c'est son épouse qui a été la marraine de ma fille. Quelqu'un a aussi été très ému quand il a reçu le premier faire-part, c'était le chirurgien-gynécologue qui soignait ma femme. Il nous a demandé notre accord pour utiliser radiographies et examens afin de faire une communication et, surtout, de rassurer ses clientes en leur prouvant qu'il avait réussi dans des cas beaucoup plus désespérés que le leur. En conclusion, il y a trois hommes qui se considèrent plus ou moins comme le père de mes enfants (ma femme en connaît peut- être d'autres, j'ai préféré ne jamais poser la question). »

Après quatre mois d'arrêt, je reprends le travail en janvier 2020. Le monde découvre la covid qui vient bouleverser nos vies. Le mardi 17 mars, sans vraiment nous rendre compte de ce qui nous arrive, nous sommes confinés. La stupeur prend la place de la douce torpeur dans laquelle se sont réfugiés certains qui se sont réunis dans les bars et les parcs jusqu'au dernier moment. Je me retrouve enfermée dans mon HLM de quartier avec mes enfants. Le cabinet médical reste ouvert et nous travaillons durant le confinement. Nos employeurs nous distribuent des dérogations pour les trajets. La charge de travail est colossale. Avec le plan blanc, il nous faut déprogrammer et reprogrammer les rendez-vous à tour de bras, tout en assurant les consultations qui sont maintenues et les appels incessants alors que nous sommes en sous-effectif. Nous venons travailler, la peur au ventre, tant l'on entend partout le nombre de morts et de patients hospitalisés dans des états graves croître de jour en jour. Le peu de masques dont nous disposons est réservé aux médecins. Le peu de gel hydroalcoolique en notre possession est subtilisé par des patients. Cela ne me surprend pas, certaines personnes vont jusqu'à briser les vitres des véhicules des soignants dans les parkings pour en voler. Je m'investis à fond dans le travail, tout comme mes collègues. Alors que le monde s'enferme, je reprends part à la vie. Mon confinement, je l'ai déjà vécu durant mes quatre mois d'arrêt. Dans ce monde qui se replie, je déploie mes forces. Lorsque je prends ma voiture pour me rendre au travail, les rues sont étrangement vides. La nature semble reprendre ses droits par endroits. Une beauté toute particulière émane de la ville fantôme tandis qu'une douce folie s'empare du monde. Les gens dévalisent les grandes surfaces sans penser qu'il ne restera rien pour les soignants lorsqu'ils trouveront enfin un moment pour faire leurs courses, mais applaudissent le soir ces mêmes soignants. Chacun doit regarder sa vie sans détour et faire face à sa peur. On tente de garder les liens, de ne laisser personne dans le vide incommensurable de la solitude.

Les visites sont interdites dans l'EHPAD où réside ma mère. Je l'appelle très fréquemment pour savoir comment elle se porte et la rassurer. Elle comprend bien la situation et sait pourquoi nous ne pouvons pas lui rendre visite. Elle va bien et s'inquiète surtout pour nous. Elle est bien seule. M. est parti. Aurait-elle pu seulement le voir, de toute façon, puisque les résidents doivent rester dans leur chambre. Je cherche des anecdotes, des choses légères à lui raconter malgré tout pour ne pas l'angoisser. Nous rions. Au moment de raccrocher, sa voix se

brise et elle pleure. Je parle encore avec elle jusqu'à ce que je la sente suffisamment apaisée. Je pense à toutes les personnes âgées qui meurent loin de leurs proches à cause du confinement. Cela me brise le cœur. Je crois que l'on peut vraiment mourir de chagrin lorsque l'on ne peut plus voir les êtres aimés. Le cœur s'étoile doucement. Le chagrin en écho sur les photos accrochées aux murs d'une chambre exiguë. Les photos des enfants, des petits-enfants, du conjoint parti trop tôt. Le cœur est un muscle qui doit être entretenu par des mots tendres et des rires d'enfants. L'amour de ma mère pour ses enfants et ses petits-enfants reste le fil conducteur de sa vie entière, sa force et sa joie.

L'éloignement patine les mots d'amour d'une intensité nouvelle, d'une vive sincérité. Demain, nos étreintes n'en seront que plus belles.

Je reprends ma voiture et m'élance sur la route. La ville déserte se révèle magnifique. Il est vrai que le soleil semble n'avoir jamais tant brillé.

L'EHPAD nous autorise enfin à venir rendre visite à ma mère. Je m'en réjouis. Je sais bien qu'il faudra porter un masque et que je ne pourrai pas la prendre dans mes bras, mais nous allons enfin nous voir. Ce moment sera précieux après tant d'attente. Mon fils Raphaël m'accompagne. Une fois sur place, nous comprenons la façon absurde dont va se dérouler notre rencontre. Maman est conduite dans le jardin de la résidence par une aide-soignante. Un barnum a été monté au bout du jardin, à environ deux mètres de la clôture. Le fauteuil de ma mère y est positionné dessous. On nous demande d'avancer sur le trottoir qui borde la clôture et de nous placer en face de cette grande tente. Nous devons porter un masque même si nous sommes à l'extérieur et à plus de deux mètres d'elle. Nous nous exécutons et nous retrouvons face à ma mère que nous regardons à travers le grillage qui nous sépare. Emmitouflée dans son manteau, elle explose de joie en nous voyant arriver. De nos sourires cachés par les masques, elle ne perçoit que l'éclat dans nos yeux. Nous tentons de faire comme si de rien n'était, comme si tout était normal et nous y parvenons assez bien. Nos vies ont-elles changé au point que l'aberrant nous semble familier ? Nous racontons les nouvelles et les petites anecdotes du quotidien. Ma mère rit de bon cœur. Le temps est compté. Nous disposons de trente minutes, pas plus. Je comprends que l'organisation de ces rencontres est lourde pour le personnel déjà bien mis à contribution. Déjà, le moment est venu de saluer maman. Raphaël et moi faisons de grands signes de la main et lui envoyons des baisers du trottoir où nous sommes exilés. Je la regarde s'éloigner dans le jardin fleuri sous un soleil bienveillant. Le temps où elle passait des heures dans le sien ne me paraît plus si loin, tout à coup. Je la revois avec Raphaël, tout petit garçon de 2 ans, adorable métis aux joues rondes et aux yeux rieurs en train de cueillir des fraises des bois bien sucrées près du muret en pierre qui jouxte l'ancienne terrasse de la maison. En short, T-shirt tie and dye et bottes en caoutchouc, il suivait ma mère, muni de son petit arrosoir en plastique. Ces deux-là étaient heureux comme tout, jardinant et dégustant des fraises bien charnues. Le jardin était un immense terrain de jeu pour Raphaël avec la forêt, le verger gorgé des pommiers, pruniers, pêchers, figuiers, framboisiers, les massifs de fleurs éclatants et exubérants. Des pentes à dévaler sur son tricycle. Le portique installé par ma mère sur l'ancienne terrasse avec balançoire, trapèze et corde. Et toujours l'été, une petite piscine gonflable dans laquelle elle versait quelques casseroles d'eau chaude afin que Raphaël ne trouvât pas la température trop fraîche. Au sortir de sa baignade, elle

l'enroulait dans une serviette bariolée, le séchait et le câlinait. Quelques douceurs pour le goûter et des morceaux de pomme qu'elle découpait et lui tendait au fur et à mesure. Il se régala. Odile était comblée. Le temps était comme suspendu dans cet éden. L'amour de ma mère pour Raphaël a toujours été une évidence absolue. Un amour si fort qu'il s'ancre dans le cœur pour toujours. Et dans les yeux de Raphaël, aujourd'hui, je vois cet amour intact, tandis qu'il regarde s'éloigner sa chère grand-mère, avec la même tendresse émue que lorsqu'elle cueillait avec lui des fraises des bois sous un soleil radieux.

Lorsque la situation nous le permet enfin, aux beaux jours, Aymeric et moi entreprenons de vider la maison de nos parents qui souffraient de ce que l'on appelle le syndrome de Diogène. Durant plusieurs décennies, ils n'ont eu de cesse de tout accumuler, sans vouloir jeter quoi que ce fût. Il ne fallait toucher à rien sous peine de se voir gronder. Certaines pièces trop encombrées se retrouvèrent condamnées. De haute lutte, je parvenais parfois à jeter quelques boîtes de conserve périmées, vieux journaux ou nourriture avariée sous le regard courroucé de mes parents. L'aide-ménagère savait qu'elle pouvait épousseter certains endroits, mais qu'elle ne devait rien déplacer. Toucher aux objets entassés ici et là depuis plus de vingt ans déclenchait chez mes parents angoisse et colère.

La maison se trouve désormais inhabitée depuis de longs mois. Je pénètre avec une sourde appréhension dans cette demeure abandonnée et moribonde. Depuis des années, j'étouffe dès que j'en franchis le seuil. J'ai l'affreuse sensation que la maison va m'engloutir et me digérer comme elle l'a fait avec mes parents, durant plus de trente ans. Mon premier réflexe est d'ouvrir les volets et les fenêtres pour faire entrer la lumière et circuler l'air. L'odeur de renfermé me prend au nez. J'observe l'immense salon. Une infinité d'objets couverts de poussière sont disposés de la façon la plus absurde qui soit dans toute la pièce et je sais qu'il en est de même dans toutes les autres pièces. Je me sens épuisée à l'idée même de commencer à trier et vider tout ce capharnaüm. J'avance vers la cuisine et je hurle à pleins poumons en découvrant une souris obèse étendue sur le carrelage en grès, morte de sa belle mort après un probable festin dans les placards. Mon frère vient à la rescouasse et prend le pli, à ce moment-là, de visiter chaque pièce avant moi, afin d'éviter de devenir sourd à force de m'entendre pousser des cris hystériques à chaque fois que je vois une souris. L'ampleur de la tâche qui nous attend s'avère considérable et pourrait nous conduire à la déprime sans l'humour féroce hérité de nos parents qui nous permet de surmonter toutes les situations, avec un peu de panache. Notre première mission est de trouver les documents importants, les souvenirs, les photos, les lettres et de les mettre à l'abri. Le tri des objets nous paraît secondaire. Nous définissons des secteurs que nous attribuons à l'un ou l'autre pour entamer les recherches. Une fois la zone définie, nous enfilons des gants de jardinage en caoutchouc épais, car il va nous falloir déplacer des strates d'objets, de papiers, de textiles entassés les uns sur les autres, sans savoir sur quoi nous pouvons tomber. Cette seule idée me soulève le cœur, toutefois je

prends sur moi, je sais que je n'ai pas le choix. Heureusement, mon frère est moins timoré que moi à ce sujet et entreprend les recherches sans ciller. Plus l'on avance, plus l'on se rend compte de la disposition aberrante d'à peu près tout, défiant toute logique et tout sens commun. La sidération succède alternativement au dépit. Nous découvrons des documents importants partiellement grignotés par des souris, sous des monceaux de guenilles et de vieux papiers. De même, dans un sac-poubelle dans le grenier, au milieu de quelques vieilleries, nous exhumons de magnifiques photos de mariage de mes parents que nous n'avions jamais vues. Il est miraculeux qu'elles n'aient pas été altérées toutes ces années durant. A contrario, bien à l'abri dans des sacs en plastique rangés dans des boîtes hermétiques, se situent des objets de moindre importance tels des nappes, maniques, rideaux, ciseaux, réveils, collants, chaussettes en quadruple exemplaire au moins. Las, nous ne tentons même plus de trouver la moindre logique à quoi que ce soit. Nous réunissons les merveilleux disques de jazz, de blues et de rock achetés par mon père dans les années soixante que mon frère va conserver précieusement. Pour ma part, je collecte tous ses vieux livres de science-fiction et de fantasy dont les couvertures me faisaient infiniment rêver lorsque j'étais enfant, avec des auteurs tels que Philip K. Dick, Arthur C. Clarke, H. P. Lovecraft, John R. R. Tolkien, Jack Vance, Michael J. Moorcock, Franck Herbert. Les livres ainsi que les anciennes revues *Galaxies* datent pour la plupart également des années soixante. Nous rassemblons aussi son immense collection de petits trains qu'il a pris le soin de peindre méticuleusement. Aymeric récupère le grand réseau que mon père a fabriqué avec amour lorsque nous vivions à Annecy, mais qui s'avère très endommagé après avoir été déplacé plusieurs fois, sans ménagement, et conservé dans des lieux inappropriés. Papa avait réuni également de nombreux ouvrages et magazines sur les trains et avait archivé des documents et beaucoup de notes personnelles à ce sujet dans de lourds classeurs. Ne disposant que de très peu de place chez moi, mon frère se charge de conserver tous ces papiers. Aymeric me conduit dans l'ancienne chambre de notre père, là où il dormait avant les trois années passées sur le canapé du salon avec ma mère. Au fond de la pièce, se dresse une vitrine poussiéreuse dans laquelle sont disposés quelques trains. Nous nous en rapprochons. Mon frère m'explique qu'il a représenté chacun des membres de notre famille sous la forme d'un petit train. Je l'ignorais et je suis bouleversée par cette délicatesse que je ne soupçonnais pas chez lui. Submergée par l'émotion, je m'approche de la vitrine et découvre un adorable petit train peint, avec finesse, couleur bois de rose, au toit joliment cuivré qui me représente et, à cet instant, je me vois soudain à travers le tendre regard de mon père.

Au fil des semaines et des mois qui s'écoulent à une vitesse hallucinante, nous glanons quelques heures ici et là durant les week-ends pour continuer à trier et à vider l'immense maison parentale. Il s'agit d'un travail de fourmi parfaitement ingrat et il nous semble ne pas avoir avancé d'un pouce au vu de la masse menaçante des innombrables objets qui encombrent encore la maison. En revanche, nos découvertes s'avèrent parfois spectaculaires. Au milieu des vieux albums de photos, dont nous avions déjà connaissance, nous trouvons des clichés plus anciens, des courriers et des journaux intimes écrits par ma mère. Parmi la correspondance, je suis stupéfaite par les lettres amoureuses pleines de fougue, de passion, de verve, d'entrain rédigées par mon père à ma mère, peu après leur rencontre. J'ai le sentiment de lire les missives d'un inconnu, tant ce ton ne m'est pas familier. J'imagine mon père en jeune homme plein de joie, de vie, porté par un amour naissant, alors que les dernières décennies m'ont laissé l'image d'un homme brisé. Le contraste est saisissant. Un moment, je me réfugie dans ses mots, traces tangibles d'un bonheur passé dont je ne peux plus douter. Ma mère me l'a tant présenté durant toute mon adolescence comme un homme incapable d'un amour romantique. Elle affirmait qu'il se contentait de lui avoir déclaré une fois pour toutes qu'il l'aimait et n'éprouverait plus jamais le besoin ou l'envie de lui dire. Ses magnifiques lettres prouvent sa capacité au romantisme et son amour sincère pour sa femme qui se manifesta ensuite, certes à l'économie, mais par des gestes et une constance qu'elle parut ignorer. La vision idyllique de l'amour romantique rendit, je crois, ma mère malheureuse et un peu aigrie, sans doute, pendant une période de sa vie. J'ai la surprise aussi de découvrir la plume maternelle, tantôt grinçante, tantôt désespérée, dans l'un de ses journaux intimes qui date de 1970. Elle y évoque sa vie, les échanges avec sa maman bien-aimée pour laquelle elle s'inquiète et avec sa chère sœur Noëlle. Elle parle du dîner chez sa belle-mère, des balades dans la nature, de son chat chartreux Mona. Elle semble lasse, évoque des crises de boulimie compulsives. Les écrits sont rythmés par les appels et les courriers de sa mère qui subit des violences conjugales, ce qui l'angoisse profondément. Tout se révèle très précis dans le journal. Des détails qui peuvent paraître anodins sont mentionnés. Elle évoque les relations avec les autres sur le mode passif-agressif et brosse des portraits doux-amers et sans concession. Je m'amuse d'un passage sur son chat.

« Au matin, (j')ouvre la porte de la cuisine à Mona qui n'en peut plus d'être enfermée. Câlineries excessives à J.-Geo, son chéri, encore au lit à 9 h. Debout là-dedans. Et le boulot ! » Et puis, je tombe sur les mots bouleversants rédigés le jour de son anniversaire et qui mettent en lumière bien des choses. « À 30 ans, je me sens d'une lucidité presque effrayante, aiguisée par cette solitude profonde dans laquelle la vie m'a menée peu à peu. La vie m'est une montagne étrange et rude, voilà que j'en ai atteint le sommet physique, et voilà que je ne peux distinguer l'horizon par où passe ma destinée, car les nuages sont bas et gris et bouchent la vue. Et dans cette sorte de dilemme, personne, personne d'autre que moi pour seul juge ! Aucun confesseur, aucune affection, aucune amitié ne peuvent passer en même temps que moi la porte étroite. Aurai-je le courage d'aller jusqu'au bout sans jamais rien regretter, sans jamais rien reprocher ? Pourrai-je continuer à vivre sachant à quoi tient une affection, où s'est échoué mon amour, dans quel magma je vais m'enliser jour après jour jusqu'à ce que la mort vienne ? Vivre, vivre, je voulais tant vivre ! À travers les souffrances endurées, j'ai entrevu une porte merveilleuse, celle de la connaissance, et je me suis dit : voilà le remède, quand je connaîtrai le pourquoi des choses et des êtres, leurs motifs secrets et le fond de leur cœur et de leur esprit, alors je ne souffrirai plus. Mais plus je me suis rapprochée de cette porte et plus elle m'est apparue haute et étroite. » Elle parle de l'absence d'enfant « cette amputation de mère me fait souffrir » et de la relation avec mon père « ce ménage qui s'avère plus compagnonnage que couple, résistera-t-il au temps... Il faut être deux pour aimer, pour comprendre la vie, pour y croire et se le dire. » Le journal se termine en février 1971 après qu'elle y a évoqué la mort de sa mère dans un terrible accident de voiture. Un peu sonnée par ce que je viens de lire, je continue l'étude des cahiers, lettres, albums que nous classons comme nous le pouvons. Nous tentons de trier également les objets que nous rangeons par catégories, dans le but de donner tout ce qui est en bon état, et nous jetons tout ce qui est abîmé ou cassé dans de larges sacs-poubelle. Tout vider dans une maison de cent soixante-dix mètres carrés, pleine à craquer, s'avère être une tâche insurmontable pour deux personnes qui ne disposent que d'une fraction de leur temps pour cela. Nous finissons par abdiquer devant la situation qui stagne malgré nos efforts et nous faisons appel à un professionnel. Il faudra dix personnes et cinq camions pendant trois jours pour tout débarrasser.

Dans mes rêves, je vois mon père. Sa présence est si réelle que j'en suis troublée. Je me réveille encore happée par mon rêve, tentant vainement d'agripper la présence paternelle qui s'étiole comme une poussière d'étoile à la lumière du jour impitoyable. L'autre nuit, il m'apparaissait pâle et fatigué, des hématomes sur le visage, dans un vaste entrepôt éloigné de tout. Il déambulait seul en ce lieu étrangement calme en pleine obscurité. Il demeurait silencieux, mais ses yeux tristes me fixaient. Il semblait attendre un mot, un geste de ma part. Attristée par son aspect, je tentais de m'approcher de lui et, au moment où j'allais enfin l'atteindre, je me sentais partir. De toutes mes forces, j'essayais d'habiter l'espace clos de mon rêve et de rester avec mon père, mais je me réveillais malgré tout, encore pleine de cette atmosphère lourde et de sa présence physique quasiment palpable, quoique irréelle. L'autre jour, dans mon sommeil, je me retrouvai en train de planer au-dessus d'un quai de gare grouillant de monde. Chacun vaquait à ses occupations. Au milieu de la foule dense, mon père et ma mère se tenaient la main. Ils marchaient lentement, comme dans une bulle, défiant l'agitation ambiante. Je les découvrais plus jeunes, vers la quarantaine peut-être. Maman portait une robe noire nouée à la taille, sa longue chevelure châtain retombant sur ses épaules. Mon père était vêtu d'un costume et de son élégant pardessus. Ils avançaient dans la même direction sans se parler, regards dans le vide. Au bord du quai, mon père déposait une valise au sol. Puis, mes parents s'engouffraient dans le train et je ne les voyais plus. Rapidement, les portes se refermaient et le train quittait le quai. Je tentais de les appeler, de leur signifier qu'ils avaient oublié leur bagage sur le quai de la gare, en vain. Je me réveillai, alors oppressée par ce rêve muet dans lequel aucune interaction ne m'était permise. Une autre nuit, je me retrouvai dans une pièce entièrement bleu pâle, sans aucun meuble. Une faible lumière filtrait à travers de petites fenêtres poussiéreuses, très haut placées sur les murs décrépis. Lentement, je voyais mon père se détacher du mur du fond et prendre corps. Il était du même bleu pâle et délavé que les murs. Aucune expression sur son visage. Il tendait le bras devant lui, semblant pointer quelque chose. Je me retournais. La porte était ouverte. Je quittais les lieux et j'empruntais la route en terre battue qui débutait dès le pas de la porte. Je marchais un moment sous un grand soleil, traversant un minuscule village désert. Je marchais encore sur la route bordée d'herbes sauvages et m'arrêtai au bord d'une immense falaise. Là encore, je me réveillai, l'esprit encore teinté du bleu fané de mon curieux rêve. J'aurais tant voulu qu'il me

passât un message au travers des songes ou de la réalité pour me sortir de ma vaste tristesse. Un instant, je repensai à Oscar, le personnage imaginaire qu'il avait créé à l'aide de ses doigts pour amuser mon frère et moi- même. Je revois Oscar, filant à toute allure sur la table du salon, animé par mon père qui lui avait inventé une voix amusante. Oscar était un personnage drôle et facétieux dont nous ne nous lassions pas. Il a été une part intégrante de mon enfance. J'aimerais entendre sur ma table le clapotis des doigts de mon père faisant trottiner l'ineffable Oscar. Aujourd'hui, mon frère fait revivre ce petit bonhomme ainsi que son nouvel acolyte, Gaspard, pour amuser ses tout jeunes jumeaux.

Ce soir, je rentre, épuisée, après une journée de plus de dix heures de travail durant laquelle il me fallut supporter des douleurs constantes. Je m'allonge un instant avant le dîner, ce qui n'est pas dans mes habitudes, et me retrouve dans un état de demi-sommeil. Les yeux clos, il me semble pourtant voir la pièce comme s'ils étaient ouverts. Bien calée dans d'épais oreillers, je sens soudain une douce étreinte, comme si quelqu'un se trouvait derrière moi. J'entends murmurer mon prénom en écho dans ma tête. Le visage de mon père s'imprime dans mon esprit. J'ai la sensation que quelqu'un tire un fil invisible à l'arrière de mon épaule et je sens la douleur s'écouler lentement hors de moi. Lorsque je m'éveille tout à fait, les maux insupportables qui envahissaient ma nuque et mon épaule depuis plus d'un an ont entièrement disparu.

Lorsque j'ai commencé à écrire mon roman sur mes parents, je les plaçais dans leur demeure, au centre du tableau, dans le clair-obscur de leurs soirs solitaires, faiblement éclairés par la luminosité de la télévision, comme une version moderne des peintures de Georges de La Tour. Devant la mémoire fuyante de ma mère et la santé fragile de mon père, j'éprouvais plus que jamais le besoin d'écrire leur histoire, de donner du sens à leur interminable crépuscule. Peut- être voulais-je secrètement conjurer le sort et sous mes doigts d'écrivaine imaginer une fin plus belle que nature. Comment aborder la fin de vie de ceux que l'on aime ? C'est impensable. Pourtant, un jour ou l'autre, toute vie s'achève. Et l'histoire d'une vie, c'est d'abord l'histoire que l'on se raconte. Celle de mes parents, je la raconte à travers leurs propres récits, mes souvenirs d'enfance, les légendes familiales, une vision donc très subjective. Je replace les pièces des différents moments de leur vie comme si je complétais un vaste puzzle, afin d'avoir une vision d'ensemble claire, cependant il me manque la dernière pièce, celle de la fin. Alors, je dois l'écrire. À l'instant où j'entame l'écriture de mon roman, la fin, je l'imagine comme le début, avec mes parents au centre du tableau. L'un contre l'autre sur leur vieux canapé, ils s'éteignent doucement à plus de 100 ans, main dans la main, paisibles et bienheureux. La réalité en a décidé autrement, bien sûr. Je peux noircir autant de pages que je le veux, jamais je n'influerai sur cette fin honnie. Mon père est parti déjà. Il a fait un deuxième AVC seul dans une chambre d'hôpital. Le lendemain, Aymeric et moi tenions sa main lors de son dernier souffle, mais pouvait-il seulement le sentir ? Je veux le croire. Ma mère lui a dit adieu, assise dans son fauteuil roulant, dans la lumière jaunâtre de sa chambre d'hôpital, loin de l'image d'Épinal d'un doux clair-obscur. Puis, elle est retournée dans la maison de retraite où, malgré le personnel bienveillant, les jours se ressemblent tous. Quand mon père est parti, j'ai pris conscience de la finitude de toute chose. Sa fin était aussi ma fin. Savoir que l'on va mourir est une chose, l'intégrer pleinement en est une autre. Vivre avec l'idée de la finitude nous change. C'est un fardeau et une grâce. Cela permet de refuser l'inutile, le superflu et de se concentrer sur l'essentiel, sur ce qui a du sens pour soi. Accepter l'idée de la fin, c'est donner de l'épaisseur à la vie. C'est douloureux, bien évidemment, de se dire que l'on va disparaître et tomber dans l'oubli un jour. C'est peut-être pour cela aussi que je me raccroche aux mots pour ne pas être oubliée. Mes mots sont la plus fidèle représentation de la personne que je suis et c'est à travers eux que je voudrais que l'on se souvienne de moi.

Lorsque j'écris sur mes parents, je veux que l'on se souvienne d'eux aussi à travers mes mots. C'est comme avec les poupées russes qui s'emboîtent les unes dans les autres, tant que je me remémore mon père, il vit à travers moi et tant que l'on se souviendra de moi, il vivra encore. Lorsque j'ai mêlé ses mots aux miens, ceux de son merveilleux CV complémentaire, j'avais l'incroyable sensation d'écrire à quatre mains, d'être encore un peu avec lui. Les mots sont éternels. Avec ma force et ma fragilité, je porterai la mémoire de mon père jusqu'au bout du chemin et après cela encore, à chaque fois qu'il se trouvera quelqu'un pour le lire à travers mes mots.

La maison de retraite de ma mère a déménagé dans la même ville, mais dans un lieu plus adapté, tout neuf et plus lumineux. Tout y est moderne et bien décoré ; c'est une heureuse surprise. L'ancienne résidence paraissait un peu vieillotte. La chambre de maman s'avère claire et spacieuse. Elle dispose d'un fauteuil confortable pour regarder la télévision ainsi qu'un lit, une table de chevet, un placard, une commode, une table, des chaises et une petite salle de bains munie d'un système pour la soutenir durant la douche hebdomadaire. Quelques photos souvenirs sont disposées dans la pièce ainsi qu'une statuette de la Vierge. Au pied de celle-ci, sur une sorte de nuage, deux colombes. La troisième colombe est tombée il y a bien longtemps, ce qu'elle avait interprété selon les époques et les événements de diverses façons, dont la plus récurrente était que l'un de nous s'était éloigné de la religion.

Cette représentation de la Vierge, ma mère l'avait rangée dans la voiture conduite par mon père le jour où ils échappèrent à un terrible accident de voiture sur une sinuueuse route de montagne, ce que maman considéra comme un miracle... un autre. Odile avait reçu une éducation religieuse classique. Sa foi se renforça considérablement lorsqu'elle tomba enceinte de mon frère et moi-même, après des prières soutenues. Son attrait pour la religion grandit jusqu'à tout voir par le prisme du culte au travers duquel elle donnait une signification à toute chose. Elle désirait devenir sainte. Plus elle tendait vers cet idéal de pureté, plus elle s'éloignait de mon père. Cette recherche spirituelle qui cannibalisait tous les autres aspects de sa vie l'amena à faire des choix discutables et à s'engager dans une communauté douteuse. En devenant berger de celle-ci, elle se perdit en chemin. Ses comportements et ses paroles, parfois étranges, nous laissaient perplexes.

À 12 ans, j'étais terrifiée lorsqu'elle me racontait ses visions nocturnes effrayantes. Selon elle, il s'agissait de visions divines, mais je peux jurer, d'après la peur qui émanait de chacun de ses pores lorsqu'elle se réfugiait dans ma chambre en pleine nuit après avoir eu des visions, que cela n'avait rien de divin. Cela ne dura pas plus d'un an ou deux dans mon souvenir. Son aveuglement lui a fait rejoindre, pendant une vingtaine d'années, ce que j'appris récemment être une communauté à dérive sectaire, qui ne fit que la conforter dans sa façon biaisée de voir les choses. Comme tout un chacun, elle a fait comme elle a pu en tentant de poursuivre un rêve de glorieuse sainteté qui n'a fait que s'effriter sous ses pas. Lorsque l'on dit que les routes de l'enfer sont pavées de bonnes intentions, ce n'est pas pour rien. Avec le temps, tout

s'est dilué. Elle s'est éloignée de cette communauté jusqu'à n'avoir plus aucun contact avec qui que ce fût. Maman s'est repliée sur elle-même, comme mon père l'avait fait bien auparavant. Elle a vécu une foi plus intime.

Dans sa chambre à la maison de retraite, j'ai pris le soin d'apporter sa bible et ses livres religieux dont certains restent posés sur sa table de chevet, même si elle n'est plus capable de les lire. Ils lui sont si familiers que cela la réconforte. La statuette de la Vierge est posée tout naturellement sur une étagère haute, à côté des photos de famille.

Lorsque je viens voir ma mère, je ne la trouve généralement pas dans sa chambre, mais dans la pièce à vivre, où un nombre variable de personnes âgées regardent les programmes télévisés, sur une immense télévision. C'est là qu'une aide-soignante leur apporte des biscuits accompagnés d'un verre de sirop à l'eau pour le goûter. Depuis les dernières visites, je constate qu'un élégant monsieur, au teint mat et à la jolie mèche de cheveux argentée, est toujours assis à côté d'elle. Nous nous saluons. Je finis par lui demander son nom et j'échange quelques mots avec C. Un jour où je ramène ma mère dans le grand salon après un moment passé ensemble, une vieille dame se tourne vers C. et, en s'adressant à lui, s'exclame : « C'est votre dame ! » Cela confirme ce que j'avais déjà compris. Je suis heureuse de cette douce présence pour ma mère. Parfois, lorsque je me rends dans sa chambre, elle ne s'y trouve pas, mais je remarque qu'une chaise est disposée tout près de son fauteuil confort. Les aides-soignantes me confient que C. donne parfois un coup de main au personnel lorsqu'il faut lever ma mère, ce qui s'avère de plus en plus compliqué. C. est un homme calme et charmant qui colore de pastel la grisaille des jours qui s'effacent pour Odile. Un soir, après avoir monté et installé un ventilateur dans la chambre de maman avec mon fils Gwendal, nous nous dirigeons vers le réfectoire pour la saluer et rendre deux petits tournevis à l'une des aides-soignantes qui me les a prêtés. Dans la salle principale, je la cherche du regard, mais je ne la vois pas. Je me renseigne auprès de l'aide-soignante à qui je remets les tournevis. Elle me dit de me rendre dans une plus petite pièce qui se trouve juste à gauche. Je m'exécute et, lorsque j'entre dans la pièce, une bouffée de joie me submerge quand je vois ma mère, tout heureuse, dîner en tête à tête avec C., sur une petite table à part des autres. Parfois, la vie nous donne tout ce que l'on pourrait désirer pour être heureux, mais l'on passe à côté du bonheur par désir d'autre chose et parfois, la vie nous retire tout, mais l'on est heureux sans même le savoir.

Le jour fatidique est arrivé, le dernier jour où je me rends au Bréha, accompagnée par mon conjoint Maxime et ma fille Maria, car la vente de la maison est imminente. Le ciel est radieux. Un magnifique soleil fait ressortir toute la beauté du jardin. Nous pénétrons dans les lieux, vidés, en dehors de quelques meubles en bois laissés aux nouveaux propriétaires. Nous ouvrons une dernière fois les fenêtres et les volets. La lumière traverse l'immense salon sans se heurter cette fois à une montagne d'objets entassés. Je fais le tour de toutes les pièces en prenant soin de m'arrêter cérémonieusement dans chacune d'elles. Je ne m'attarde pas pour autant, la maison m'a toujours un peu oppressée, à contrario du jardin. Nous sortons et marchons vers la forêt. Le jardin est splendide. Je tente de tout photographier dans ma tête, au fur et à mesure que nous avançons. Nous dévalons la pente raide des bois et parvenons au petit ruisseau qui clôture le terrain. Un peu plus loin, nous arrivons à la forêt de bambous qui cache en son cœur un îlot sauvage entouré de murets. Tant de souvenirs de jeux avec mon frère me reviennent. Nous étions capitaine et matelot du navire-îlot et partions à l'aventure, munis de bouts de bois et d'une imagination sans limites. Des instants d'évasion et de pur bonheur. Nous restons un moment en contemplation silencieuse au bord de la rivière. De belles libellules, aux ailes bleu métallisé, tournoient au-dessus de l'eau. Nous reprenons notre balade mélancolique et remontons vers le jardin, en gravissant une pente ardue, entourée de solides arbres et de tendres arbustes. Nous longeons une allée de terre battue, bordée de conifères, et arrivons dans la partie reculée du verger, délaissée depuis longtemps, mais où subsistent d'antiques pêchers et de vieux plans de framboisiers couverts d'herbes folles. Je me revois, enfant, dévorer des brassées de framboises et croquer dans les petites pêches blanches toutes amères. Submergée de tendres souvenirs, je m'accroupis dans les hautes herbes, des larmes plein les yeux. Un papillon blanc virevolte devant moi pendant un moment avant de s'éloigner jusqu'à disparaître dans le bleu du ciel. Maxime me réconforte. Je finis par me relever et nous reprenons notre dernière visite en ces lieux chargés de souvenirs pour moi.

Nous traversons la partie du verger la plus proche de la maison avec ses pommiers et ses pruniers qui nous offrent de délicieuses mirabelles, à la belle saison. D'un côté du verger, se trouve une maisonnette en pierre, ancienne porcherie ombragée par un immense figuier, avec sa petite terrasse entourée de hauts murets couverts de camélias et de magnolias sur lesquels j'aimais grimper, enfant. Plus bas, le sentier qui mène à la forêt et la maison avec son

ancienne terrasse, ainsi que la nouvelle. De l'autre côté, des parterres de fraisiers le long de la haie qui clôture le terrain s'ajoutent à ceux qui sont plantés tout près de la maison pour plus encore de gourmandise. Je goûte chacun des derniers instants en ces lieux. Je hume une fois encore l'air du Bréha. Nous voilà à présent sur la partie haute du terrain. Deux sentiers encadrant un terre- plein fleuri descendant jusqu'à la maison en contrebas. La nouvelle terrasse se situe dans le prolongement de la demeure et du terre-plein, chargé de fleurs et de hautes herbes, bordé d'un muret de pierre. L'un des sentiers longe l'immense bâtiment en pierre constitué d'une grange et d'une ancienne écurie et, l'autre sentier, plus large, longe le verger et la porcherie.

C'est ce dernier sentier que mon frère et moi-même, puis l'ensemble de nos enfants, Raphaël, Matthieu, Maria, Arthur, Louis, Baptiste, Gwendal, Lucile, Édouard, Augustin et Antoine dégringolions à vélo, voire sur un petit tracteur ou une voiturette à pédales, avec un entrain incomparable. Un hiver exceptionnel durant lequel il neigea au Bréha, sans doute entre 1986 et 1988, nous dévalions cette même pente avec les skis rapportés d'Annecy, en compagnie de nos voisins enthousiastes. Les plus hardis s'élancèrent même sur la pente raide de la forêt. Sur la terrasse, se trouve la grande table en plastique blanc, surmontée d'un large parasol orange et entourée de nombreuses chaises où nous nous sommes si souvent réunis pour prendre un thé ou un café accompagné de quelques douceurs, en parlant de la vie qui passe. Sur cette même terrasse, ma mère installait toujours l'été une piscine gonflable et avait même eu l'idée d'y faire plonger un petit toboggan pour le plus grand bonheur des enfants qui pouvaient s'y amuser des heures et des heures, durant les chaudes journées d'été. J'aimais m'installer là pour lire, parfois jusqu'à ce que le soleil couchant flamboyât dans le ciel.

Après avoir fermé à clé la maison, nous décidons d'emprunter une toute dernière fois le large sentier qui conduit à la forêt. Je me régale de la beauté du terrain que je contemple longuement. Tant de souvenirs me reviennent encore. Nous avançons jusqu'aux bois, puis nous retournons sur nos pas. La tristesse m'accable. L'émotion me submerge. En larmes, j'enlace un des larges chênes qui bordent le chemin, sous le regard mi-attendri, mi-amusé de mon conjoint et de ma fille. Nous remontons vers le haut du jardin que je balaye des yeux une dernière fois. Je referme le portail derrière moi et je m'installe dans la voiture avec, au creux de la main, un morceau d'écorce.

Mon père ne connut pas de véritable amitié à partir du moment où il s'installa au Bréha. Mes parents sympathisèrent bien avec quelques voisins proches ou plus éloignés à leur arrivée, et ce, pendant plusieurs années, mais certaines relations ne s'avérèrent que très superficielles et d'autres furent découragées par le penchant un peu poussé pour l'alcool de mon père, à cette époque-là. Mes parents ne parvinrent pas vraiment à s'intégrer à la vie du village. Papa passait pour un original un peu trop porté sur la bouteille, et ma mère, pour une illuminée.

Je me souviens, vers l'âge de 9 ans, de l'humiliation cuisante que j'avais ressentie lorsque mon père, ayant trop bu à une fête de village, grimaçait en faisant le singe, sous le rire moqueur et le regard mauvais de certains. Quant à ma mère, il me fallait l'accompagner les mercredis après-midi à la maison de retraite, à peu près au même âge, pour visiter des personnes âgées, en particulier une dame atteinte de la sclérose en plaques à qui elle prodiguait la bonne parole. Au bout d'une année, peut-être, elle fut interdite de visite dans la résidence du village en raison d'un prosélytisme jugé déplacé par la directrice, au sein d'un établissement public. Pour moi, ce fut un soulagement. Dans nos tout proches voisins, certains se montraient sympathiques, surtout ceux qui me laissaient utiliser leur piscine lorsque j'étais enfant. Ceux qui leur succédèrent se révélèrent également charmants et je me rappelle quelques agréables dîners en leur compagnie, chez eux et chez mes parents, sans qu'il s'ensuivît néanmoins de réelles amitiés.

Dans le CV complémentaire de mon père, il existe une dernière page que je n'avais pas évoquée et qui concerne sa vie sociale. Selon lui, « les provinciaux croient que la vie sociale parisienne est artificielle et futile. C'est peut-être vrai dans certains milieux huppés ou artistiques, dans lesquels mes camarades de promotion m'avaient traîné, mais dont je m'étais vite échappé. En revanche, les “marginaux” que je fréquentais de préférence étaient comme moi, à moitié ou complètement cinglés, mais compétents dans un ou plusieurs domaines, passionnés, sincères, donc parfaitement naturels et pas du tout fuites. Nous discutions des heures, deux, trois ou quatre au maximum. En outre, Paris offre un véritable “bouillon de culture”, cosmopolite, complexe et passionnant, quelques exemples parmi une multitude :

- Nous étions quatre copains “à la vie, à la mort”, à l'institut : le fils d'un général-baron, dont la noblesse remontait aux croisades, mais auquel son père avait coupé les vivres après

son mariage avec une femme de ménage antillaise ; un banquier yougoslave, ancien de Sciences Po, qui voulait m'embarquer dans la franc-maçonnerie ; un plombier algérien, véritable “génie” de l'aïkido et moi [...].

- Passer des heures à discuter avec un maître japonais, tandis que nos femmes papotaient (je suppose qu'elles pensaient l'inverse).

- Discuter avec le propriétaire d'un restaurant macrobiotique des mérites comparés des bières brunes pression trouvables à Paris, avec un acteur de télévision des raisons de sa conversion au bouddhisme et de ses revers de fortune ; avec des marxistes en cherchant à se comprendre et non à se convaincre ou à se démolir mutuellement [...].

- Peut-être par manque d'intégration, je n'ai jamais trouvé une telle “richesse” en province. Toutes les soirées auxquelles j'ai assisté étaient, soit platement conventionnelles, soit outrées à force de recherche artificielle d'originalité. Dans les deux cas, je m'emmerdais ferme et je ne pouvais trouver refuge que dans l'alcool (qui m'est déconseillé par la faculté) ou un humour plus que douteux (comme disent les Anglais : “Il ne faut jamais faire une plaisanterie qui risque de vous faire perdre un ami ; à moins bien sûr que la plaisanterie ne soit meilleure que l'ami”, ce qui était généralement le cas). »

Je continue à faire du tri dans les affaires de papa, celles du Bréha et celles que la maison de retraite nous a demandé de venir récupérer, dans un grand carton marqué à son nom. J'ai pris le soin de laisser une chemise et une veste de mon père dans la penderie de ma mère, afin qu'il reste une trace de lui dans la chambre de la résidence. En plus du petit autel fait sur mon étagère, j'ai gardé le gilet bleu chiné qu'il portait avant son hospitalisation dans mon armoire et sa casquette d'officier de la marine posée au-dessus de celle-ci. J'ai déjà mis de côté beaucoup de courriers et de photos que j'ai classés et rangés dans des casiers. Il me reste un gros carton de lettres et de clichés. J'ai donné certains de ses habits, après avoir décousu les étiquettes à son nom que j'avais cousues à la demande de la maison de retraite. Il m'est impossible de me séparer de ses vêtements les plus emblématiques. Je range soigneusement ses vestes, son pardessus, dans une boîte en plastique hermétique. Dans les poches de desquelles, j'ai retrouvé ses lunettes dorées, aux verres fumés, qu'il aimait porter pour faire de la route, quelques papiers, un briquet, un vieux paquet de cigarettes. Je dépose les lunettes sur les vêtements et referme la boîte que je range dans la cave à côté de quelques vieilles robes de soirée de ma mère et de robes printanières qu'elle avait confectionnées elle-même lorsqu'elle avait la trentaine.

Sur la même étagère, sont placés quatre énormes bocaux en verre aux reliefs délicats, avec leur couvercle doté d'une jolie poignée ronde. Les bocaux contiennent des tisanes que ma mère avait achetées chez un herboriste à Annecy, lorsque je n'avais que 4 ans. Ils ont été déposés sur un meuble lorsque mes parents se sont installés au Bréha et personne ne s'en est soucié depuis lors. Lorsque nous avons vidé la maison avec mon frère, j'ai ouvert l'un des bocaux et j'ai instantanément retrouvé une odeur d'enfance intacte, celle de la tisane au bleuet.

Je regarde encore souvent les photos. J'éprouve le besoin de me replonger dans les souvenirs. Souvent, je pleure. L'absence des êtres aimés est tellement palpable qu'elle devient presque une présence à part entière. Il faut apprendre à vivre sans celui que l'on aimait tant et que l'on découvre plus encore maintenant qu'il est parti. Je veux que, lorsque je pense à mon père, cela soit un espace de joie et non de tristesse. Au-delà du temps, de l'espace, de la mort, la vie nous réserve parfois de jolies surprises que l'on n'osait même plus espérer. Les mots sont éternels. Assise sur mon balcon, sous un lourd soleil, devant une tasse de thé noir, je

contemple avec émerveillement deux courriers que mon père m'avait envoyés lorsque je vivais à Londres et que je viens de retrouver. Ce sont pour moi de précieuses reliques et j'attends un moment avant d'ouvrir la première missive. Émue, je sors une lettre écrite à l'encre bleue de la vieille enveloppe et ce sont des larmes de joie qui coulent sur mes joues lorsque je lis ces mots de papa : « Ma chère Aliénor, tu es bien loin... mais je pense souvent à toi. »

Je suis heureuse du tendre regard porté par mes enfants et mes neveux sur mes parents. Les aînés les ont connus à une époque à laquelle ils avaient encore de la force et de l'entrain. Ma mère s'est beaucoup impliquée pour Raphaël lorsqu'il était jeune et ce premier petit-fils faisait sa joie. Elle, qui rêvait d'une famille nombreuse et m'avait parlé plus d'une fois de ce livre, *Treize à la douzaine*, qui lui avait tant plu, n'avait pu avoir que deux enfants. Il lui tardait ensuite d'être grand-mère et, avec seulement deux enfants, elle est aujourd'hui l'heureuse grand-mère de onze petits-enfants. Lorsque mes enfants et ceux de mon frère évoquent mon père, ils parlent toujours avec admiration de sa remarquable intelligence et de son humour implacable. Ils le considèrent même comme la personne la plus intelligente qu'il leur ait été donné de rencontrer. Il était pour eux ce grand-père original qui ne ressemblait à aucun autre. Bien sûr, dans leur regard d'enfants, puis d'adolescents, ils ne voyaient pas les blessures et les brisures que je ne connaissais que trop et c'est très bien ainsi.

À 19 ans, à mon retour à Londres, après de courtes vacances passées chez mes parents, je fus terriblement malade dans le ferry, ce qui n'était jamais le cas. Je découvris rapidement que j'étais enceinte et j'appelai mes parents, un peu angoissée par leur réaction. Ma mère au comble de la joie demanda à mon père de prendre le combiné. Un peu sonné, il me félicita. Elle me confia, bien des années plus tard, que, prise par une intuition fulgurante, ce qui lui arrivait parfois, elle s'était précipitée dans la chambre paternelle, une quinzaine de minutes après qu'il avait raccroché, et l'avait trouvé avec sa carabine pointée vers lui. J'étais très jeune, pas mariée, étudiante, et l'époque était bien différente de l'époque actuelle. Je pense que mon père ne s'était pas senti capable, pendant un instant, de supporter cette situation. Ma belle-sœur Anne nous avait dit un jour que notre père était un homme du XIX^e siècle, par ses valeurs et sa morale, sans doute, et elle avait peut-être raison. Trois mois après l'appel fatidique à mes parents, je retournai en France pour quelques jours et rencontrais enfin mon père à Paris. Lorsqu'il vit son adorable petit-fils métis, Raphaël, son cœur fondit instantanément et il le serra fort dans ses bras, infiniment ému. Plein de fougue et d'énergie, Raphaël fit la joie de mes parents et apporta un incroyable souffle à leur vie déjà un peu recluse.

Chaque naissance les combla et leur donna des raisons d'avancer et de sortir de chez eux. Ma mère adorait faire des courses avec les enfants, en achetant tous les snacks et les babioles

qui leur plaisaient. Son bonheur était de les emmener à la plage, à Saint-Brevin-les-Pins, pour de bonnes baignades dans les rouleaux qu'elle aimait tant, suivies d'une dégustation de glaces et, de temps à autre, d'une collation dans un fast-food. Mon père râlait parfois lorsque ma mère gâtait trop les enfants, en particulier Raphaël, mais elle le rabrouait pour ses propos jugés invasifs. Un jour, elle se mit en tête d'offrir un piano à Raphaël alors qu'il était adolescent et, dans le magasin, il dut freiner les ardeurs de sa grand-mère car, emportée par son enthousiasme, elle projetait de lui offrir un piano à queue, que je n'aurais, de toute manière, pas eu la place d'installer dans mon petit appartement. Mon père offrit des cours de piano à Raphaël, durant deux ans, puis il cessa, décrétant que s'il ne maîtrisait pas les bases, au bout de deux ans, alors les cours supplémentaires seraient inutiles, de toute façon. Le piano de Raphaël est toujours logé dans notre salon, où nous lui avons miraculeusement trouvé une place, et Raphaël s'y entraîne à jouer les *openings* de ses animés préférés et des chansons d'Elvis Presley, entre autres. Pour ses petits-enfants, ma mère était plutôt une mamie gâteau qui les recevait toujours avec une table plus que fournie, n'hésitant pas à faire trois ou quatre accompagnements pour son fameux poulet dont ils raffolaient : son inimitable riz dont les enfants sont nostalgiques alors qu'il s'agissait plus pour moi d'un brouet lactescents, les inévitables frites au four gorgées d'huile d'olive, la purée agrémentée d'un jaune d'œuf et d'une belle portion de beurre et les petits pois qui, d'année en année, passèrent du statut caramélisé à carbonisé. De même, pour le goûter de ses petits-enfants, elle prévoyait toujours une montagne de biscuits sucrés, gâteaux, petits bonbons, crèmes desserts, chips et jus de fruits dont nos chérubins se régalaient.

Elle se faisait une joie de les voir jouer dans le salon ou s'amuser dehors dans l'immense terrain, avec les vélos, les ballons, les toboggans ou sur le portique mis à leur disposition. Mes enfants et mes neveux gardent de merveilleux souvenirs et une belle nostalgie de cette époque de la petite enfance jusqu'au début de l'adolescence. Ensuite, tout s'est un peu replié et les dernières années furent plus compliquées, mais je sais qu'ils étaient tous heureux de passer du temps avec leurs grands-parents chéris et qu'ils ont pour eux un attachement profond et un amour sincère.

Depuis cet été, j'ai été bien obligée de constater que les troubles cognitifs de ma mère se sont accentués. Pourtant, lors de la fête des mères, avec mon frère et ma belle-sœur, mes neveux, Maxime et mes enfants, nous arrivions encore à discuter avec elle, sans trop de difficulté. Par cette belle journée ensoleillée, nous l'avons emmenée dans le superbe parc de la commune où elle réside. Nous nous sommes assis un moment sur les bancs, près de l'aire de jeux où s'amusaient les plus petits, tandis que les plus grands jouaient au foot, sur le grand terrain juste devant nous. Maman ne supportant pas les courants d'air, nous avons posé un large plaid vert anis sur ses épaules. Puis, nous avons fait une charmante balade autour du parc, avant de la ramener à la maison de retraite. Elle était comblée par ce beau moment ensemble.

Lors de l'anniversaire de ses 82 ans, en juillet, nous sommes partis la voir à la résidence, avec mes enfants et mon neveu Matthieu. Nous avons pris un délicieux goûter en plein air. Petits gâteaux au miel, thé glacé et rires à profusion. Maman semblait encore pétillante et riait à gorge déployée devant les facéties de ses petits-enfants. En toute simplicité, nous avons passé un excellent moment. Nous nous sommes quittés avec des baisers, le cœur un peu pincé comme toujours lorsqu'il faut se séparer, mais le sourire aux lèvres.

Fin août, je retournai voir ma mère, avec Maxime. Le changement était marquant. Maman peinait à trouver ses mots et souvent un début de phrase plongeait dans les abîmes du silence lorsque le mot ne venait pas. Elle utilisait aussi des termes qui n'existent pas. Tout un lexique nouveau qui n'avait de sens que pour elle et qu'il m'était impossible de comprendre. La discussion prenait alors une tout autre tournure. Pour ne pas la contrarier, j'acquiesçais, avec le sourire, à ses phrases absconses. Je lui racontais ma vie et celle des enfants et ses réponses semblaient toujours décalées. Parfois, elle grimaçait sans raison, et je la quittais avec l'étrange impression que quelque chose venait de changer, de manière définitive.

Lors des fêtes de Noël, je suis malade, tout comme Maxime et les enfants. Nous ne pouvons voir maman qu'en ce début janvier. Je lui apporte son cadeau de Noël, avec un peu de retard, un joli pull en laine vert émeraude pailleté. Gwendal et Maria sont présents. Lorsque je vais la chercher dans le grand salon, je suis frappée de ne pas voir C. à ses côtés. Elle regarde, seule, un reportage sur le grand écran. Je l'emmène dans la chambre où l'attendent les enfants. Ses propos sont étranges et souvent incohérents. Je l'ai déjà constaté

plusieurs fois, mais pas les enfants qui sont interloqués par ce changement. Les échanges s'avèrent laborieux. Je tente de rester forte, de garder le sourire, mais il pèse sur nous une chape de plomb. Le lexique des mots inconnus s'est étendu, frôlant parfois la poésie, avec l'utilisation, entre autres, du verbe

« sophiquer ». Maman ouvre le paquet remis par Maria et redécouvre son cadeau de Noël, avec la même surprise, trois fois de suite, en moins d'une heure. Elle a des paroles quelque peu désagréables qui semblent s'adresser à moi, mais comment en être sûre ? Sait-elle vraiment qui je suis, même lorsque je le lui rappelle ? Je compte les minutes. Je veux rester, mais l'atmosphère est lourde et je vois à la mine austère des enfants qu'ils ressentent la même chose que moi. Au bout d'un moment, je reconduis maman dans le grand salon. C. n'est toujours pas là. Personne ne paraît rechercher la présence de ma mère, alors je l'installe seule devant la télévision, et nous nous quittons, avec des mots tendres. Alors que je croise une infirmière, juste avant de sortir de la maison de retraite, je lui demande, un peu inquiète, pourquoi C. ne se trouve pas dans le salon. Elle me répond que C. est parti et, alors que je le connais à peine, je fonds en larmes. Je l'annonce à Maria, lorsque je la rejoins dehors, et elle pleure aussi, triste de cette nouvelle, et encore choquée d'avoir vu sa grand-mère dans un état dégradé. Le chemin de la maladie devient plus étroit. Je suis atterrée de prendre conscience de ce que la parenthèse des dernières années, durant laquelle, malgré la maladie, nous avons réussi à glaner bien des moments de joie et bien des rires, se referme brutalement. Je me réjouis, malgré tout, de tous les instants précieux vécus avec ma mère. Nous ignorions à quelle vitesse les troubles cognitifs se développeraient. La neurologue elle-même ne pouvait le dire précisément, mais il me semble que les choses ont évolué plus lentement qu'elle le supposait. Je suis reconnaissante envers C. d'avoir été un doux compagnon pour ma mère pendant plus d'une année, dans des circonstances difficiles. Dans mes pages, je lui fais une place au chaud tout près de maman, lui qui jamais n'a laissé un siège vide à côté du sien.

J'entreprends de ranger ma cave, comme je le fais une ou deux fois par an. Je trie avec les enfants des cahiers, livres et classeurs, souvenirs pas si lointains du collège pour Maria et Louis, et encore frais pour Gwendal qui s'y trouve encore. Maria, dont l'écriture est superbe, conserve plus de cahiers que ses frères qui n'en ont cure, sans surprise. Les souvenirs du primaire ont déjà été passés en revue depuis longtemps et, tous les dessins des enfants, leurs peintures, leurs premières lignes d'écritures maladroites et leurs cahiers aux écritures rondes sont autant de merveilles que je garde précieusement.

Tandis que je range ce que nous venons de trier, mon regard s'arrête sur une lourde valise bleu marine, posée tout en bas d'une étagère. Laquelle contient un trésor et je l'avais mise de côté lorsque nous avons vidé la maison de mes parents. Je ne l'ai jamais ouverte, comme si je voulais attendre le moment propice pour cela. La valise bleue renferme des jeux d'enfance de mon père. Je tire le lourd bagage et la pose sur le sol en béton. Un peu émue, je défais les trois fermoirs et je l'ouvre avec précaution. À l'intérieur de la valise à la doublure en tissu satiné vermillon, se trouvent les jeux Meccano de mon père. Les pièces sont regroupées dans différentes boîtes, un long étui jaune, un emballage d'origine en carton, une grosse boîte à biscuits carrée en métal. De plus petites pièces sont rangées dans de vieilles boîtes d'allumettes et de cachous. De petites étiquettes en papier sont collées dessus avec les annotations de mon père. L'écriture est appliquée. Je reconnais la minutie de celui qui entamera vingt ans plus tard la réalisation d'un magnifique réseau de petits trains. Je crois que papa ne s'est jamais départi de son goût du jeu. Il y avait ses locomotives adorées bien sûr, puis les Donjons et Dragons qu'il écumait avec mon frère lorsqu'il était adolescent. Je m'y essayai une seule fois et, en raison de ma mauvaise décision, un petit singe mourut dans l'histoire. Je pleurai toutes les larmes de mon corps, totalement inconsolable, et me jurai de ne jamais recommencer. Mon père jouait souvent aux échecs avec Aymeric et j'avoue que je ne m'y intéressais guère, absorbée par mes passionnantes lectures, mes poupées, la danse et des activités artistiques, telles la fabrication de mon propre journal illustré ou encore la création de parfums avec les fleurs du jardin qui se révéla catastrophique. Mon père découvrit le Minitel avec un enthousiasme d'enfant, mais s'amusa beaucoup moins devant une facture de téléphone qui se révéla faramineuse, lors du premier mois d'utilisation. Il limita ensuite quelque peu son usage du Minitel. Je m'essayai moi-même à quelques jeux. Lors d'une

partie de Pendu, je ne trouvais pas le bon mot, ce qui entraîna la pendaison immédiate du personnage. Bien entendu, je pleurai de nouveau, tandis que mon père et mon frère me taquinaient gentiment sur ma sensibilité exacerbée. Je boudai ensuite le Minitel durant quelque temps. Papa y resta longtemps fidèle malgré les tarifs prohibitifs, puis accepta, non sans mal, la transition vers l'ordinateur qui lui permettait de jouer aux échecs et à divers jeux. Lorsqu'il eut pris ses marques avec l'ordinateur, il s'en servit pour écrire de longs essais, entre autres, sur la mythologie grecque, sujet qui l'avait tardivement passionné. Jusqu'à présent, Aymeric et moi n'avons pas réussi à récupérer ses écrits, car tous les supports sont obsolètes, mais nous ne désespérons pas de les découvrir un jour.

Mon père s'enthousiasma ensuite pour les jeux télévisés auxquels il excellait, pour le sudoku et surtout pour les mots croisés, avec une préférence pour les grilles difficiles. Vers la fin, sa vue était moins bonne et il se sentait fatigué, aussi m'avait-il demandé de lui choisir des grilles plus faciles. Sur les dernières, remplies à l'hôpital, sa main tremblante ne parvenait à tracer grossièrement que quelques mots pratiquement illisibles.

Dans la valise bleue, sous les boîtes de Meccano que je soulève les unes après les autres, je découvre un enrouleur de fil pour cerf-volant. Je repense à l'un des voisins de mes parents que j'ai rencontré alors que je mettais en place la téléassistance à leur domicile. Plusieurs fois, de passage au Bréha, je retournai discuter chez lui autour d'un café, avec l'un ou l'autre de mes enfants. Comme moi, il aimait le splendide terrain du Bréha. Un homme discret. Je crois qu'il appréciait mes parents. Il me confia un jour qu'il aimait aller dans les champs pour regarder voler son cerf-volant. Un doux rêveur comme mon père, sans doute. C'est étrange comme les gens se croisent tous les jours, sans deviner la véritable nature des uns et des autres. Dommage que ces deux-là n'aient pas appris à se connaître, je suis sûre qu'ils auraient pu regarder ensemble les cerfs-volants voler haut dans le ciel.

Une nouvelle fois, je vais chercher maman dans le grand salon de l'EHPAD. Seule devant le grand écran de télévision, son visage s'éclaire lorsqu'elle me voit. Nous retrouvons Maxime dans la chambre. Une drôle de conversation s'engage entre les mots qui ne sont pas reconnus et ceux qui ne sont pas compris. La sensation de chape de plomb de notre dernière visite est toujours là. Je refuse d'abdiquer. Je veux continuer à parler avec ma mère, même si nos mots ne font que s'effleurer. Peu importe leur sens en cet instant. Seuls comptent notre présence, le rythme, le souffle, la valse des mots. Mots perdus, oubliés, orphelins, en ronde pâle, tourbillonnent comme des feuilles d'automne balayées par le vent. Maman parle beaucoup de mon père, comme s'il était présent parmi nous. C'est troublant. Au bout d'un moment qui me paraît très long, alors qu'il ne l'est pas tant, les vannes s'ouvrent, sans que je puisse les contrôler, et je pleure en silence. Ma mère s'en aperçoit et, elle qui me prend désormais tantôt pour sa sœur, tantôt pour sa mère, me demande tout naturellement : « Ça va, Aliénor ? » Comment se fait-il qu'à travers mes larmes seulement elle me reconnaisse, sans douter un seul instant ? Sait-elle, au fond d'elle-même, qui m'a donné la vie, que je suis née inconsolable et que les larmes sont ma vraie nature ? Elle me sourit. Son tendre sourire calme, alors que l'enfer de l'oubli s'ouvre sous ses pieds, vaut plus que tous les mots. L'heure du dîner est arrivée pour ma mère et je l'emmène au réfectoire. Pas de tête-à-tête pour elle, ce soir. Elle dînera seule, assistée par une aide-soignante. Je prends sa main dans la mienne, avant de la quitter. Elle me dit qu'elle m'aime fort. Je lui réponds que moi aussi. Qu'adviendra-t-il de nous lorsqu'elle ne comprendra plus le sens du mot aimer ? Une caresse saura-t-elle le lui rappeler ?

Je pense à l'un de mes derniers cours de danse, durant lequel notre adorable professeure nous a donné un exercice tout particulier, juste avant la fin. Il fallait se mettre deux par deux. Le premier se tenait debout et ne devait pas décoller ses pieds du sol. Il devait simplement se laisser aller en écoutant la musique et guider par l'autre. Le second devait effleurer le corps du premier, main, coude, épaule, tête, dos, creux du genou, pour suggérer le sens du mouvement et cela pendant environ deux minutes. Lorsque ce fut mon tour, je fermai les yeux. La musique m'enveloppait et, lorsque je sentis la main de ma partenaire frôler mon bras et suggérer le sens du mouvement, je sentis les larmes me monter aux yeux tandis que mon corps ondulait lentement, comme un brin d'herbe charrié par le vent. Je me rendis compte

de ce que j'étais dans le contrôle et que j'avais du mal à lâcher prise. Je ne dis rien de mon trouble et personne ne le remarqua.

Il viendra un moment où seul un geste pourra atteindre ma mère. Alors, ce sera à moi de trouver le pas de deux, le bon rythme et, au travers d'une caresse qui vient effleurer sa main ou son visage, avec toute la douceur du monde, suggérer le sens du mot amour.

Papa, cher papa, que vois-tu là-haut de nos chagrins, nos douleurs et nos joies ? Loin du tumulte des vivants, de nos tourments aussi dérisoires qu'insurmontables, tu nous observes avec bienveillance, la peau couleur de ciel, un sourire confiant aux lèvres. Que te dis-tu devant mes longues journées-couloirs au travail, ces heures en creux où j'écris dans la solitude de ma chambre contre les vents et marées des sollicitations fuites, et ces moments de bonheur simple et évident avec mes enfants ? Que penses-tu devant le rythme de travail effréné de ton fils qui se démène pour concilier de hautes exigences professionnelles avec sa vie dévouée de père de famille nombreuse, tout en gardant cet infime moment à lui lorsqu'il joue de la guitare, comme lorsqu'il avait 17 ans ? Que ressens-tu devant tes deux enfants devenus des adultes, faisant face aux mêmes doutes et aux mêmes questions que toi, à un âge identique ? Tu nous as vus grandir, de loin parfois. Tu as constaté nos évolutions en pointillé, nos caractères si différents et tu te réjouissais sans doute de nous voir si proches. Tu as suivi tous les moments de notre vie, études, départ à l'étranger, mariages, grossesses, divorces, évolution professionnelle, premières publications, avec attention et pudeur, jusqu'au tout dernier instant où nous t'avons tenu la main tous les deux, tes enfants chéris, alors que tu rendais ton dernier souffle.

La boucle d'amour est bouclée. Mais ce n'est pas vraiment une boucle, plutôt un symbole de l'infini, représentant un amour qui ne s'arrête jamais, un amour fait de sentiments sincères, de souvenirs si réels qu'ils semblent appartenir à un espace-temps palpable pour toujours.

Que fais-tu lorsque je pleure ton absence ? As-tu ta main posée sur mon épaule ? Sèches-tu mes larmes dans un souffle ? Tu sais bien que je n'adhère plus à aucune croyance spirituelle. Je ne crois pas en la vie après la mort, même si je reste dans l'expectative. Je ne crois pas au destin. Je crois que nous nous appartenons et que rien n'est écrit. Je crois au moment présent. Et je crois en toi que je connais mieux que jamais, maintenant que tu es parti. Je te découvre vraiment post mortem. Je te façonne d'un œil nouveau gorgé de lumière. Je dresse des ponts entre nous que même la mort ne peut atteindre. Dans mon imaginaire, tout est possible et les jours passés ne sont plus si loin. Les images de toi se déploient à l'infini. Une foulitude de souvenirs se reconstitue dans mon esprit, terreau de mes rêves éveillés. À travers ton amour pour nous, tu continues d'exister et je sais que tu marches à mes côtés. Tu as trouvé la paix, celle des arbres, des rivières, des ciels d'azur. Entends-tu mes mots d'amour, telle l'eau

fraîche d'un ruisseau de montagne, qui s'écoulent vers toi ? Je ne lève pas les yeux vers les étoiles pour te trouver, je plonge dans le souvenir de tes yeux bleu glacier et je vois l'enfant que j'étais regarder son père avec des étoiles plein les yeux.

Reste-t-on éternellement jeunes lorsque l'on s'aime ? Après cinquante-cinq ans de mariage, on connaît l'autre par cœur. On connaît ses habitudes, ses manies, ses défauts. On sait ce qu'il va dire, avant même qu'il prononce le moindre mot. On n'hésite plus, depuis bien longtemps, à se quereller, s'écorcher un peu pour de sempiternelles broutilles. On s'en veut, parfois, sans presque se rappeler pourquoi. On se devine dans la peine, comme dans la joie, au diapason parfois. Malgré les aléas de la vie, on tient bon la barre d'un navire qui prend souvent l'eau. Ensemble, envers et contre tout, malgré la solitude à deux et le temps qui passe irrémédiablement. Mon père et ma mère ont dérivé des années durant avant d'ancrer leur radeau-canapé devant une télévision hypnotique jusqu'à oublier le fil des jours. Le temps ronge les corps et les esprits, mais gonfle les cœurs. Vieillir à deux, c'est ployer sans rompre. La vaillance de l'un colmate les fragilités de l'autre. Sur leur canapé, entre deux chamailleries, ils ont appris une tendresse nouvelle pétrie de l'instant présent, loin d'hier et de demain. Les nuits à s'écouter dormir, tous deux couchés sur leur canapé, après plus de trente ans chacun dans sa chambre. Le baiser de mon père sur le front de ma mère au coucher, comme un sceau magique pour la protéger du mal. Papa, très amoindri, s'inquiétait pour sa femme déclinante, espérait secrètement figer le temps qui déjà s'écoulait si lentement dans leur maison perdue. Puis, il fallut se restreindre à deux pièces exiguës, loin de leur vaste demeure, et prendre moins de place encore dans le monde des vivants. Enfin, les adieux déchirants et, pour maman, la solitude et le silence, après cinquante-cinq ans à deux.

Qu'est-ce qu'une vie après tout ? Un tourbillon si rapide qu'il vous emporte et vous laisse incrédule, dans un dernier soupir, en prenant conscience du fait que tout est passé si vite ? S'ils avaient su, qu'auraient-ils fait différemment ? Se seraient-ils plus parlé ? Se seraient-ils plus écoutés ? Aurait-ils été moins fiers, moins figés dans leurs certitudes ? Ma mère aurait-elle fait preuve de plus de douceur et de compassion à l'égard de mon père ? Aurait-elle réussi à se remettre en question, une fois seulement ? Mon père aurait-il été moins absent envers sa femme et sa famille ? Aurait-il réussi à ne pas sombrer dans l'alcoolisme et la dépression ? Serait-elle parvenue à ne pas s'enfermer dans les dérives de ses croyances ? Auraient-ils été plus heureux sans enfants, comme au début de leur mariage ? Auraient-ils été plus heureux, s'ils s'étaient séparés définitivement et qu'ils avaient refait leur vie ? Auraient-ils pu redresser la barre de

leurs échecs, à un moment ou à un autre ? Auraient-ils pu éviter de perdre le contact avec tous leurs amis ? Auraient-ils pu mettre un terme à leur interminable dégringolade ?

Les connaissant comme je les connais, je pense que s'ils devaient repartir de zéro, ils referaient tout à l'identique, avec la même verve et le même panache dans leur déclin. Nul ne peut leur enlever qu'ils ont vécu comme ils l'ont décidé, retranchés volontairement des aléas du monde et du jugement des hommes. Finalement, je me dis que d'une certaine façon, ils se sont bien trouvés, têtus et obstinés dans leurs choix de vie, quoi qu'il en coûte.

Aujourd'hui, ma mère parle de mon père comme s'il était toujours avec elle et d'un certain point de vue, ce n'est pas faux. Son souvenir, telle une présence, l'accompagne en tout lieu. Sans doute que le chant mystérieux des mots imaginaires de maman parvient jusqu'à lui et que, le moment venu, il viendra la chercher, plein d'amour et de consolation, pour qu'elle retrouve ses mots et que, lui tenant la main, il l'aide à se relever enfin pour une magnifique dernière valse dans un ciel d'azur.

Quelle aurait été la réaction du petit Jean-Georges face à lui-même, au crépuscule de sa vie ? Petit garçon joueur et espiègle qui traînait dans les rues de Paris, mais à qui sa mère interdisait de jouer au ballon de peur qu'il ne se blessât. Élevé exclusivement par de vieilles dames inquiètes, il grandissait dans l'ombre de la grande sœur qu'il n'avait jamais connue. Fils posthume et orphelin de père, il entra dans la vie d'un pas feutré comme s'il n'y avait pas vraiment été invité. Ne disait-il pas à 5 ans seulement qu'il n'avait pas envie de vivre ? Dès son plus jeune âge, la vie lui fut tant un fardeau qu'un cadeau. Toujours sur la réserve, il exultait pourtant lorsqu'il jouait avec ses camarades et s'accomplissait dans ses jeux d'enfant solitaire rêvant d'horizons nouveaux.

Qu'aurait-il dit en se voyant en fin de vie ? Vieil ours mal léché, hirsute comme un savant fou, avec une couronne de cheveux blancs ébouriffés autour du crâne. Une peau de lait et des yeux bleu perçant. Lunettes loupes sur son nez bardé de deux tuyaux lui insufflant de l'oxygène. Vêtu comme toujours d'une chemise, d'un grand gilet en laine et d'un jean passé, avec de vieilles mules aux pieds. Râleur et tête, mais inquiet toujours de savoir les siens heureux, l'esprit aux aguets, l'œil encore vif, l'humour impitoyable. Lassé de tout, mais prêt encore pour un bon mot.

Je pense que le petit Jean-Georges n'aurait pas été effrayé par le grand Jean-Georges. Il l'aurait compris en silence, car il connaîtrait déjà la sourde douleur de ses entrailles. Le petit Jean-Georges entrait dans la vie, comme on pénètre une eau trop froide, en trempant uniquement ses orteils d'abord puis, tout doucement, le reste du corps, le grand Jean-Georges s'extirpait du grand bain de la vie, avec lenteur, depuis déjà bien des années. Le petit Jean-Georges aurait vu la facétie encore présente, comme un éclair fulgurant, dans les yeux parfois éteints du grand Jean-Georges et je crois qu'il aurait pris sa main pour l'emmener jouer encore un peu.

Et qu'aurait dit la petite aventurière devant la dame âgée et repliée qu'elle est devenue ? Enfant libre et sauvage, la petite Odile savourait de tout son être chaque instant de ses jeunes années, sur les plages de Dakar. Son bonheur était de passer des journées entières dans les eaux translucides de l'océan et d'imaginer d'incroyables aventures avec son petit frère. Elle resta nostalgique toute sa vie de cette période et nous en parla abondamment. Pourquoi ne chercha-t-elle pas à retourner sur les plages de son enfance lorsqu'elle fut adulte ? Elle rêvait

des plages de sable blanc et d'une mer émeraude chauffée par un soleil écrasant. Elle nous parlait de Tahiti, de tours du monde en voilier et s'achetait des magazines gorgés de photos ensoleillées des îles du Pacifique. Je me souviens de nombreuses cassettes VHS de documentaires sur ses destinations favorites qu'elle aimait visionner avec nous. Elle gardait précieusement des colliers de petits coquillages écrus et beiges, d'énormes coquillages blanc nacré et de grands coquillages cauris tigrés, à la surface lisse et brillante, que je collais à mon oreille, comme elle me l'avait dit, pour entendre la mer.

Des rêves toujours, mais pas l'once d'un projet. Jamais nous ne sommes partis en voyage à l'étranger avec mes parents, hormis un sinistre pèlerinage pluvieux en Italie, lors duquel mon frère et moi-même avons accompagné ma mère. Je me dis aujourd'hui qu'elle fait partie de ceux qui préfèrent rêver leur vie que de réaliser leurs rêves. Quoi de plus beau qu'un rêve irréalisé, après tout ? Lorsque les rêves prennent vie, que reste-t-il ensuite ? Une satisfaction éphémère, une déception parfois, et la nécessité de trouver d'autres rêves à accomplir. Ceux qui réalisent leurs rêves regardent droit devant eux, alors que ceux qui ne font que rêver, sans agir, passent leur vie la tête levée vers les étoiles. Je crois que les rêves de ma mère n'auraient pas souffert l'inévitable déception de la confrontation avec la réalité.

Garder intacts ses souvenirs d'enfance, comme un trésor en son cœur, est le plus beau cadeau qu'elle se soit fait. Que ferait la petite Odile, à la peau bronzée et aux cheveux blondis par le soleil, espiègle et pleine d'énergie, devant la grande Odile, assise dans son large fauteuil roulant, dont le haut dossier aide à maintenir droit le corps qui s'écroule de plus en plus sur le côté ? La grande Odile a l'air d'une enfant aussi, ses longs cheveux, encore châtais pour la plupart, noués en une longue tresse le plus souvent, ses yeux pétillants de malice, son sourire timide et son rire éclatant. Je crois que la petite Odile aurait posé ses deux mains repliées comme deux petits coquillages sur les oreilles de la grande Odile, et lui aurait demandé : « Tu entends la mer ? » Du fin fond du cœur de la grande Odile, du plus profond de ses souvenirs d'enfance, bien au-delà des mots oubliés, serait remonté le bruit de l'océan et, sourire aux lèvres, ses vieilles mains sur celles de la petite Odile, elle aurait entendu la mer.

Dans mes premières pages, je regardais mes parents au centre du tableau en clair-obscur les représentant sur leur radeau-canapé. Un moment fragile durant lequel je tentais de récolter sur les lèvres de ma mère l'écume de ses souvenirs. Une époque difficile qui remonte à cinq ans déjà, durant laquelle je m'épuisais à porter mes parents, aidante ayant besoin d'aide, mère de mes deux parents, mais une époque qui me rend malgré tout nostalgique, car mon père était encore là. Je repense aux questionnements qui m'ont amenée à écrire ce roman. Comment expliquer le prodigieux déclin de mes parents qui a précédé de bien des années leur vieillesse ? Comment justifier leur renoncement au monde ? Pourquoi ont-ils cessé de désirer, d'avoir envie ? Étaient-ils trop fragiles du fait de leurs blessures d'enfance ou de leur nature ? Ont-ils subi trop de déceptions, de trahisons ? Ont-ils fait preuve de trop de lucidité sur le monde tel qu'il est et sur la nature humaine ? Quelle a pu être la goutte d'eau qui les a fait plonger dans un long sommeil dénué de désir, comme un mauvais rêve dont on ne sort jamais ? Toutes ces questions m'obnubilaient, car il me fallait à tout prix trouver un sens à leur vie délestée de tout ce qui en fait habituellement l'essence. Trouver du sens à leur vie pour en donner à la mienne que j'écorchais pour tenter de les sauver d'eux-mêmes.

Après toutes ces années et toutes ces pages, ces questions ne me semblent plus si importantes finalement. Je pense qu'ils font partie de ceux qui ont des vies en pente raide et qui dégringolent dès qu'ils cessent de faire ce que le monde attend d'eux. Sans doute que les blessures de leurs jeunes années ne leur ont pas donné la sécurité intérieure dont ils auraient eu besoin pour s'accrocher et ralentir leur chute. Je crois qu'ils se sont retirés du monde sans haine, ni amertume. Simplement par choix, probablement inconscient. Las des faux-semblants, des fausses promesses, de la vanité des hommes et de la folie du monde, ils ont décidé de rester immobiles, de ne plus se débattre, et de laisser le monde tourner autour d'eux. Ils se sont rétractés en un noyau dense, au cœur de leur maison silencieuse. De ce noyau a germé, au bout de bien des années, une tendresse retrouvée. Certes, ils sont passés à côté de bien des plaisirs de l'existence, durant plusieurs décennies, et ce fut douloureux pour nous de les voir ainsi, mais qu'ont-ils perdu de si précieux, en fait ? Ils étaient là, l'un pour l'autre, comme deux rocs immuables qui ont déjà vu des siècles s'écouler, et qui seront encore là dans une éternité. Et puis, nous venions à eux, et le roc se faisait chair. L'œil pétillait à nouveau, leur visage s'illuminait en un sourire bienveillant et ils nous ouvraient grands leurs bras,

toujours. Ils nous accueillaient, dans le dénuement de leur vie sclérosée, avec un amour d'une infinie pudeur. Tout aurait été plus simple, bien sûr, si nous n'avions pas dû les porter à bout de bras, toutes ces années durant, s'ils avaient été plus prévoyants, moins têtus, plus conciliants, mais alors ils n'auraient pas été ceux que nous avons connus. Je crois qu'ils ont été de jeunes mariés heureux, puis ils ont oublié le bonheur d'être deux, chacun dans sa bulle. Ils ont cohabité en poursuivant des chimères ou en attendant un signe qui ne viendrait pas. Ils ont fini par ne vivre que pour les joies simples que leur procuraient les rencontres avec leurs enfants et leurs petits-enfants. Les habitudes se sont faites lois. Le périmètre de leurs envies s'est restreint. Le goût des autres aussi. Et puis, ils sont revenus à l'essentiel, au point de départ de ce qui les avait construits, être là l'un pour l'autre, et consoler leurs blessures invisibles. Ils se sont retrouvés et se sont rapprochés, émouvants compagnons de canapé, devant la lueur de leur télévision qui projetait la vie d'un monde pour lequel ils n'avaient plus aucune aspiration et qu'ils se contentaient de regarder de loin, comme on voit passer un train.

J'ai longtemps pensé qu'ils avaient baissé les bras, mais peut-être était-ce tout simplement leur choix qu'il m'incombe d'accepter. Un choix non conforme. Une anomalie dans le système. Leur vie. Loin des représentations factices, loin de toutes les images irréelles que l'on trouve sur les réseaux sociaux et qui ne sont que poudre aux yeux, ils ont vécu comme ils le souhaitaient, quitte à se délester de tout en chemin. Ils n'ont pas eu peur du jugement des autres, dont ils ne souciaient plus guère. Rien ne semblait leur manquer, les amitiés passées, la vie sociale, les sorties. Leurs besoins supposés étaient peut-être seulement ceux que nous projections sur eux. Dans l'apreté de cette vie recluse, subsistait la chaleur de leur cœur immense et, au centre de la maison sombre et endormie, jaillissaient les éclats lumineux de leur esprit affranchi. Certes, toutes ces années ont souvent été douloureuses, mais s'il y a un sens à trouver à tout cela, c'est qu'ils sont restés libres et que c'est ainsi que nous les avons aimés.

Les dernières années furent difficiles pour tous. La pandémie de la covid et ses conséquences désastreuses sur l'ensemble de la société. Des entailles profondes dans notre insouciance collective. Un tissu social encore plus fragmenté. Le constat de notre immense fragilité à bien des niveaux. La prise de conscience terrible de ce que tout peut changer de manière définitive, d'un instant à l'autre, dans un monde que l'on croyait familier. La peur, nue et palpable, révélée à chacun, en son for intérieur. L'appréhension devant une maladie que l'on ne maîtrise pas, bien sûr, mais aussi la peur de ce que cette pandémie a fait de nous, une société fracturée, au sein de laquelle personne ne semble parvenir à écouter l'autre. Et puis, la blessure terrible et invisible de l'éloignement des familles pendant les confinements. L'impossibilité de voir des parents âgés dans les maisons de retraite, durant des mois, en raison des restrictions d'accès. Je pense à tous ces moments que nous n'avons pas pu vivre avec ma mère, à récolter de sa bouche le miel de ses mots. Désormais, ces derniers sont enfouis dans les tréfonds de son esprit, dans une boîte fermée par une clé que nul ne trouvera plus. Et puis, je pense à ces hommes et ces femmes qui sont partis sans qu'un proche puisse seulement leur tenir la main. Il subsiste des félures que nous taisons par pudeur. Tous ces mots, ces caresses, ces baisers, ces adieux contenus en soi qui jamais ne jailliront.

Nos vies ont repris presque comme si de rien n'était. Presque. De ce temps suspendu reste le goût amer de l'incertitude face au destin qui nous attend. Rien ne semble plus si évident. La guerre est à nos portes et l'avenir paraît parfois sombre et incertain. Je repense aux mots si singuliers de maman dans son journal, « la vie m'est une montagne étrange et rude » et je les fais miens. Malgré nos froissements, nos désamours et nos plaies ouvertes, la vie nous a permis de retrouver les mots l'une pour l'autre et les gestes de l'amour l'une envers l'autre. Par ces seuls mots de ma mère, je me reconnaissais semblable à elle, et c'est comme si nous les écrivions d'une seule main. Les épreuves nous accablent et, parfois nous submergent, mais il faut gravir la pente raide de la montagne, avec l'espoir d'un jour meilleur, et la certitude que chacun des actes, même le plus petit, rayonne autour de nous. Tous ces instants où nous avons cru, espéré, gardé confiance, partagé, aimé demeurent éternels. Les vies les plus humbles, les plus modestes, les plus repliées, les plus imparfaites regorgent de lumière, à la loupe des infimes actes de confiance, de don et d'amour du quotidien. Dans le secret de son cœur, il faut à chacun un

courage et une force incroyable pour déployer jour après jour des mots et des gestes d'amour malgré les épreuves de la vie et la peur du lendemain.

Je contemple désormais d'un œil tendre mes parents au loin, sur le radeau-canapé, en repensant à tous ces petits gestes qu'ils avaient l'un pour l'autre, lit de leur amour véritable et mystérieux. Quelques pas de plus, une main tendue, un soupir contenu, un mot blessant que l'on décide de taire, un sourire consolateur, un regard tendre, le baiser de mon père sur le front de sa femme pour conjurer le sort, celui de ma mère sur les lèvres froides de mon père pour sceller l'éternité de leur amour mieux que nulle alliance ne pourrait le faire. Tous deux, je les porte dans mon cœur à jamais. Deux êtres particuliers, écorchés, splendides, féroces et mélancoliques, main dans la main pour gravir ensemble la pente raide. Ils sont comme la mer et le sable qui ne peuvent se mélanger, mais ne peuvent vivre l'un sans l'autre. Mon père et ma mère sont l'aube de ma vie, l'or de mes souvenirs malgré la douleur en ricochet. La vie est bien faite, en ce sens que l'on oublie plus vite la souffrance que la joie. Je conserve en moi l'image de cet homme et de cette femme à l'esprit libre, à l'humour ravageur plus fort que la peine, à la tendresse innée, à l'amour pudique, généreux, têtus et fidèles à eux-mêmes jusqu'au bout. Et puis, je garde en moi le plus précieux, cet amour sincère et parfois maladroit qu'ils m'ont donné sans réserve et qui m'insufflera la force nécessaire dans les moments où les épreuves me sembleront insurmontables.

Maman avait raison, la vie est une montagne étrange et rude qu'il faut gravir, avec détermination et obstination, même lorsque la pente nous paraît trop raide et que l'on croit ne pas en être capable. Il arrive un jour où, après avoir longtemps gravi la montagne, sans toujours comprendre le pourquoi des choses, on parvient au sommet, épuisé peut-être, mais heureux d'être arrivé jusque-là. Et, tandis que l'on est au sommet de l'étrange montagne, on prend de la hauteur sur sa vie, dont on voit l'étendue se déployer sous ses yeux et, alors seulement, tout prend du sens et, enfin, on trouve la paix.



La Vie est Une Montagne Etrange

Aliénor Oval

Editions QazaQ

ISBN : 978-2-492483-63-9